5386
Bibliothèque de l'Université de Liège — PÉRIODIQUES
2 MAI 1938

vendredi 29 avril 1938
dix-huitième année, nos 5 et 6

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

A propos des trois victoires françaises de Fleurus	Vicomte Ch. TERLINDEN
La chute d'un archange	Roger de CRAYON-POUSSY
La jeunesse catholique au service du pays	Giovanni HOYOIS
Quelques réflexions sur les derniers romans	Fernand DESONAY
En quelques lignes...	* * *
Le secret de la Russie et la Révolution	Comte SOLTYKOFF
Quelques villes en Finlande	Camille MELLOY
A la conquête du monde par les falsifications	H. de VRIES de HEEKELINGEN
Le Collège Saint-Servais à Liége	Joseph MASSON, S. J.

Bruxelles, 57, rue Royale
Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES | ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!
Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.
Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES
Fournisseurs brevetés de la Cour

Anciens Etablissem. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et très légères en Ciment armé formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours
Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9
Registre du Commerce de Bruxelles : 838 — Téléphone 48.07.55 — Compte Chèques Postaux : 118.84
Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE
LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE
" Au Baton "
OU
LES SIMILI-SOIES
" La Bella "
ET
" Opera "
2 fils
CE SONT LES MEILLEURES

RAFFINERIES A VAPEUR
d'Huiles et Graisses pour l'Industrie, la Marine et l'Automobile
FABRIQUE DE GRAISSES
consistantes et vaselines

Huileries des Flandres
L. HOERÉE-VAN WAMBEKE
Rue du Fort
AUDENAERDE
TÉLÉPHONE 133 — Reg. du Comm. Audenaerde 94

POUR REPRISER
La Nouvelle
ET
" Sepco "
LAINES MAMY
CE SONT DES PRODUITS S. E. P.
Fabrication belge — En vente dans toutes les merceries

MAZOUT

GULF

Le meilleur combustible pour votre
CHAUFFAGE CENTRAL
Qualité, Service, Conseils techniques
TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :
BELGIAN GULF OIL Cy Sté Ame, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

xxi8

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Watteiar, à JUMET — Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. — Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux, gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures — Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauterles en tôles galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN St-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harscamp n° 60, à LIÉGE

Adresse télégraphique Eldoz-Liége — Registre du commerce Liége N° 12

Codes used : A.B.C. 4e et 5e éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs

P. R.P. PLOEGSTEERT P.R.P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

" Le Progrès "

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT, GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté
RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris
Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — *Applica ion facile et économique.*

Distributeur général pour la Belgique
LES FILS LEVY FINGER
32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.
Établiss. FIDELE MAHIEU
96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Établissements Lavenne Frères

DOUR — Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »
Couleurs préparées « VATALINE »
Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur
TOUT POUR LA PEINTURE

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal

Division Chaînes :

Toutes chaînes genre EWART, GRAY, LEY, éprouvées à 3 fois, effort normal avant expédition

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.

GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en

fonte malléable

suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÊLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liége (BELGIQUE)

Télégr. *Demalzine-Sclessin* Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en toutes matières et de toutes dimensions.
Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.
Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.
Machines spéciales.
Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-viandes, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-P. JOWA, fondée en 1851, LIÉGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

BOLAYN (Province de Namur Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMBS A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles et rails
Sciage de tous profils

Ronds pour beton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rue du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÉGE

Tél, 108.40 (8 lignes) Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR

TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes. Episcopes, Cinématographes, Appareils, Films didactiques

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschaert Frères

Sapin du Nord et d'Amérique

Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne

Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
» franco camion à domicile

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation — Enduit plastique à froid — HYDROFUGE « RENSEC »

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston PRADEZ

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÉGE

Téléphone 204.61

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH

34, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ

DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

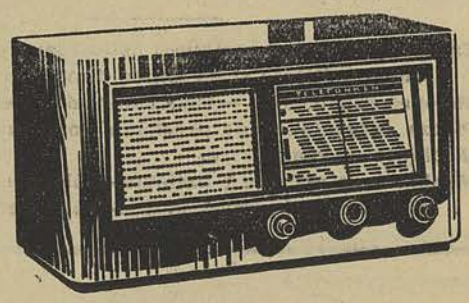
184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

CES NOUVEAUX

TELEFUNKEN

SONT VRAIMENT DES

«INSTRUMENTS DE MUSIQUE»



SUPER TA 55 WK

6 Circuits. 5 Tubes. 3 Gammes d'ondes. Reproduction naturelle. Détection exempte de distorsion par lampe diode. Puissante pentode de sortie AL 4 Telefunken. Préamplification basse-fréquence et liaison capacité résistance. Condensateurs d'accord à profil spécial. Haut-parleur à rendement élevé. Compensation automatique de fading. Contrôle d'accord par orthoscope. Cadran géant soigneusement éclairé. Une ébénisterie de belle ligne en noyer avec encadrement métallique.

TELEFUNKEN

BON POUR UNE DOCUMENTATION GRATUITE

— 40, rue Souveraine, 40, Bruxelles —

MACHINES A COUDRE

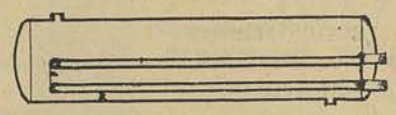
ANKER

Prix avantageux **Meilleure qualité**

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges Tél. 136.63 GAND

BOILERS & RÉSERVOIRS



LA SOUDAUTOGÈNE

J. Yerna & Fils

Rue Beau-Mur, 47, LIÉGE — Téléphone : 144,51

BOUCHONS EN GROS

CAPSULES EN TOUS GENRES

Etabl^ts Gaston BEGUIN

Fondés en 1889 H. DEQUENNE, successeur

Usine, Magasins et Bureaux : 26 et 26^a, rue de Nimal

Téléphone : Charleroi 611 MARCHIENNE-AU-PONT

Chèques Postaux 148.837

PRODUITS CHIMIQUES, FÉCULE, SELS

ÉTABLISSEMENTS

Van Eyck Frères, Soc An.

180, rue de la Soierie, à Forest-Bruxelles Tél. 43.00.20

155, quai de Wondelgem, à Gand Tél. 127.87

13, rue du Pont-Neuf, à Renaix Tél. 117

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

Radiobell

"538"

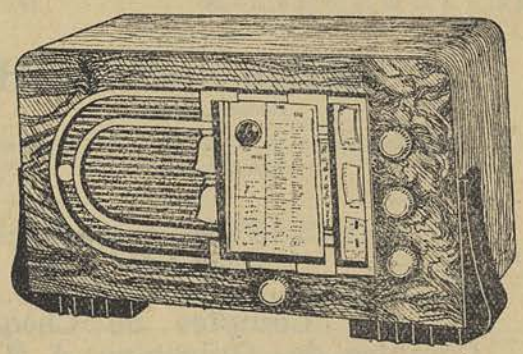
PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE

LE TABLEAU DE BORD

SYNTONISATION VISUELLE

" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. C°

rue Boudewyns - ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^NC. E^TS SOILLE F^RES S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

CÉRAMIQUES de la Lys
Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone : Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg
Brevetée et déposée
Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES
Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.
SIX COLORIS DIFFÉRENTS
Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Gélivité nulle, porosité minime
ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE
Nombreuses références :
Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre
à MAFFLES lez-ATH
PIERRES BLEUES : PETIT GRANIT POUR BATIMENTS, MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SCIEES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER ET POUR L'AGRICULTURE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPOTS
SOCIÉTÉ ANONYME
Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11
Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres
Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffsheim. 38, Bruxelles;
Rue du Bailli, 79, Ixelles.
Place Lledts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

POUPÉES - MASQUES - FANTAISIES
Pièces détachées
LES ATELIERS
G. De Weirt
40, rue Coenraets, 40 — BRUXELLES
Téléphone : 37.86.50.

POUPÉES. — ANIMAUX. — JOUETS EN TISSU. — MATIÈRE INCASSABLE. — PIÈCES DÉTACHÉES. — POUPÉES DE SALON. — MASQUES, TÊTES, CORPS et TOUTES PIÈCES DÉTACHÉES. — CRÉATION ARTICLES de FANTAISIE et de RÉCLAME

GUILLOTINE
GRIGNET
FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES
Brevetées en Belgique et à l'étranger
72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE
Téléphone : 506.33 Liége
Du remords et du regret à qui n'a pas de "Fenêtre Grignet,,

Firme UNICA
la plus importante du pays pour le jouet
Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.
Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils
Tél. 283 Courtrai

Fabrique Belge de Jouets Bourrés
FABEL
WEERDE s/SENNE (Belgique)
TEDDY BEARS — POUPÉES
CLOWNS — ARTICLES DE
ESQUIMAUX — FANTAISIE
ANIMAUX — NOUVEAUTÉS
JOUETS BOURRÉS EN FLANELLE ET PELUCHE
TOUS JOUETS EN BOIS

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÉGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux. — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;

Ses **Grottes** de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses **Chaînes de rochers** à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre **Abbaye d'Aulne**.

"PATRIA"
Société anonyme
23, rue du Marais, Bruxelles
Téléphones : 17.34.00 et 17.51.21
Bureaux : de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉATRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux
Fosse pour orchestre.

2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.

3 **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe. (Pick-up).

4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses
sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES !

du ***BIEN-ETRE*** *à* ***L'EDEN,***

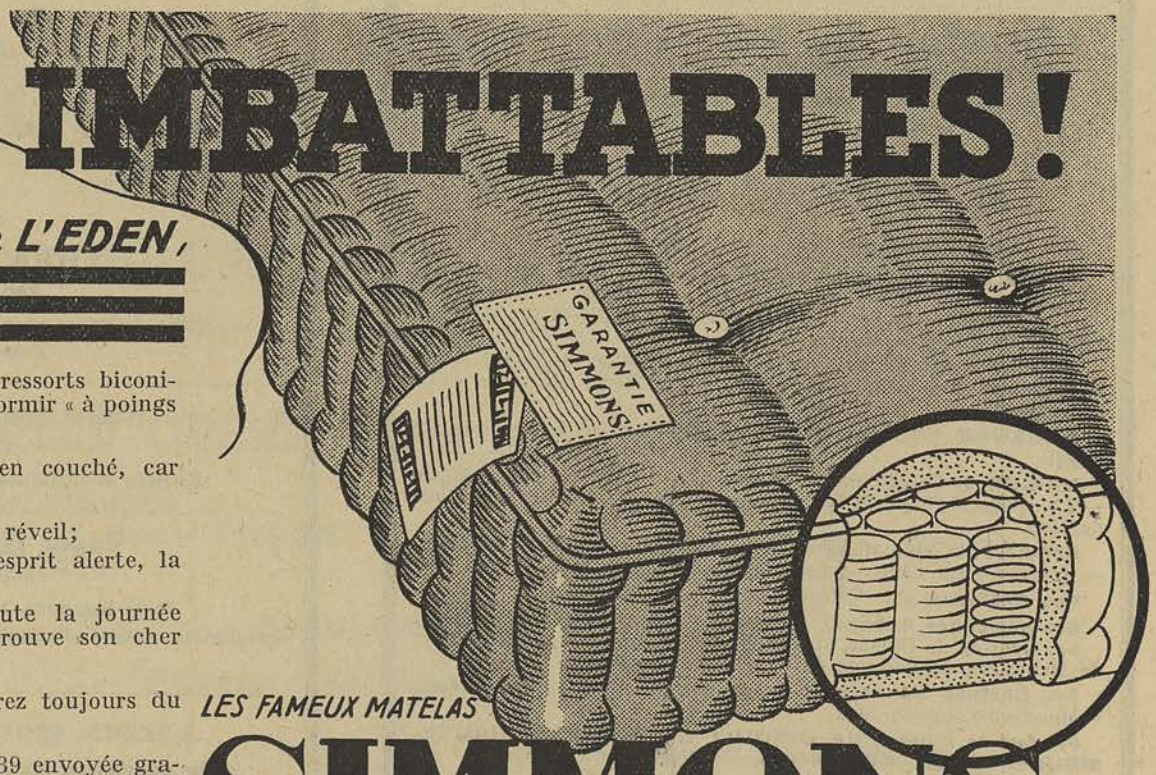
les matelas **SIMMONS** à ressorts biconiques permettent à tous de dormir « à poings fermés »...

Que désirez-vous? Etre bien couché, car être bien couché signifie :

— **être frais et dispos** au réveil;
— **prêt à ses affaires,** l'esprit alerte, la décision prompte;
— **de bonne humeur** toute la journée jusqu'à l'heure où l'on retrouve son cher matelas **SIMMONS.**

Avec **SIMMONS** vous serez toujours du côté des « bien couchés ».

Documentation spéciale nº 39 envoyée gratuitement sur demande à la **SIMMONS BELGE**, Boîte postale nº 72, Bruxelles I.



LES FAMEUX MATELAS

SIMMONS

Pour mieux dormir !

XVIIIe année Nos 5 et 6 Vendredi 29 avril 1938

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

A propos des trois victoires françaises de Fleurus	Vicomte Ch. TERLINDEN
La chute d'un archange	Roger de CRAYON-POUSSY
La jeunesse catholique au service du pays	Giovanni HOYOIS
Quelques réflexions sur les derniers romans	Fernand DESONAY
En quelques lignes...	* * *
Le secret de la Russie et la Révolution	Comte SOLTYKOFF
Quelques villes en Finlande	Camille MELLOY
A la conquête du monde par les falsifications	H. de VRIES de HEEKELINGEN
Le Collège Saint-Servais à Liége	Joseph MASSON, S. J.

A propos des trois victoires françaises de Fleurus

1690 - 1794 - 1815

Le peuple belge a un grave défaut. Il est trop modeste. Défaut, me direz-vous? Evidemment! Ce qui chez chacun de nous est une aimable qualité devient un défaut lorsqu'il s'agit d'une nation. Car cette trop grande modestie nous dicte bien souvent une attitude humiliée à l'égard d'autres pays et nous empêche d'avoir la légitime fierté patriotique qui fait la grandeur des nations.

Si les Belges sont si modestes, c'est qu'ils ignorent leur histoire. Elle est cependant, comme le proclamait déjà Michelet, la plus belle du monde.

Sans pousser l'orgueil à ce degré insupportable que nous constatons dans le nationalisme exacerbé de certains peuples, nous avons le droit d'être fiers de notre pays et de son glorieux passé.

« Sans histoire de la patrie, point d'amour pour la patrie », disait une inscription que nous lûmes jadis au fronton du Musée national de Munich. Rien n'est plus vrai; on n'aime pas ce que l'on ne connaît point et c'est le passé d'un pays qui doit fournir à ses enfants conscience du présent et confiance dans l'avenir.

Aucun peuple n'a fait preuve, au cours des siècles, de plus de vitalité que le nôtre. En dépit des éléments disparates dont, pour tout observateur superficiel, il paraît composé et en dépit de l'opposition que certains politiciens entretiennent pour des fins inavouables entre nos deux races nationales, il n'est pas de pays qui, dans des circonstances les plus tragiques, ait fait preuve de plus de cohésion et de plus de solidité.

Constamment battue par les flots, transformée en perpétuel champ de bataille, balayée à maintes reprises par des raz de marée qui l'avaient complètement submergée, la Belgique a survécu aux pires catastrophes. *Luctor et emergo* aurait pu être sa devise. Et, chaque fois, au lendemain des plus grands drames de l'histoire, sur les plaines désolées et ravagées par la guerre, on a vu, comme nous le vîmes nous-mêmes, se lever et mûrir des moissons de plus en plus belles.

C'est la grande leçon de notre histoire et nous avons le droit d'en être légitimement fiers.

Une autre raison de fierté patriotique réside dans le fait que, proportionnellement à sa population, aucun pays n'a produit autant de grands hommes dans tous les domaines de l'activité humaine.

C'est nous qui avons donné au monde Charlemagne et Charles-Quint! C'est nous qui avons été, comme le dit Godefroid Kurth, « le peuple de la croisade; nous y sommes allés les premiers avec Godefroid de Bouillon et y sommes restés les derniers avec Don Juan! » C'est de nos deux races que sont sortis les chefs héroïques de la guerre de Trente ans : Bucquoy, t' Serclaes de Tilly, Mansfeld, Jean de Weert, Mercy et tant d'autres, ainsi que les grands généraux du XVIIIe siècle, au service de l'Autriche, comme Clerfayt et Beaulieu, ou au service de l'Espagne, comme le marquis de Gages, sous les ordres de qui Frédéric le Grand déclarait qu'il eût été fier d'avoir fait campagne. C'est nous qui,

Université de Liège Bibliothèque

dans le domaine de la pensée, avons, avec Ruysbroek l'Admirable, atteint les plus hauts sommets de la mystique. C'est nous qui, aux XVe et XVIe siècles, avons tenu le flambeau rayonnant de la Renaissance, jouant dans le Nord un rôle semblable à celui que l'Italie remplissait dans le Sud. C'est nous qui avons donné à l'art des génies inégalés comme ceux de Jean Van Eyck et de Rubens. C'est nous encore qui, avec Okeghem et Roland de Lattre, avons créé la musique moderne.

Nous pouvons d'autant plus nous enorgueillir de cette magnifique lignée de grands hommes que la tradition s'est poursuivie depuis que la Belgique a acquis sa forme actuelle. Dans quel pays moderne voit-on une dynastie comparable à la nôtre? Où a-t-on vu pareille suite de grands rois possédant, en plus des qualités qui leur furent communes dans la haute mission de diriger leur peuple, des aptitudes spéciales admirablement appropriées aux nécessités de leur époque? Où peut-on trouver une œuvre coloniale semblable à celle de l'épopée africaine de Léopold II, parvenant, par la seule force de son génie, à doter son pays d'un admirable empire colonial? Où constate-t-on plus noble exemple que celui donné par la Belgique et son roi en août 1914, lorsque nous risquâmes jusqu'à notre existence même, pour nous sacrifier à la scrupuleuse observation de nos devoirs internationaux? Est-il possible de trouver dans l'histoire des épisodes plus héroïques que ceux de Loncin, de Haelen, de l'Yser et des dévouements plus admirables que ceux de Trézignies, de Gabrielle Petit, de Philippe Baucq et de tant d'autres au cours de la Grande Guerre?

Que de noms se placent au premier rang dans notre école littéraire moderne, tant d'expression française que d'expression flamande, ainsi que dans nos écoles de peinture et de musique! De même dans le domaine scientifique, ne nous imposons-nous pas à l'admiration du monde entier avec le cardinal Mercier, avec Kurth et son élève Pirenne, avec André Dumont, l'inventeur du bassin houiller du Limbourg, avec Zénobe Gramme et avec tant d'autres savants et inventeurs qui honorent à la fois notre pays et le monde tout entier?

Nous n'avons donc pas à nous incliner devant la supériorité d'autres nations plus grandes et plus nombreuses; tout en admirant leur génie et les grands hommes qu'elles ont fournis à l'humanité, nous pouvons, sans fausse modestie, exalter notre peuple et le placer au premier rang des nations.

* * *

C'est cette lamentable ignorance de notre glorieux passé qui explique les flagorneries de certains de nos compatriotes à l'égard d'un grand pays voisin, flagorneries qui vont jusqu'à commémorer par des monuments des victoires remportées par ses armées sur notre sol, parfois contre nos propres soldats et, en tout cas, au détriment de la Belgique.

Nous nous trouvons en présence d'une véritable oblitération du sens national, que seule peut expliquer une connaissance inexacte des événements, comme de leurs causes et de leurs conséquences. Certes il ne s'agit pas de traîtres, ni même de mauvais patriotes, mais tout simplement d'ignorants. Il ne faut pas les vitupérer, ni les mépriser; il ne faut pas s'en moquer, car l'ignorance n'est jamais chose risible. Il faut les plaindre, leur tendre une main fraternelle et s'efforcer de les ramener à une plus saine compréhension.

La France n'a pas besoin de thuriféraires. Cette grande et noble nation, qui a joué dans tous les domaines un rôle de tout premier plan et qui représente d'une façon si pure et si parfaite cette culture latine à laquelle nous devons ce que nous sommes, s'impose à l'admiration de tous. Tous les peuples ont des devoirs de gratitude à remplir à son égard et ont à trouver en elle des exemples à imiter, tandis que par ses qualités du cœur et de l'esprit, le charme de sa littérature et de son langage, l'élégance raffinée de sa civilisation, la France conquiert spontanément l'affection de tous les cœurs bien placés.

Les naïfs adulateurs qui s'imaginent devoir exalter les victoires françaises de Jemmapes et de Fleurus rendent fort mauvais service au pays dont ils se font à travers tout les courtisans. Leur attitude rappelle celle de l'ours de la fable et nuit étrangement à la cause qu'ils prétendent défendre.

Les événements de 1914, la violation par l'Allemagne de ses engagements les plus sacrés, l'invasion de notre sol, les horreurs accumulées sur notre territoire, les incendies et les massacres de Visé, de Tamines, de Dinant, d'Aerschot, de Louvain et de Termonde, l'odieuse tyrannie du pouvoir occupant, les réquisitions, les destructions d'usines et, plus encore, les exécutions et les déportations de civils avaient effacé de l'esprit des Belges tout ce qu'ils avaient lu ou entendu au sujet d'autres guerres et d'autres excès dont leur pays avait été jadis le théâtre et la victime.

On ne songeait plus qu'à la glorieuse confraternité d'armes franco-belge de 1914 à 1918, en l'envisageant dans tout ce qu'elle avait de beau, de grand et de généreux. En ce qui concernait le passé, on ne parlait plus que du rôle de la France au lendemain de notre révolution de 1830, sans même s'arrêter aux arrière-pensées intéressées du « parti du mouvement », ni à l' « idée favorite » de Talleyrand, envisageant l'annexion ou le partage de la Belgique. Seul restait vivace le souvenir de l'intervention du maréchal Gérard, au cours de la malheureuse campagne des Dix-Jours, au mois d'août 1831, et lors du siège de la citadelle d'Anvers, en décembre 1832. Tout le reste était oublié, la France bénéficiait de la « cote d'amour », jamais sa situation n'avait été meilleure dans l'opinion belge.

Pourquoi fallait-il que le zèle intempestif de certains flagorneurs, en exhumant d'un lointain passé et en présentant sous un jour tendancieux des événements funestes à la patrie belge, vînt réveiller de vieux souvenirs et rappeler l'incendie par Henri II du château de Mariemont, résidence de la reine Marie de Hongrie, gouvernante générale de nos provinces, l'incendie de Bruxelles sur l'ordre de Louis XIV, les exactions et les déprédations des sans-culottes, brûlant Orval et couvrant notre sol des ruines de nos grands établissements religieux, enfin les tentatives d'annexion multipliées par Napoléon III au cours de tout son règne, en dépit des traités garantissant notre indépendance et notre intégrité? Pourquoi fallait-il obliger ainsi les historiens à évoquer ces pénibles souvenirs? C'est bien le cas de rappeler le fameux adage : « Dieu me garde de mes amis, je réponds de mes ennemis! »

* * *

Il est vrai que les Belges qui étalent à l'égard de la France pareille mentalité trouvent une excuse dans le fait qu'ignorant toute autre langue que la langue française, ils ne lisent que des livres français et s'y imprègnent d'idées incompatibles avec notre esprit national.

Une de ces idées, répétée à satiété, prétend que la Belgique n'existait pas avant 1830 et que, par conséquent, ce n'était pas à notre pays que la France faisait la guerre, mais bien à l'Espagne et à l'Autriche, auxquelles nous appartenions sous l'Ancien Régime.

Admettons momentanément la chose, il n'en reste pas moins vrai que si, par ses guerres victorieuses, la France était parvenue à enlever nos provinces à l'Espagne ou à l'Autriche, elle les aurait purement et simplement annexées et aurait ainsi rendu à

jamais impossible la constitution d'une Belgique libre et indépendante.

Mais la Belgique, il suffit pour le constater de lire l'œuvre magistrale de Pirenne, existait depuis des siècles et notre révolution de 1830 ne fit que donner sa forme actuelle à une nation dont les origines plongent dans un lointain et glorieux passé.

Sans remonter jusqu'au *Belgium* de César, ni jusqu'au royaume de Lotharingie; sans voir dans les tentatives de confédération entre la Flandre, le Brabant, le Hainaut, poursuivies en 1337 et en 1339 par le « sage homme de Gand », Jacques van Artevelde, une politique belge «avant la lettre»; sans parler de l'importance du facteur économique qui, dès le Moyen âge, avait fait de l'*hinterland* du port de Bruges une entité distincte, unie par une communauté d'intérêts, on peut aisément démontrer, comme l'affirme Godefroid Kurth, que la nationalité belge est plus ancienne que celle de beaucoup de peuples européens.

Ce grand historien voit l'acte de naissance de notre nationalité dans la décision prise par les Etats de Brabant, réunis en assemblée plénière des trois ordres du duché, à Louvain, en juin 1430, après la mort du duc Philippe de Saint-Pol, d'élire comme « prince et légitime seigneur » le duc Philippe de Bourgogne, comte de Flandre. En groupant autour du noyau ainsi formé par l'union de nos deux plus importantes principautés tous les autres territoires belges pour en faire un état fédératif, mais doté de solides institutions centrales, Philippe le Bon mérite le surnom de *Conditor Belgii*, fondateur de la Belgique, que lui décerna notre grand humaniste Juste Lipse.

L'unité belge, ainsi réalisée par le « grand duc d'Occident », fut définitivement scellée lorsque, le 15 décembre 1463, les Etats généraux réunis à Bruges se substituèrent aux vieilles assemblées provinciales et représentèrent l'ensemble du pays.

Cette œuvre d'unification fut parachevée par Charles-Quint, qui, par la *Transaction d'Augsbourg* du 26 juin 1548, fit entrer l'ensemble de nos provinces, sous le nom de *Cercle de Bourgogne*, dans le droit public européen, fixant ainsi leur statut juridique international à l'égard des grandes puissances voisines. Quelques mois plus tard, par sa *Pragmatique Sanction* du 9 novembre 1549, le grand Empereur établissait sur une base juridique solide l'unité de nos provinces, en déclarant qu'elles formeraient un tout « indivisible et impartageable », soumis au même droit successoral. La Belgique formait dès lors un bloc, dont des parties allaient être plus tard détachées par des voies de fait, mais dont, en dépit des plus graves crises intérieures et extérieures, le noyau resterait intact.

La volonté populaire confirmait les décisions de nos princes par l'action des Etats généraux, dont le rôle grandissant pendant tout le XVI^e^ siècle achevait de former un esprit national. La terminologie de l'époque s'en fait le fidèle écho en employant les mots : « commune patrie, *gemeene land*, généralité, etc. »

* * *

Peu importe au point de vue du droit public que cet État n'ait plus eu de souverain distinct à partir de la mort de Philippe le Beau en 1506. L'union qui le rattachait à la monarchie espagnole et, plus tard, à la monarchie autrichienne, n'était qu'un lien purement personnel. Nos provinces continuèrent à jouir d'une complète autonomie et d'une liberté bien plus grande que n'importe quel autre pays, exception faite pour les cantons helvétiques et plus tard pour les Provinces-Unies.

Il n'y eut donc jamais en Belgique, comme on le lit encore dans certains manuels, de domination espagnole, ni de domination autrichienne. Philippe II essaya, il est vrai, de nous imposer son absolutisme, mais sans autre résultat que de provoquer une révolution et de l'obliger, après l'échec de la dictature du duc d'Albe et la mort de Requesens, à restituer aux Belges, par l'édit perpétuel de Marche, toutes leurs libertés et privilèges. Joseph II ne fut pas plus heureux, deux siècles plus tard, dans pareille tentative et, au lendemain de la Révolution brabançonne, l'empereur Léopold II dut rétablir le régime constitutionnel que son frère s'était efforcé de détruire.

Le régime hollandais lui-même ne fut pas une domination étrangère. La *Loi fondamentale* de 1815 donnait aux Belges des garanties plus grandes que celles dont jouissaient les habitants de la plupart des autres pays d'Europe et c'est uniquement parce que Guillaume I^er^ n'avait pas respecté les règles constitutionnelles et n'avait pas maintenu l'égalité entre ses sujets belges et hollandais qu'il provoqua la révolution d'où sortit la Belgique actuelle. Nous ne connûmes donc au cours des siècles qu'une seule domination : ce fut de 1794 à 1814 la domination française.

Nous formions donc, depuis des siècles, une entité juridique distincte, non seulement au point de vue du droit public interne, mais aussi au point de vue du droit international. Rien ne le prouve mieux que le fait que des puissances pouvaient être en guerre contre l'Empereur et observer en même temps la neutralité à l'égard des provinces belges, comme ce fut le cas lors de la guerre de Succession de Pologne, en 1733, et lors de la guerre de Sept ans (1756-1763). La différence établie en droit international entre les possessions allemandes de l'Empereur et les Pays-Bas, dits autrichiens, était telle que, pendant tout le XVIII^e^ siècle, les grandes puissances et même des princes d'importance secondaire, comme l'Electeur palatin et l'Electeur de Cologne, se firent représenter à Bruxelles par un ministre ou un chargé d'affaires, alors qu'ils avaient déjà un ambassadeur à Vienne.

Nous formions donc un pays libre et c'était à la Belgique que la France faisait la guerre lorsqu'elle s'efforçait de l'annexer en l'enlevant par la force des armes à son souverain naturel, héritier des anciens ducs de Bourgogne et régnant à ce seul titre sur nos provinces.

* * *

La politique des frontières naturelles, prônée par la France depuis la fin du Moyen âge, était incompatible avec l'existence même de la Belgique. Celle-ci, incapable de résister aux ambitions annexionnistes de sa voisine du Sud, se trouva dans une situation particulièrement critique dès que la décadence de la monarchie espagnole, au XVII^e^ siècle, eût empêché celle-ci d'intervenir efficacement pour la défense des Pays-Bas catholiques. Cependant la France ne parvint jamais à conquérir définitivement nos provinces, parce que, dès le milieu du XVII^e^ siècle, à sa politique de conquêtes s'opposa une politique d'équilibre, destinée à assurer la paix en maintenant dans de justes limites les ambitions de chacune des grandes puissances. Dans ce système, un rôle primordial était échu à la Belgique, car la puissance qui annexait ce pays, médiocre par son étendue, mais d'importance capitale par son rôle politique et économique au carrefour le plus important de l'Europe occidentale, faussait par cette annexion le mécanisme même de l'équilibre.

C'est pourquoi, chaque fois qu'une puissance voulut annexer la Belgique, elle vit se former contre elle des coalitions qui, ne négligeant aucun effort, ni aucun sacrifice, l'obligèrent finalement à renoncer à sa proie. On le vit au cours des guerres de Louis XIV, on le vit sous Louis XV, lors de la guerre de la Succession d'Autriche, on le vit au temps de la Révolution et de l'Empire, on le vit, de nos jours, lorsque, par l'invasion de la Belgique, s'affirmèrent les dessins de suprématie de Guillaume II.

L'Angleterre, dépourvue depuis le temps de Jeanne d'Arc d'ambitions continentales et désireuse, dans l'intérêt même de son activité économique, de voir régner la paix, se fit tout naturellement la gardienne de l'équilibre européen et le moteur de toutes les coalitions destinées à maintenir dans leurs limites les puissances dont l'impérialisme menaçait l'ordre établi sur le continent.

Par contre, la France ne cessa jamais, au cours des âges et sous tous les régimes, de tenter de reconstituer l'ancienne Gaule et d'atteindre les frontières naturelles, en annexant tous les territoires situés sur la rive gauche du Rhin.

Commémorer les victoires remportées par la France au cours de ses tentatives pour réaliser cette politique, c'est donc exalter les efforts faits par ce pays pour submerger la Belgique.

* * *

Déjà Richelieu, dans le traité conclu en 1635 avec les Provinces-Unies avait, prévu un partage de nos provinces, suivant une ligne correspondant à peu près à la frontière linguistique. Heureusement l'armée gallo-batave, après avoir pénétré en Brabant, et saccagé et brûlé Tirlemont, avec une telle sauvagerie qu'il n'y resta debout qu'une seule maison, dénommée depuis l'« Arche de Noé », vint se briser contre la résistance désespérée de Louvain. Etudiants et bourgeois montèrent aux remparts et aidèrent valeureusement la petite garnison hispano-belge, placée sous les ordres du baron de Grobbendonck, un ancêtre de la maison d'Ursel, à repousser toutes les attaques. Cette énergie permit au cardinal-infant Ferdinand d'Autriche de recevoir des renforts; les envahisseurs durent refluer en débandade vers le Nord et, l'année suivante, le gouverneur général, passant à l'offensive, envahit la Picardie et porta son quartier général à Carbie, tandis que nos chevau-légers wallons, sous les ordres d'un de nos grands hommes de guerre, Jean de Weert, allaient fourrager dans la plaine de Saint-Denis. Richelieu eut grand'peine à réprimer la panique qui s'était emparée de Paris et à repousser l'invasion.

La décadence de plus en plus accentuée de l'Espagne, qui avait vu détruire à Rocroy, en 1643, sa fameuse infanterie — laquelle, soit dit en passant, était composée principalement de Wallons — permit à Mazarin de reprendre, en les élargissant encore, les projets d'annexion de son prédécesseur, comme le prouve l'*Avis secret*, adressé le 27 novembre 1645, par le Conseil d'Etat, au petit Louis XIV, et à la reine mère de France, *sur les maximes et règles à garder en la conquête des Pays-Bas catholiques.*

« La conquête d'un Etat se compose de deux chefs : l'un est l'occupation; l'autre la conservation et l'établissement. Quant à l'occupation, combien que les armes doivent y faire la principale opération, toutefois il importe beaucoup en quelle manière l'on en use selon l'humeur des peuples et la constitution des pays. »

Pour faciliter l'occupation, le Conseil d'Etat conseille au roi de promulguer un édit recommandant de ménager les coutumes et privilèges, de respecter le clergé, d'éviter tout excès ou désordre, spécialement en ce qui concerne « l'honneur des femmes et filles », et de n'imposer au plat pays que des contributions modérées en leur commencement.

« Si la conquête ne demeure établie, les armées auront tant plus de facilité d'exercer, à leur départ, la rigueur d'hostilité par saccagements, brûlements, pillages et autres actions, qui récompenseront la modération usée à l'égard du passé.

» Et si la conquête demeure fixée, il n'y aura rien qui pourra empêcher de lever des tributs et tailles à discrétion, comme il se fait par toute la France, même avec redoublement, et jusqu'à l'équivalent de ce qu'ils eussent pu payer le temps précédent de la dissimulation. »

Le Conseil d'Etat signale ensuite au Roi, pour « la conservation et l'établissement » de sa conquête, que les peuples des Pays-Bas catholiques étant habitués à être gouvernés par la douceur et avec respect de leurs coutumes et privilèges, il est certain que s'ils étaient traités autrement ils seraient enclins à se révolter.

« Pour prévenir donc ces dangers, étant l'occupation générale, il sera nécessaire, par-dessus la bride des citadelles, endroit des villes principales, qui se construiront un peu à leurs dépens, de réduire ces peuples, peu à peu, à la bassesse et les contenir dans les bornes des besoins de la nature, leur retranchant toute abondance et superfluité, en sorte qu'ils n'aient ni correspondance avec les étrangers, ni de quoi faire les apprêts d'aucun soulèvement. Ce qui, pour le regard de l'ordre ecclésiastique, se pourra procurer en disposant des prélatures, abbayes, dignités et autres gros bénéfices à titre de commende, comme il se pratique en ce royaume. Au regard de la noblesse, en l'éloignant de tous les emplois et charges de relief et profit. Et pour le Tiers Etat, en bannissant tout à fait commerce et trafic »...

... « Et quant au point de la religion, bien que ce serait l'un des plus assurés moyens contre toutes révoltes et soulèvements d'y admettre la diversité, afin qu'étant divisés entre eux en diverses sectes et factions, il ne se puisse rien brasser si secrètement qu'il ne se découvre en temps, par l'une ou l'autre des parties, toutefois Votre Majesté pourra donner cela à sa singulière piété et à celle de la Reine régente sa mère, que d'en suspendre l'usage et l'exécution jusqu'à ce que les comportements de ces peuples fassent voir s'il n'y aura nécessité de se prévaloir de ce moyen contre eux. Cependant, si cette diversité de sectes vient, de soi, à s'y glisser, il n'y a nul doute que la raison fondée sur sa propre conservation en rende la souffrance et tolérance légitime.

» Or, cette forme de gouvernement et régime de ce pays conquis ainsi introduite et établie, il sera au pouvoir et de la prudence de Votre Majesté d'en user comme d'une école et arsenal de guerre; à y tenir les corps de ses milices, et les nourrir et rafraîchir par les gens du pays même, qui, partie par contrainte, et partie par indigence, se réduiront la plupart à cette condition »...

Comme l'écrit le baron de Gerlache, ancien président du Congrès National et Premier président de la Cour de cassation, à qui nous empruntons ce texte (1) :

« On voit ce que nous serions devenus si ces projets de conquêtes eussent réussi. On a souvent parlé de nos jours des immoralités de la diplomatie, mais je ne sais si ses annales offrent beaucoup de pages où elles se révèlent avec autant de naïveté qu'ici. Certes, il faut convenir que ce Machiavel tant maudit n'était qu'un pauvre écolier à côté de ces conseillers-instituteurs du jeune Louis XIV. Pour agrandir la France, et pour établir le despotisme de son roi sur une nation conquise par violence et par séduction, ils se font jeu de tout, même de la religion. »

* * *

La victoire remportée par le maréchal de Luxembourg à Fleurus, le 1er juillet 1690, n'est qu'un épisode de la réalisation de ce programme de conquête des Pays-Bas catholiques qui, pendant tout son règne, hanta Louis XIV.

Il est curieux de constater comment dans la brochure destinée à exalter les trois victoires françaises de Fleurus, un historien amateur présente la genèse des événements. Il explique l'invasion

(1) Histoire du Royaume des Pays-Bas, 2e édit., Bruxelles, 1842, t. I, p. 265-268. note.

de la Belgique par Louis XIV en 1689 en disant que « la paix conclue à Nimègue en 1678 avait été trop avantageuse à la France pour que les puissances qui s'étaient une première fois coalisées contre elle prissent facilement leur parti des stipulations auxquelles les succès des armes françaises et aussi la lassitude d'une longue guerre les avaient obligés de souscrire. »

S'il avait ouvert n'importe quel manuel, l'auteur aurait vu qu'entre la paix de Nimègue, en 1678, et la bataille de Fleurus, en 1690, s'était déroulée la troisième guerre de Louis XIV dite «Guerre des *Chambres de Réunion*». Nous comprenons qu'il n'ait guère désiré parler de cette guerre, provoquée par une des violations les plus éhontées du droit international dont l'histoire fasse mention.

Non content de ruiner les Pays-Bas espagnols par la guerre, Louis XIV avait résolu de les réduire encore « par une paix aussi rongeante et envahissante que la guerre ». Il avait, à cet effet, inventé une procédure spéciale, en créant des juridictions extraordinaires, dites *Chambres de Réunion*, avec mission de rechercher tous les cantons et localités ayant dépendu jadis des territoires cédés à la France par le Traité de Nimègue ainsi que par les traités antérieurs. Les *Chambres de Réunion* n'hésitaient pas à remonter dans leurs investigations jusqu'au temps de Charlemagne et de Clovis, puis, par un arrêt en due forme, déclaraient échus à la Couronne de France, en vertu de ces soi-disant liens historiques, tout le Luxembourg et le comté de Chiny, tout le comté de Namur, une partie considérable du Brabant, le pays d'Alost et la Flandre impériale, Strasbourg, clef de la Haute-Allemagne, le duché des Deux-Ponts dans le Palatinat, et même Casal, important passage vers l'Italie du Nord.

La sentence de réunion une fois rendue, Louis XIV, sans déclaration de guerre, chargeait ses troupes d'exécuter l'arrêt et d'occuper le territoire ainsi adjugé au Roi.

L'Espagne, tombée, sous la minorité de Charles II, au plus bas de la décadence, et l'Empire, attaqué par les Turcs, n'étaient pas en état de résister. Précisément, au moment où, en 1683, Louis XIV assiégeait la ville de Luxembourg, lui attribuée par un arrêt de réunion, le grand vizir Kara-Moustafa, à la tête de deux cent mille Turcs, avait mis le siège devant Vienne. C'était de cette situation tragique que profitait le Roi très Chrétien pour envahir nos provinces.

La victoire du roi de Pologne Sobieski, au Kahlenberg, sauva la capitale de l'Autriche et, avec elle, l'Empire et la civilisation chrétienne dans le centre de l'Europe. Mais, l'Empereur, ruiné par la guerre turque, ne pouvait songer à intervenir en Occident, et l'Espagne, abandonnée de tous, fut obligée, par la trêve de Ratisbonne, du 29 juin 1684, d'abandonner à Louis XIV, en échange d'une promesse de vingt années de paix, tout le Luxembourg et plusieurs villes occupées en exécution des arrêts des *Chambres de Réunion*.

* * *

Louis XIV était ainsi arrivé à l'apogée de sa puissance; mais cette puissance même constituait un danger permanent pour l'équilibre en Europe. D'autant plus que, dans l'orgueil de ses victoires, le grand Roi paraissait en quelque sorte prendre plaisir à vexer et à inquiéter tous les pays. Il froissait les catholiques par la façon brutale dont, dans l'affaire de l'Eglise gallicane, il avait traité le Saint-Siège; il s'était attiré l'hostilité des protestants en persécutant les calvinistes de son royaume et en révoquant l'Edit de Nantes; il avait attisé la haine de l'Empire et de l'Espagne par des procédés aussi vexatoires que ceux des *Chambres de Réunion*; il terrorisait les petites puissances par le sans-gêne avec lequel il méconnaissait leurs droits les plus élémentaires. Il en avait donné un exemple, en 1684, en envoyant la flotte de Duquesne bombarder Gênes, la prestigieuse ville aux palais de marbre, pour la punir d'avoir vendu quelques galères à l'Espagne. « Terrible exemple de châtiment, écrit l'historien français H. Vast, pour la plus légère offense au maître du monde. »

Guillaume III, stadhouder de Hollande, avait fort bien compris que si Louis XIV conquerrait la Belgique, les Provinces-Unies n'avaient rien à gagner au voisinage de la France. Ce remarquable homme d'Etat sut très habilement exploiter les sentiments de crainte et de défiance à l'égard de Louis XIV pour montrer la nécessité d'un organisme permanent créé pour la sauvegarde de l'équilibre. Il parvint à former, le 17 juillet 1686, la Ligue d'Augsbourg, dans laquelle entraient l'Empereur, l'Espagne, les Provinces-Unies, la Bavière et plusieurs petits Etats allemands. Le but de cette ligue était purement défensif : garantir la paix, en assurant le maintien de l'œuvre du Traité de Westphalie qui avait, en 1648, établi, sur des bases rationnelles, le mécanisme de l'équilibre en Europe.

Si Louis XIV reprenait sa politique belliqueuse, il était ainsi menacé d'une coalition, négociée d'avance et prête à agir. Cette coalition devint plus puissante encore lorsque, à la suite de la seconde révolution d'Angleterre, en 1688, Guillaume III eût remplacé son beau-père Jacques II sur le trône britannique. Devenu ainsi souverain d'une des plus grandes puissances de l'Europe, la seule même qui pût, à cette époque, être une rivale dangereuse pour la France, Guillaume III allait être la personnalité dirigeante de la politique européenne.

C'est pourquoi, autant par politique que par conviction et par sentiment, Louis XIV s'efforça-t-il de rétablir le roi déchu Jacques II sur le trône d'Angleterre et refusa-t-il de reconnaître Guillaume III, qu'il considérait comme un usurpateur. Même, prenant les devants, il se décidait, dès 1688, à porter la guerre en Allemagne, mettant ainsi la Ligue d'Augsbourg automatiquement en mouvement.

Le Palatinat fut, au cours de l'année 1689, conquis et, sur l'ordre de Louvois, saccagé avec une odieuse barbarie, de façon à en faire un désert qui servît de zone de protection à la France du côté de l'Allemagne. Les populations furent transplantées en masse, après avoir été obligées de détruire leurs demeures, et le magnifique château d'Heidelberg, chef-d'œuvre de la Renaissance allemande, fut incendié par ordre.

L'année suivante la guerre était portée en Belgique. D'abord battus à Walcourt par le prince de Waldeck et entre Menin et Hondschoote par les troupes hispano-belges du marquis de Gastanaga, les Français, sous les ordres du maréchal de Luxembourg, gagnaient, le 1er juillet 1690, la bataille de Fleurus. Ce fut une magnifique victoire qui, par le nombre des drapeaux prix aux alliés, mérita au vainqueur le surnom de « tapissier de Notre-Dame »; mais les Belges avaient-ils lieu de s'en réjouir? Certes, non!

Nous ne pouvons établir avec certitude si cette bataille fit couler le sang de soldats belges? Il y avait encore à cette époque plus de 6.000 Wallons dans l'armée espagnole des Pays-Bas. L'on sait que l'on désignait sous le nom générique de Wallons tous les soldats levés dans nos provinces, comme on désignait sous le nom de Flamands tous nos peintres et sculpteurs, quel que fût leur lieu d'origine. Nous ignorons s'il y eut de ces Wallons parmi les vaincus de Fleurus. Mais ce qui est certain, c'est que cette bataille ouvrit pour notre pays une ère d'épouvantables calamités. Les méthodes de Louvois ressemblent d'une façon frappante à celles que le général von Bernhardi préconisait dans son système de guerre à outrance. On commença par ruiner le pays par des réquisitions et un pillage organisé. Un seul de ces grandes « fourrages », exécuté en janvier 1691 dans une petite

région agricole, le Pays de Waes, rapporta aux armées royales 1.800.000 livres, valeur du temps. Les généraux français, tout comme les généraux allemands en 1914, avaient reçu l'ordre de répandre la terreur : bombarder les villes pour obliger la bourgeoisie à se soulever et à contraindre la garnison à capituler; brûler une petite ville, comme Hal, uniquement pour terroriser Bruxelles; bombarder sauvagement Liége pendant cinq jours, sans aucune nécessité stratégique, pour punir le prince-évêque Jean-Louis d'Elderen d'avoir mis sa petite armée à la disposition de l'Empereur. Il y eut pire encore : l'année 1695 fut marquée par une des plus grandes catastrophes de notre histoire. Outré de l'échec de ses troupes dans leur tentative pour obliger les alliés à lever le siège de Namur, Louis XIV prit prétexte du bombardement des ports de la Manche par une escadre anglo-hollandaise pour ordonner une expédition punitive contre... Bruxelles!

Le 13 août 1695, le maréchal de Villeroy dressa ses batteries de pièces de gros calibre et de mortiers près de la ferme de Ransfort, à mi-chemin des portes de Flandre et d'Anderlecht. Assise à flanc de coteau, la ville s'étalait devant lui comme un gigantesque éventail, avec ses églises, ses palais, ses tours et ses pignons, telle que nous la montre le beau tableau de Daniel Van Heil au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles. Pendant trente six heures, une pluie de feu s'abattit sur la ville; trois mille bombes et douze cents boulets rouges y semèrent la terreur, la mort et la destruction. Il soufflait un violent vent d'ouest et le centre de la capitale, où subsistaient encore de nombreuses maisons de bois, fut bientôt transformé en un océan de flammes; seize églises et couvents et près de quatre mille maisons furent complètement détruits; la flèche de l'hôtel de ville, prise comme point de mire par les canons français, échappa miraculeusement, mais l'édifice lui-même, avec les trésors d'art qu'il contenait, notamment les fameux tableaux de justice de Roger Van der Weyden, devint la proie des flammes. Parlant de ce bombardement, Napoléon le qualifiait d'« acte aussi barbare qu'inutile ». Il ne se justifiait par aucune raison d'ordre stratégique et, quelques jours plus tard, la garnison française de Namur devait capituler.

Telles furent les conséquences de cette victoire française de Fleurus que certains Belges croient pouvoir exalter! S'il fallait un monument pour rappeler cet événement, c'est sur la Grand' Place de Bruxelles, admirable témoignage de notre courage civique et de nos aptitudes à réparer en peu de temps les pires catastrophes, qu'il faudrait l'élever!

* * *

La seconde bataille de Fleurus fut livrée par les Français aux Impériaux, le 26 juin 1794, lors de la seconde invasion de notre pays par la France révolutionnaire.

Cette fois, nous pouvons affirmer que de nombreux Belges y versèrent leur sang pour la défense du sol national et de ses libertés. Plus de quatre mille vétérans de nos glorieux régiments nationaux de Murray, de Beaulieu, du corps des grenadiers réunis, du corps franc de Carneville formaient l'élite de l'armée impériale. C'étaient les survivants de la grande bataille gagnée par l'archiduc Charles et notre illustre compatriote Clerfayt à Neerwinden, le 18 mars 1793, victoire où le rôle de nos soldats fut si considérable qu'on peut à juste titre la qualifier de victoire belge.

Cet éclatant succès avait, pour quelques mois, délivré la Belgique de la tyrannie jacobine, que nous avait imposée la Convention au mépris des promesses d'indépendance prodiguées par Dumouriez au lendemain de Jemmapes.

A Fleurus, comme à Neerwinden, nos « Wallons » se battirent admirablement; rien ne le prouve mieux que le chiffre de 1.733 tués ou blessés sur un effectif de 4.000 hommes à peine. Parmi les officiers qui versèrent leur sang nous relevons les noms d'un du Bois de Fiennes, d'un Le Louchier (de Mons), d'un de Francquen, d'un Jaerens, d'un du Poirier, etc.

Comme l'écrit Jomini, l'historien militaire le plus autorisé des guerres de la Révolution et de l'Empire, Fleurus fut loin d'être une victoire pour les Français.

Sur la gauche, notre compatriote Beaulieu avait enfoncé le corps de Marceau, pris Velaine, le bois de Copiaux, et enlevé Lambusart, où la voie avait été frayée aux Impériaux par un corps de cent volontaires du régiment de Murray (4e Wallon). Au centre, un autre de nos compatriotes, Baillet-Latour, avait, le corps wallon de Carneville en tête, emporté Trazegnies et atteint la Sambre, tandis que l'archiduc Charles avait, grâce à la vaillance d'un bataillon de Murray, pris Fleurus et opéré sa jonction avec Beaulieu. La victoire se dessinait donc nettement pour les Impériaux, lorsque leur généralissime, le prince de Cobourg, apprit la chute de Charleroi, que la bataille engagée avait précisément pour but de débloquer; la lutte devenait ainsi sans objet et il donna à ses troupes victorieuses l'ordre de se replier.

* * *

Pour la seconde fois Fleurus voyait ainsi se fixer dans un sens funeste le sort de la Belgique. Nous n'avons pas à rappeler ici ce que fut pour notre pays la domination française. Elle eut incontestablement certains résultats heureux d'une importance capitale pour l'avenir de notre pays. Au point de vue de notre développement politique, la conquête, en faisant disparaître radicalement nos anciennes constitutions, nos coutumes désuètes les institutions à tendances particularistes de nos provinces, pour imposer aux Belges l'uniformité des lois et de l'administration, permit à notre pays de brûler une étape de son évolution. On peut toutefois se demander si cette centralisation ne fut pas excessive et n'est pas à la base de plusieurs des difficultés d'ordre politique et linguistique dont nous souffrons actuellement, nos provinces actuelles ne faisant que continuer sous un autre nom les anciens départements français.

Dans un autre ordre d'idées, l'ouverture du vaste marché français donna à notre industrie une impulsion et un développement qu'elle n'avait jamais connus et éveilla la Belgique aux activités modernes de la vie économique.

Mais de combien de souffrances ces avantages ne furent-ils pas payés? Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le grand ouvrage, couronné du Prix quinquennal d'Histoire nationale, consacré par le baron Paul Verhaegen, président de la Cour de cassation, à la *Belgique sous la domination française*, ou le livre de l'historien français de Lanzac de Laborie sur la *Domination française en Belgique*.

Au régime d'autonomie politique et fiscale rétabli par l'empereur Léopold II, sous garantie internationale, en application du Traité de la Haye du 10 décembre 1790, se substituait, sous sa forme la plus brutale, un régime de tyrannie étrangère. Le pillage, les excès, les réquisitions à outrance, les contributions de guerre, le cours forcé des assignats, la nationalisation et la vente des biens ecclésiastiques accumulaient les ruines matérielles. Dans nos églises ou hôtels de ville il ne restait plus un seul tableau de Rubens, de Van Dyck ou de Jordaens; tout avait été envoyé à Paris, où, au lendemain de Waterloo, un bataillon de nos troupes victorieuses alla les rechercher pour les ramener en triomphe. Tout aussi graves furent les ruines dans l'ordre moral,

la persécution religieuse, la suppression de l'antique Université de Louvain, la laïcisation complète de l'enseignement. Il faut encore y ajouter la conscription, qui allait contraindre des milliers et des milliers de nos jeunes gens à verser leur sang pour une cause étrangère.

Pendant cinq années nos ancêtres furent soumis aux vexations à la fois brutales et mesquines des agents du Directoire. Toutes les tyrannies se ressemblent et celle d'en bas, nous le savons, est bien plus pénible à supporter que celle d'en haut.

* * *

Cependant lès Belges ne s'abandonnent pas à leur malheureux sort. Un mouvement presque unanime de résistance s'organise spontanément et bien rares sont les suppôts du régime imposé par l'étranger. Un parti patriotique se forme et c'est au cri de «Point de Français!» que se font les élections de germinal an V. La majorité est tellement écrasante que le Directoire n'a d'autre ressource que d'annuler les résultats du scrutin et de gouverner dans l'illégalité.

Un journal clandestin : *Le Lion Belgique*, circule sous le manteau et entretient le courage et la confiance, tandis que la résistance armée, débutant par des coups de main comme celui du baron de Meer de Moorsel sur Afflighem qui vaut à la cause patriotique son premier martyr, se poursuit à l'automne 1798 par la « guerre des paysans », cette « Vendée belge », qui, du département de la Lys à celui des Forêts, soulève la population dans un admirable effort pour la défense de sa religion et de ses droits.

Il faut attendre le régime bienfaisant du Consulat et spécialement la paix religieuse établie par le Concordat pour voir l'agitation se calmer. Mais la popularité, toute personnelle, qu'il avait acquise en Belgique comme Premier consul, s'évanouit dès que Napoléon fait peser sur les « départements réunis » la formidable armature du régime impérial. Les guerres incessantes, l'insatiable minotaure de la conscription, la rupture avec le Pape et la reprise de la persécution religieuse, les brutalités de la police, les vexations fiscales de la « Régie des Droits réunis » empêchent les Belges de s'attacher à un régime qu'ils n'ont cessé de considérer comme étranger et comme transitoire. Car, même au moment où l'astre impérial resplendit au zénith, les Belges n'ont pas perdu confiance dans leurs destinées. Leur bon sens leur a fait voir combien est fragile et artificielle l'œuvre immense du génie napoléonien. Leurs aspirations vers l'indépendance, sous une forme que les circonstances ne leur permettent pas de préciser, restaient aussi vivaces qu'au lendemain de la conquête.

Comme l'écrivait en 1813 un des rares fonctionnaires impériaux qui aient compris l'âme de leurs administrés, le préfet de la Dyle, La Tour du Pin : « Ce peuple n'est ni anglais, ni autrichien, ni antifrançais, il est belge. »

Aussi la quasi unanimité des Belges applaudit-elle à l'écroulement du colosse impérial et à Liége, comme à Bruxelles et comme à Gand, les cosaques, avant-coureurs des armées alliées, furent accueillis avec un enthousiasme indescriptible.

* * *

La troisième bataille de Fleurus, plus connue sous le nom de bataille de Ligny, fut gagnée par Napoléon sur les Prussiens le 16 juin 1815. Le sang des Belges n'y fut pas versé. Mais cette bataille ne formait pour Napoléon que l'aile droite d'une bataille dont l'aile gauche mettait aux prises aux Quatre-Bras le corps du maréchal Ney avec la division hollando-belge de Perponcher. On sait combien fut glorieux le rôle des troupes belges au cours de cette journée qui, en contenant l'offensive de Ney, permit à Wellington de regrouper ses forces et décida ainsi du sort de la campagne.

A Ligny même, Napoléon ne remporta qu'une demi-victoire, car il ne parvint ni à détruire l'armée prussienne, ni à la rejeter sur la Meuse. Son intervention, le surlendemain, à Waterloo, devait prouver que sa force offensive n'avait pas même été ébranlée.

Qu'en serait-il advenu si, par suite de l'écrasement complet des Prussiens à Ligny, Waterloo eût été une victoire française? Il y a là un petit de jeu de suppositions qui peut amuser le grand public, qui peut même inspirer à quelque homme de lettres un volume facile à écrire, mais qui ne peut arrêter l'attention de l'historien. Ce qui est intéressant, c'est de savoir si, comme l'affirme l'auteur de la brochure consacrée aux victoires françaises de Fleurus, les Belges du Hainaut étaient heureux de voir les Français envahir leur territoire. A l'appui de sa thèse il apporte des citations. Tout d'abord le passage des souvenirs d'un officier de la garde impériale, dont malheureusement il ne cite pas le nom :

« Nous traversâmes Fleurus; tous les habitants formaient une haie d'un bout à l'autre de la chaussée. Tous nous regardaient d'un air mêlé d'inquiétude et de sympathie. »

Inquiétude... sympathie..., ces termes sont loin d'être synonymes et lequel des deux sentiments l'emportait sur l'autre?

Un autre texte fait parler un soldat :

« Je me rappelle que, dans tous les villages où nous passions, les hommes, les femmes et les enfants regardaient par leurs fenêtres et sur leurs portes; qu'ils levaient les mains d'un air joyeux et criaient : « Les Français, les Français! » On voyait que ces gens nous aimaient, qu'ils étaient du même sang que nous! et même, dans les deux haltes que nous fîmes, ils arrivaient avec leur bon pain de ménage, le couteau enfoncé dans la croûte, et leurs grosses cruches de bière noire, en nous tendant cela sans rien nous demander. »

C'est idyllique, mais, malheureusement pour l'auteur de la brochure, ce n'est pas décisif. Car cette citation n'est pas empruntée à des mémoires, ni à des souvenirs réels, mais à un roman pseudo-historique de deux écrivains alsaciens, Erckmann et Chatrian, qui publièrent, en 1865, *Waterloo*, faisant suite à l'*Histoire d'un Conscrit de 1813*, parue l'année précédente. Il faut reconnaître que pareille citation est un chef-d'œuvre de critique historique!

Pour connaître l'état d'esprit des Wallons du Hainaut à l'égard de la domination française, nous n'apporterons qu'un texte, mais il est décisif. Le général baron de Marbot, dont les mémoires militaires sont les plus importants qui aient été publiés sur les guerres de l'Empire, écrit ses impressions au moment où, en janvier 1814, il vint prendre à Mons le commandement du département de Jemmapes :

« Je trouvai l'esprit de cette population totalement changé. Elle regrettait hautement le gouvernement paternel de la maison d'Autriche, sous laquelle elle avait longtemps vécu et désirait vivement se séparer de la France, dont les guerres continuelles ruinaient son commerce et son industrie. En un mot, la Belgique n'attendait que l'occasion de se révolter. »

Marbot entre dans de grands détails sur les précautions qu'il dut prendre pour empêcher le soulèvement des habitants du Borinage, qu'il déclare, après les Liégeois, « les plus hardis et les plus turbulents de toute la Belgique », et raconte comment il dut menacer les Montois de « mettre le feu à la ville pour occuper les habitants et de tirer constamment sur l'incendie pour les empêcher de l'éteindre ».

* * *

Telle était en 1814-1815 la mentalité des Wallons du Hainaut, ancêtres de ceux qui consacrent des monuments aux trois victoires françaises de Fleurus, remportées, sinon sur des Belges, du moins au détriment de la Belgique.

C'est avec chagrin que nous avons vu un homme d'esprit et un excellent littérateur comme M. Maurice des Ombiaux écrire :

« Le Hainaut ne semble-t-il pas prédestiné aux victoires françaises?

» On dirait vraiment qu'en touchant notre vieux sol les soldats de France, comme Antée reprenant contact avec la terre maternelle, se sentaient soulevés par des forces nouvelles qui enflaient les ailes de la victoire. »

« Le Hainaut ne compte pas de défaites françaises!...»

C'est avoir la mémoire un peu courte, car malheureusement pour nous, la bataille de Charleroi en août 1914 fut loin d'être une victoire française. Si Lanrezac parvint à se décrocher péniblement de l'étreinte des armées allemandes, c'est grâce à la petite armée belge qui, faisant plus que son devoir et oubliant l'abandon dans lequel l'avait laissée ses alliés pendant les quinze longues journées où elle fut seule à barrer la route vers les ports de la Manche et le couloir d'invasion vers Paris, obligea les Allemands, par sa sortie du camp retranché d'Anvers, à renvoyer d'urgence vers le Nord 70.000 hommes et une puissante artillerie.

Mais pourquoi s'évertuer à célébrer les victoires d'autres pays? N'avons-nous pas de victoires belges à commémorer, depuis celle de la vallée du Geer, où Ambiorix infligea aux aigles romaines une des plus sanglantes défaites qu'elles aient connues, jusqu'à l'« immortelle mêlée » de l'Yser et la foudroyante offensive de la crête des Flandres?

Restons Belges et soyons fiers de l'être! Nous portons un des plus beaux noms de l'histoire et, même, avec celui des Hellènes, le plus ancien de l'Europe.

Ayons une politique belge, uniquement belge, comme nous y a conviés notre Roi dans son admirable discours du 14 octobre 1936. Seule une politique de complète indépendance, appuyée sur une armée assez forte, pour, en détruisant le rapport des forces entre les belligérants éventuels, enlever à ceux-ci tout avantage à utiliser notre territoire pour leurs opérations, peut nous tenir en dehors des conflits de nos puissants voisins et mettre ainsi notre patrie à l'abri des désastres dont elle n'a que trop souffert dans le passé.

Vicomte Ch. Terlinden,
Professeur à l'Université de Louvain.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . . 17 belgas

II. — Pour le Congo belge . . . . . 25 belgas

III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur . . . . . 25 belgas

IV. — Pour tous les autres pays . . . . . 28 belgas

La chute d'un archange

Ne craignez rien : cette chute n'est pas définitive. L'archange n'est pas allé en enfer, mais il fera quelques instants de purgatoire, avant de redevenir gros-archange, comme devant, ou même, qui sait, chef des légions célestes, M. Cornélius Zelea Codréano, *alias* Zaleski, *alias* l'Envoyé de l'Archange Michel, *alias* l'Archange Michel (en attendant mieux), condamné à six mois de prison, pour avoir manqué de respect et d'exactitude envers M. Nicolas Jorga, ancien ministre, redisparaît de la scène politique en ces jours de Pâques. Reviendra-t-il à la Trinité? N'importe, il reviendra. Quand et dans quelles circonstances? C'est du domaine de la prophétie. Abstenons-nous de vaticiner. D'où vient-il? Cela nous importe d'autant plus que les origines du Führer roumain contiennent et expliquent tout le secret de ses succès foudroyants et de son triomphe futur.

Il y avait une fois un bon petit professeur de lycée, peu connu dans l'histoire, quoique désireux d'y jouer un rôle important. Fils d'un immigré polonais, de même que beaucoup d'autres Roumains qui occupent dans l'armée et dans l'administration un rang honorable, il changea son nom de famille (Zaleski) en Zelea et y fit ajouter Codreano, ce qui signifie « l'homme de la forêt ». Romantisme, nostalgie de l'état sauvage, de la poésie : tout y est, dans ce choix, y compris du Rousseau et de cette « chlopomania » (engouement pour les paysans) que M. Zelea Codreano avait héritée des es ancêtres polonais. Cette disposition d'âme, il la transmit à son fils Cornélius. C'était un beau garçon, grand, svelte, ardent, aux beaux yeux de rêveur, animé de passions généreuses. Une mère, Allemande de Roumanie, ajoutait aux tares héréditaires romantiques une dose de sentimentalisme germanique : voici Codreano cadet bien armé pour prendre la tête d'un mouvement qu'inspireront les « forces khtôniques » et le « génie national » chers aux maîtres philosophiques du national-socialisme. Voici le chef-né du Troisième Reich roumain.

Ce chef commence par organiser les étudiants, ses collègues. Il profite des leçons que lui fait M. Couza, l'animateur de la judéophobie roumaine vieux style, professeur à l'Université de Jassy. Il avale toute une bibliothèque de littérature nationaliste et antisémite, allemande, française et autre. Il passe, avec ses amis, de la théorie à l'action. D'où pugilats, chahuts, échauffourées, rixes, démêlés avec la police. Telle la Madelon, la police roumaine n'est pas sévère envers les exploits de la belle jeunesse, surtout quand ils visent de simples youpins. Mais le préfet de Jassy n'entend pas la plaisanterie. Il emploie même contre MM. les étudiants quelques méthodes dont bénéficient en général les criminels du droit commun ou les ennemis nationaux. Ce qui vaut à ce haut fonctionnaire d'être abattu en plein jour par M. Codreano.

Le procès contre le tyrannicide se termine par un acquittement. Mais ce ne fut pas là le seul titre de gloire reconnu au jeune tribun. Leader estudiantin, il devint en même temps chef et idole de la paysannerie. Pendant un séjour prolongé à l'étranger, Cornélius Codreano avait travaillé lui-même comme ouvrier agricole, pour gagner sa vie. Des gens qui ont connu ce singulier personnage à Grenoble, où il fréquentait les cours de la Faculté des Lettres vers 1924, m'ont parlé de la double vie qu'il menait dans la ville de Stendhal. Labourant le sol, savourant les beautés du paysage alpestre, s'instruisant à tour de bras, il se préparait à son rôle de héros national. Il avait le physique et les élans d'un Fabrice, mais il entendait allier le « Rouge et le Noir », la révolution, le sabre et le goupillon.

Les partis parlementaires traditionnels s'en aperçurent un beau jour. Codreano père et fils avaient créé au bout de quelques années et d'un travail méticuleux une organisation paysanne, où le bas clergé et les étudiants, les instituteurs et des officiers mécontents formaient un cadre de chefs sûrs et dévoués. La chose s'appelait alors « Camp de l'Archange Michel ». Le généralissime céleste remplit non seulement les fonctions de protecteur spécial du peuple allemand et de patron de la ville de Bruxelles, mais il s'occupe aussi, plus particulièrement, des Roumains; le plus célèbre de leurs princes, Michel le Brave, porte son nom. Codreano parcourut les campagnes, monté sur un cheval blanc, brandissant un glaive, haranguant les foules, promettant monts et merveilles, flétrissant les boiards corrompus, l'administration véreuse, le parlementarisme décrépit et surtout la race maudite des Juifs. A voir le beau jouvenceau — car il l'était resté extérieurement, malgré ses trente ans bien sonnés — descendre de son coursier, se prosterner et baiser le sol fertile, les campagnards ne doutaient plus qu'il fût descendu du ciel. L'Elu de l'Archange s'identifiait, aux yeux des simples, avec saint Michel. Bientôt l'atmosphère sentit la poudre. L'on se crut à la veille de ces jacqueries dont l'histoire roumaine est remplie. Les autorités s'en émurent et se décidèrent à sévir.

Sévir, c'est une façon de parler. Toujours est-il que le Camp fut dissous. Il ressuscita sous le nom de « Gardes de Fer ». On était en 1933, année du triomphe de M. Hitler. Une collaboration étroite s'établit entre les deux favoris de Michel. M. Codreano préconisait un rapprochement de sa patrie avec le Troisième Reich, tandis que la Roumanie poursuivait alors une politique étrangère entièrement francophile. Peu après, M. Barthou ira à Bucarest pour y être accueilli solennellement au Parlement et recevoir le diplôme de citoyen d'honneur. M. Titulesco dirigeait les Affaires étrangères dans un cabinet libéral présidé par M. Tataresco. Notons toutefois que ce gouvernement avait été privé de son premier chef, Duca, par un attentat dont les Gardes de Fer étaient les auteurs. Cet assassinat du 30 décembre 1933 vengeait les mesures que la victime avait osé décréter contre les acolytes de M. Codreano.

L'opinion publique gratifiait de sympathie les ébats des jeunes extrémistes en raison de leur fougue et de leur indéniable volonté de purifier l'atmosphère politique, mais elle se détourna des complices d'un meurtre. Le gouvernement saisit l'occasion pour frapper les complices que les Gardes de Fer comptaient au sein de l'armée et peut-être même parmi les Gardes royaux. Le colonel Precup et plusieurs de ses amis furent déférés devant le tribunal militaire et condamnés à des peines très dures, pour avoir formé une conspiration contre la personne royale. On apprit qu'il s'agissait surtout d'un coup de main, envisagé contre la Dubarry de Bucarest, Mme Lupesco, juive de naissance et cordialement détestée par les antisémites rigoristes.

Les revers de M. Codreano ne furent pas de longue durée. Ses Gardes de Fer apparurent en une troisième incarnation, sous le nom d'un parti politique : « Tout pour la Patrie ». Le nom changeait, les idées et les méthodes demeuraient les mêmes. La mort aux traîtres, des avertissements sensibles, oh! combien sensibles, aux adversaires! Un étudiant qui avait commis une félonie fut exécuté sur son lit d'hôpital dans des circonstances singulières. Une douzaine de ses copains s'introduisirent dans la chambre du malade, lui firent réciter les prières des agonisants, lui tirèrent quelques balles et s'agenouillèrent ensuite pour demander le pardon divin et pour recommander au Créateur l'âme du défunt. L'incident fit scandale, mais pas autant que la « punition » du recteur de l'Université de Jassy. Ce dignitaire, objet du courroux des patriotes, avait refusé audience à ses administrés. Voici le droit du talion appliqué. L'on se saisit de celui qui faisait le sourd et l'on lui coupa les oreilles (qui furent retrouvées plus tard dans la rue).

Entre-temps, la politique roumaine avait changé de direction. Les libéraux étaient aux abois; la Petite-Entente craquait; l'axe Berlin-Rome attirait de plus en plus la Roumanie, alliée de la Pologne et de la Yougoslavie, ennemie des Soviets et emportée contre la France du Front Populaire. L'antisémitisme fit dans le pays des progrès extraordinaires. Tout ce qui arrivait (ou qui tardait d'arriver) était censé être la faute sinon à Voltaire et à Rousseau, du moins au Juif éternel. On sait le reste. Noël 1937 porte au pouvoir, après la défaite électorale de M. Tataresco, l'équipe de M. Goga, coalisée avec le parti de M. Couza, l'ancien maître de M. Codreano. Charles II avait voulu chasser Satan par Belzébuth, exclure de la direction des affaires les anciens Gardes de Fer, ses ennemis personnels, en faisant appel à leurs rivaux, dont le programme était pareillement antisémite, mais moins totalitaire et surtout moins rigoriste.

M. Codreano laissait se dérouler l'expérience Goga, sans la soutenir. Elle échoua piteusement, non sans avoir combattu *in extremis* le parti « Tout pour la Patrie » qui se dérobait aux avances de M. Goga. L'avènement du premier cabinet de Mgr Miron amena en apparence un rapprochement de l'ancien Archange avec la Roumanie officielle. Le messager de saint Michel pouvait-il être réfractaire aux injonctions du Patriarche? Sa Béatitude s'empressa de prêcher la raison au fils prodigue, à l'enfant prodige de la Terre roumaine, mais ni la soumission de M. Codreano, ni la bienveillance paternelle de Mgr Christea ne pouvaient être sincères. Celui-là ne renonça pas à ses concepts politiques, ni à ses ambitions; celui-ci vit dans son jeune interlocuteur un rival dangereux qui lui disputait l'empire spirituel sur le bas clergé.

Les divergences s'accentuaient du fait de la politique étrangère. La dictature royale dont le Patriarche devint le premier organe entendait pratiquer une diplomatie souple et circonstanciée, ne pas rompre avec les puissances occidentales, ne pas s'inféoder aux Etats totalitaires; elle condamnait les méthodes violentes d'un antisémitisme inconditionné, non par amour d'Israël, mais en souvenir de la débâcle financière qui avait accompagné et déclenché la catastrophe politique du gouvernement Goga. Enfin, il y avait des questions personnelles : aussi bien la présence de certains personnages de la Cour royale que le renvoi de milliers de fonctionnaires, engagés ou pourvus d'un avancement par M. Goga, créaient entre les détenteurs du pouvoir et M. Codreano des sujets de brouille éternelle.

Néanmoins, ce dernier crut opportun de se soumettre et même de se démettre. Avec beaucoup de patience, il accepta l'interdiction des partis, y compris le sien, et l'introduction dans la Charte royale d'une clause qui le visait spécialement. Nul ne saurait devenir ministre, déclarait la Constitution de 1938, s'il ne descend pas de trois générations d'ancêtres ethniquement roumains. Au nom du racisme, son plus fervent champion était exilé de l'Olympe administratif. Chiffon de papier! pensait-il sans doute dans son for intérieur. Il se retira en Italie, ordonna pour la forme la dissolution du groupement « Tout pour la Patrie » et se tut.

Mais son activité souterraine demeurait éloquente, aussi éloquente que le geste de M. Codreano père qui refusa de prêter serment à la nouvelle Constitution magnifiquement plébiscitée. Mgr Christea ne convoqua plus le récalcitrant. Le Roi, informé des préparatifs d'un soulèvement, prit les devants. Le « Capitaine » Codreano, rentré en Roumanie, et ses principaux sous-ordres, au nombre de plusieurs centaines, furent arrêtés, leur parti fut dissous une seconde, ou une troisième, ou plutôt une cinquième fois. Un procès que M. Jorga avait intenté à son ancien allié

***

politique offrit le prétexte pour faire tomber M. Codreano sous la menace d'une réclusion.

Le voici, à 38 ans, arrivé là où M. Hitler se trouvait en 1924, « à mi-chemin de sa vie ». Cornélius Codreano occupera-t-il d'ici dix ans, à Bucarest, le poste que le Führer a conquis en 1934 à Berlin? L'analogie entre les deux outils de la Providence n'est pourtant pas complète. Adolf Hitler n'avait qu'à attendre l'effacement du maréchal de Hindenburg, vieillard de 87 ans. Le porte-glaive de l'Archange a devant lui un souverain qui n'est son aîné que de quelques années et qui ne consentira pas de bon gré à sa dépossession de fait ou de droit. Mais il y a des arrangements avec le Ciel et probablement aussi avec le plus vertueux favori du Commandeur des Légions célestes. C'est ce qui nous confirme dans la conviction que la chute de l'Archange ne constitue qu'une étape de son ascension future.

ROGER DE CRAYON-POUSSY.

La Revue catholique des idées et des faits *est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIXe siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Églises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...*

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

La Jeunesse catholique au service du pays

Par le Congrès doctrinal qu'elle réunit aujourd'hui même à Liége, l'Association catholique de la Jeunesse belge marque une étape décisive dans l'accomplissement de son programme religieux et national.

« Nation pure, nation forte! », clamaient, voici peu de temps, nos assemblées, avec un geste de vigueur qui voulait être avant tout une promesse. Plus positive, plus réaliste, plus compréhensive encore, l'A. C. J. B. du XXVe anniversaire a déployé son motto : « Les Jeunes au service du pays. » Définitions et apostrophes, résolutions et appels, quelle qu'en soit la formule, tout cela résonne parmi les échos des congrès qui depuis tant d'années déjà se sont massés sous la devise : « La Belgique au Christ! » et des cortèges martiaux qui traversèrent nos villes en scandant leur cri de conquête : « Vive le Christ-Roi! »

Tout cela, en réalité, ne fait qu'un : des clameurs de la place publique jusqu'au recueillement des retraites, du bouillonnement des enthousiasmes déchaînés jusqu'aux froides analyses sociales, un même esprit se dégage, une seule volonté fraye son chemin. La jeunesse catholique aime son pays; elle l'aime d'un grand élan, elle l'aime au point de se sacrifier pour lui, mais elle ne pourrait se limiter à lui offrir un amour d'affection et de générosité. Résolue à l'aimer tel qu'il doit être aimé, elle veut surtout l'aimer à fond. Voilà pourquoi elle se maintient sur le plan qu'elle a choisi de longue date et que l'Eglise lui indique : celui de l'action morale.

A l'égard de ce principe foncier, on ne verra pas de différence entre l'A. C. J. B. de 1938 et celle de 1920. Pourrait-il en exister une, alors que la position prise dès ses origines par notre mouvement d'Action catholique s'est affermie, confirmée, cimentée depuis lors à chaque tournant de la route? Que les évêques aient béni les phalanges de leurs diocésains, que l'Épiscopat tout entier se soit tourné vers le pays, que le Saint-Père ait accueilli les nôtres à ses pieds, toujours ces voix augustes se sont posées sur la jeunesse en saluant son idéal d'Action catholique. Chaque fois, elles ont évoqué comme une magnifique espérance le renouveau du monde par l'Action catholique. Chaque fois, elles ont reçu les jeunes légions au sein de l'Eglise militante, qui les appelle comme une mère et les requiert en souveraine. A cette appartenance spirituelle de notre jeunesse, à son incorporation de droit dans la société de toutes la plus humaine comme de toutes la plus éminente, on ne pourrait rien changer, à moins de dire que les baptisés ne doivent à l'Eglise que leur nom, mais point leurs énergies, et que chacun d'eux relève d'elle sans que leur ensemble soit vraiment d'elle.

Etablir sur le plan spirituel l'organisation principale de la jeunesse, c'était répudier l'individualisme, qui admet volontiers des chrétiens juxtaposés, mais ne les voit pas se grouper sans répugnance; c'était réprouver surtout l'inconsciente tendance au paganisme, qui écartait de son foyer nécessaire la puissance de l'association pour la retenir à des niveaux moins élevés. Admettre que la jeunesse catholique, en somme, se réunît avant tout sur un plan qui n'était pas celui du catholicisme pur et total, c'eût été à la fois un non-sens et un reniement. C'était ôter à l'esprit catholique ses facultés de déploiement, c'était mettre les œillères à un regard avide d'horizons, c'était comprimer un cœur qui aspirait au large.

CÔTE D'OR

1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

QUATORZIÈME CONCOURS DE FAMILLES NOMBREUSES

LE 25 JUIN 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE

POUR LES FAMILLES NOMBREUSES, OUTRE LE PAQUET SUPPLÉMENTAIRE, 30 CARTONS PRIMES DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT AU SUPERBE COFFRET "ENFANTS ROYAUX" CONTENANT 700 GRAMMES BONBONS FINS

Tailleur - 1er Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Les Produits Soubry : Vermicelle et Pâtes à Potages, Macaronis, Spaghettis, Nouilles, Semoule extra-fine de blé dur, Farine fermentante pour toute BONNE CUISINE

Établissements Joseph SOUBRY ROULERS S. A. (BELGIQUE)

MANUFACTURE DE PATES ALIMENTAIRES ITALIENNES — SEMOULERIE

Télégrammes : SOUBRY-ROULERS :: Téléphone : ROULERS 304 :: Registre du Commerce : Courtrai 13349

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES

Le "Mosan"

est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

S. A. "CEMSTO"

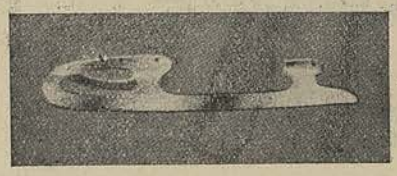
CENTRALE DE NETTOYAGE
BRUXELLES

Nettoyage journalier de bureaux, banques, églises, écoles, etc.

Nettoyage des maisons privées à l'occasion de déménagements

Lavage des vitres et façades en abonnement et pour une seule fois

Téléphone 12.59.88 — 20, rue du Béguinage



LA PLUS GRANDE PRODUCTION de patins à glace en Belgique

JEAN GODFRIN rue de Haerne, 147-151 — Etterbeek-Bruxelles —

PATINS DE LUXE ET ORDINAIRES
GROS - DEMI-GROS - EXPORTATION

Téléphone 48.45.18 — Reg. Comm. 31342

VOUS VOYAGEREZ MIEUX, PLUS FACILEMENT ET PLUS ÉCONOMIQUEMENT

en vous adressant aux

VOYAGES COLOMB

La plus parfaite des organisations de voyages

32, RUE DES COLONIES, BRUXELLES. TÉL. : 12.58.78

A la vérité, il fallait choisir. Ou l'on se réclame d'une conception chrétienne de la vie, et dès lors cette conception vaut pour la masse comme pour les individus, elle est admise selon sa nature authentique, qui est spirituelle et religieuse, elle l'emporte par le respect qu'elle inspire, par la lumière qu'elle communique, par l'impulsion qui en émane, sur tout idéal relevant d'un autre ordre, fût-il politique ou national; ou bien l'on avoue que la conception chrétienne de la vie n'est pas pour celui qui l'invoque la ligne dominante de l'existence, mais alors, par le fait même, le chrétien dénature sa position, il diminue la portée de sa foi, il ravale le christianisme à un rang inférieur.

Voilà pourquoi, en cette crise de civilisation où le phare de salut ne pourrait être dressé trop haut, l'Action catholique s'est développée sur le plan que l'on connaît et, par une suite logique, la jeunesse qui se déclare catholique s'est placée en bloc au même niveau. Ce n'est point un fait isolé, ce n'est nullement l'effet des préférences de tel dirigeant ou du tempérament de tel propagandiste; c'est en réalité la conséquence de l'évolution même du monde. Les vieilles nations chrétiennes sont en voie de perdre à tel point le sens de l'essentiel que tout l'effort de renouveau doit se porter au fond. Ce n'est pas d'un ajustement qu'il s'agit, mais d'une régénération; quand les sources de la vie sont atteintes, on ne restaure pas les berges de la rivière, on fait jaillir un flot nouveau.

En voilà assez pour faire entendre que l'attitude de l'A.C.J.B., lorsque celle-ci s'est définie comme un mouvement d'action religieuse, n'était pas dictée par des mobiles circonstanciels et qu'elle ne réagissait pas, sans autre souci, contre un état de choses périmé. Le vent qui passe ne change pas la disposition des montagnes, il ne modifie point le cours des fleuves. Dans la vie sociale aussi il est des positions de principe tellement sûres qu'il faut renoncer à les entamer : elles sont inaltérables.

* * *

On a objecté, nous le savons assez, que la ligne sur laquelle s'établissait l'A. C. J. B. était en réalité une position de retraite. En renonçant à se mêler elle-même d'action politique proprement dite, l'Action catholique, disait-on, laissait à l'abandon la jeunesse sur un terrain semé d'embûches, où le désarroi l'attendait. Au lieu d'orienter les jeunes, on les laissait à eux-mêmes. Au lieu de susciter en eux un intérêt pour la haute gestion de l'Etat, on leur laissait à cet égard le cœur vacant. Alors qu'ils avaient besoin d'un guide pour s'avancer en un pays où de toute manière la vie les emportait, les conducteurs attitrés se récusaient, laissant les jeunes à la merci des aventuriers de rencontre.

Il faut relever ici, avant tout, une erreur de fait. L'A. C. J. B. n'a jamais préconisé à l'égard de la vie publique une abstention totale; elle n'a pas recommandé cette attitude aux jeunes, elle ne l'a pas adoptée pour elle-même. C'est le lieu de rappeler la déclaration qui trace, depuis le début, la ligne de conduite du mouvement. Elle date du 27 décembre 1923. Nos raisons s'exprimaient surtout dans le paragraphe que voici. « Le Conseil général de l'A. C. J. B. affirme que l'Action catholique, sous sa forme religieuse et morale, relève directement dans toute son étendue de la hiérarchie ecclésiastique et que l'action purement politique échappe à cette compétence; il reconnaît que les intérêts catholiques sont souvent engagés dans les affaires publiques et que la vie même de l'Eglise est conditionnée dans une large mesure par celle de l'Etat, de même que la santé de l'Etat par la vitalité de l'Eglise; il reconnaît en outre que, la prospérité temporelle de la Cité étant une chose bonne en soi, l'Action catholique, loin de s'en désintéresser, doit, à l'exemple de l'Eglise, tâcher à la promouvoir. » Reprenant le texte même de ses statuts, l'A. C. J. B promettait en conséquence de se montrer « toujours dévouée à la chose publique, sans s'affilier toutefois à un parti politique ». Elle ne s'estimait « pas compétente pour intervenir en matière politique, dès qu'il s'agit de questions étrangères au domaine religieux ou moral », mais se déclarait prête, en revanche, à user « de tous ses moyens pour promouvoir la connaissance des principes catholiques relatifs à l'Etat, à la vie nationale et, en général, à la conduite des affaires publiques ». « Loin de détourner de leur devoir politique, ajoutions-nous, les membres de l'A. C. J. B., (celle-ci) s'efforcera de leur en faire saisir à tous l'importance et la grandeur, (elle) les presse avec insistance de le remplir en citoyens d'élite et de s'y disposer dès à présent par l'étude et par l'action. » Le Conseil Général engageait « de façon pressante les jeunes catholiques à prêter un concours actif et dévoué à des groupes d'études, d'action et de propagande politique fondés au besoin à leur initiative et placés toujours sous la direction d'hommes compétents... » En conclusion, disions-nous, l'A.C.J.B. espère « qu'en prêtant un puissant concours à l'éducation religieuse et morale des jeunes Belges, en éveillant dans leur esprit le souci de la chose publique, en entretenant leur patriotisme, en les engageant efficacement à prendre dans la vie publique la large part qui leur revient, l'A. C. J. B. contribuera de la façon la plus profonde et la plus sûre à cultiver en eux le sens civique et procurera de la sorte à la patrie ses meilleurs serviteurs ».

Il serait par conséquent contraire à la vérité de dire, comme on y tend parfois, faute d'information, que la position de l'A. C. J. B. à l'égard de l'action politique s'inspirait du simple négativisme. Au volet négatif de notre programme faisait pendant un volet positif : à l'abstention de l'organisation comme telle dans l'action purement politique correspondaient les trois règles que voici : formation générale des jeunes à la vie civique par le mouvement lui-même, intervention de l'Action catholique organisée sur le terrain politique lorsque les intérêts religieux s'y trouvent directement engagés, conseil insistant donné aux jeunes de s'intéresser de façon pratique à la chose publique.

Que ce ne fût point là une singularité dans le mouvement catholique mondial, nous en fîmes bientôt l'expérience. Il existait au lendemain de la guerre, dans la plupart des pays, des mouvements de jeunesse catholique analogues à l'A. C. J. B., c'est-à-dire appuyés directement sur l'Eglise. Des liens de fraternité s'étaient noués entre eux et des congrès réunissaient périodiquement leurs délégués. La question de l'action politique ayant été soulevée de divers côtés, on crut opportun de mener une vaste enquête auprès des associations adhérentes pour connaître sur ce point leur sentiment. Treize pays y répondirent, parmi lesquels l'Allemagne, la France, la Hollande, l'Espagne, l'Autriche, le Portugal, et le président de l'A. C. J. B. fut chargé de faire rapport sur la question au Congrès de Rome, en septembre 1925. Ce travail ne fut pas compliqué. Les conclusions étaient nettes : à l'unanimité, les associations déclaraient s'abstenir de l'action politique. Avec le même ensemble, elles affirmaient leur intention de participer, le cas échéant, à des campagnes contre le laïcisme ou contre des lois antireligieuses et plusieurs d'entre elles exposaient avec fierté leurs états de service à cet égard. Elles exprimaient, en outre, l'intention de former chez leurs membres le sens civique. Les attitudes ne différaient en pratique que sur ce seul point : les associations engagent-elles leurs membres à entrer individuellement dans la politique militante? Bref, cette consultation, entreprise sans préjugé, aboutissait à des conclusions d'une étonnante clarté. Elle révélait l'existence d'un front unique des organisations générales de jeunesse catholique à l'égard de l'action politique. Le rapport terminait cette analyse en rappe-

lant les paroles que S. S. Pie XI avait adressées en septembre 1924 aux étudiants catholiques italiens :

« Rappelez-vous, jeunes gens, ce que Nous vous dîmes la première fois que nous nous sommes rencontrés avec la Gioventu Cattolica dans la cour de Saint-Damase. La politique en son temps, quand il le faut, parce qu'il le faut, avec une préparation opportune, une préparation complète : religieuse, culturelle, économique, sociale, une préparation d'autant meilleure que l'Action catholique, sans faire elle-même de politique, veut enseigner aux catholiques à faire de la politique le meilleur usage. A cet usage, précisément, tous les bons citoyens sont tenus et les catholiques le sont d'une façon spéciale, parce que la profession catholique même exige d'eux qu'ils soient les meilleurs citoyens. »

L'adhésion empressée du Congrès souligna les conclusions de cette enquête mondiale, et celles-ci reçurent aussitôt la sanction suprême. Au cours de l'audience collective qui termina ce même congrès, le Saint-Père approuva formellement le rapport d'enquête et il confirma devant la jeunesse universelle les enseignements qu'il avait donnés aux jeunes Italiens.

Or, dans ce travail international comme dans l'œuvre particulière de l'A. C. J. B., le double volet se retrouve : l'Action catholique ne se mêle pas de politique ordinaire, mais elle désire se faire éducatrice de civisme. Il est superflu de rappeler qu'en d'innombrables occasions le Saint-Père est revenu sur ces enseignements, qui font à présent partie intégrante, peut-on dire, de la charte doctrinale de l'Action catholique.

* * *

Si l'on veut connaître les principes qui ont guidé l'A. C. J. B., les voilà. Ils ont été dits assez haut pour être entendus; ils sont assez fermes pour être durables.

Mais que les situations de fait n'y aient pas toujours pleinement correspondu, c'est indéniable. Quand on repasse en esprit les efforts de l'Action catholique des jeunes, on s'aperçoit sans peine que la préparation civique s'y est trouvée en majeure partie confondue avec l'éducation morale générale et qu'elle a été en quelque sorte absorbée par celle-ci. Dans le cycle de travail auquel se livre chaque génération acéjibiste, l'orientation des jeunes dans le sens de la société civile n'est certes jamais omise : à côté de la formation religieuse, de la formation familiale, de la formation d'une conscience professionnelle, les devoirs envers l'Etat figurent régulièrement. Ils n'y sont pas notés pour mémoire, ni d'une manière insaisissable, ni en termes de pure théorie. Périodiquement, l'A. C. J. B. a mené campagne à cet égard sur divers points vitaux : ainsi, en 1930, l'effort accompli en faveur d'un patriotisme élargi et d'une meilleure intelligence entre Wallons et Flamands; ainsi encore l'action entreprise en 1934 sous l'enseigne « Nation pure, nation forte ». Le civisme n'est assurément pas demeuré parmi nous à l'état d'un pur principe.

A aucun moment, cependant, cette idée ne s'est épanouie ainsi qu'on la pourra contempler au prochain Congrès de Liége. Consciente de ses devoirs les plus pressants, l'A. C. J. B. actuelle a voulu la mettre en exergue de tout le déploiement d'initiative auquel convie le XXV^e^ anniversaire du mouvement de jeunesse. « Au service du Pays », voilà la pensée que l'on tient à imprimer dans l'esprit de la nouvelle génération. Mais pour la lui faire bien saisir, on va la traduire dans le concret, en lui donnant toutes les expressions qu'elle comporte.

Le service du Pays, ce n'est pas seulement le gouvernement de l'Etat, ni l'action concertée des citoyens pour agir sur les pouvoirs publics. Ce service ne se limite pas, en somme, à ce qu'on appelle la politique au sens courant du mot.

C'est servir le pays que de développer sa culture intellectuelle, de la moderniser, de la mettre à la hauteur de celle des grandes nations voisines, mais aussi de sauvegarder les précieuses originalités que les siècles y ont déposées; et si ce pays comporte deux langues, deux littératures, deux façons de penser, double richesse à faire fructifier!

C'est servir le pays que de contribuer à lui donner de grands et beaux gars. Il est des peuples en pleine efflorescence de jeunesse, où le soleil brille dans les yeux, où les visages rayonnent de fierté, où la vigueur s'affirme par tous les gestes. Il en est d'autres où les fronts se décolorent, où les lèvres retombent, où les mains s'alanguissent. Qu'allons-nous choisir? Le spectacle du sport, ou le plein exercice? Le flirt avec la nature, ou la rude marche sur la côte où l'on peine, avec la récompense, là-haut, d'un paysage chèrement gagné? La limonade au chalumeau sur la terrasse d'une guinguette, ou le choc stimulant de la baignade?

Une forte assise physique et morale, condition indispensable aussi à la vie militaire et à la vie coloniale. La position géographique de la Belgique nous offre l'honneur et nous impose la charge d'entretenir une armée considérable. L'armée est faite d'hommes. D'hommes aux muscles d'acier, autant que possible; mais surtout d'hommes à l'énergie trempée. Un tonus moral est indispensable pour qu'une troupe marche; il la lui faut en temps de paix comme à la guerre. Quelle belle œuvre pour un mouvement de jeunesse que de servir son pays en assurant à l'armée, par le simple exemple des siens, un renfort moral!

Ainsi en va-t-il de l'entreprise coloniale. Le Congo invite les Belges; il en appelle surtout des meilleurs; s'il réclame des coloniaux l'endurance du corps, combien davantage n'exige-t-il, ce dur empire, la constance dans le courage! Que d'âmes il voit défaillir bien avant que le corps ne se refuse! En revanche, quels splendides caractères il nous renvoie lorsque, l'un après l'autre, les termes accomplis ont tanné les visages et cuirassé les volontés! N'est-ce point là encore une forme de vocation nationale, qui vaut bien un effort collectif de la part de notre jeunesse?

Action dans le pays, action rayonnante autour du pays. Se peut-il qu'au carrefour des nations on ne sache pas ce qui se passe au sein des peuples qui nous environnent? L'homme qui voit se croiser devant sa porte tant d'hommes de langue et de stature différentes, va-t-il se terrer chez lui ou cherchera-t-il à comprendre le monde? Le Belge, en somme, est-il appelé à être le plus casanier ou au contraire le plus compréhensif des citoyens de l'univers? Et ne ferait-elle rien, la jeunesse « catholique » d'aujourd'hui, pour habituer les siens à cette vision panoramique de notre temps?

Mais le présent, quoi qu'on fasse, est toujours le fils du passé. Il l'est par réaction quand il ne l'est point par continuité. Les siècles sont soudés entre eux et les générations enchaînées par une mystérieuse hérédité. On l'oublie. On méconnaît l'histoire. Parce que, précisément, nous ne vivons plus à une époque de tradition, mais de contradiction, on croit avoir tout inventé et chacun se baptise volontiers créateur. N'est-ce point rendre encore un service appréciable à ses compatriotes que de les rappeler doucement à plus d'intelligence et à plus de fidélité?

En énumérant ces articles d'un programme de service national, j'ai recueilli tout le plan de travail du Congrès doctrinal de l'A. C. J. B. La politique proprement dite n'y est pas négligée. A la façon coutumière de l'Action catholique, elle y sera envisagée par le haut; on se placera pour la considérer à ce point de départ où l'union des chrétiens va de soi. Sur cette terrible diviseuse on projettera en somme l'enveloppante clarté qui prépare une entente féconde et durable.

Au service du Pays! La jeunesse catholique suit sa ligne. Hier elle marquait avec insistance comment cette voie se distinguait

des autres, parallèles ou convergentes avec elle. Elle entend montrer aujourd'hui où cette ligne doit aboutir. Lorsqu'il règne tant de confusion dans les idées, tant de mesquinerie dans les propos, ce qui sauve, c'est l'ampleur des vues, c'est un bond vers le haut. Prendre de l'altitude, que voilà donc bien le traitement qui convient à la Belgique!

Lorsqu'on trouve sur un programme de jeunesse cette empreinte rénovatrice, faut-il s'étonner que S. Em. le cardinal-archevêque de Malines ait déclaré qu'il attachait au Congrès doctrinal de l'A. C. J. B. autant d'importance qu'au Congrès de Malines? Et n'est-il pas naturel qu'à Rome une voix se soit élevée déjà pour signaler, dans l'*Osservatore Romano*, un événement auquel l'Eglise universelle n'est pas indifférente?

Service de Dieu, service de l'Eglise, service du Pays : on verra bien, une fois de plus, que du premier de ces devoirs le dernier découle comme de source.

GIOVANNI HOYOIS.

Quelques réflexions sur les derniers romans

Ce titre pourrait passer pour un larcin. Jean Paulhan n'a-t-il pas intitulé *Réflexions sur le roman* un recueil d'articles de Thibaudet qu'il collige et publie à la nrf? J'avoue que j'ai pris un vif plaisir à relire cette suite déliée de commentaires au jour le jour et qui remontent à quelque vingt-cinq ou quinze ans. Depuis 1923, en effet, Thibaudet avait cessé de s'intéresser au roman. Le passionneront désormais les problèmes de critique, puis d'histoire. En attendant que la politique lui enseigne l'art subtil du clerc qui trahit.

Mais le roman se venge des dédains du juge. Sa vengeance, c'est de faire comme le nègre : le roman continue. Il continue d'être le genre le plus envahissant. Avec cette réserve, cependant, que, s'il faut en croire les éditeurs, les plus gros succès de librairie vont, actuellement, au livre d'ascétisme. Je laisse cette donnée de statistique comparée à la méditation des moralistes du temps présent.

* * *

Ce qui frappe le liseur assidu de cette énorme production romanesque, c'est la fidélité des auteurs cotés, des chefs de file, au genre qui fit leur premier succès et leur inamovible clientèle. Il est presque inouï qu'un romancier songe à se renouveler. Les cas de protéisme sont l'exception. Je citerai tout de suite, au nombre des *rari nantes*, Roger Vercel. L'auteur de *Capitaine Conan*, qui nous avait présenté avec toute l'outrance que le sujet comporte, l'ancien « nettoyeur des tranchées », l'officier qui fit la guerre un couteau entre les dents, vient de prouver, coup sur coup, avec *Au pied de l'Archange* et *Croisière blanche*, que la littérature touristique ne lui fait pas peur.

Il y a bien aussi le cas Mauriac. Robert Poulet a dit, ici même, ce qu'il faut penser de cette désertion que signifie *Asmodée*. Désertion aux lois du genre narratif; mais désertion plus apparente que réelle. En fait, Mauriac n'excella jamais, n'excellera jamais dans le roman qui raconte. Ses meilleurs morceaux (il s'agit toujours de « morceaux ») sont autant de méditations sur des inquiétudes d'âme ou des conflits dialogués entre ces acteurs que la température du récit a mis en état de crise. *Asmodée* porte la marque de cette lancinante oscillation entre le théâtre d'atmosphère et la scène à faire. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Mauriac soit perdu pour le roman. Pour son roman à lui, qui est bien plus une création d'ordre littéraire que l'expression de la vérité de la vie. Giraudoux a suivi le même processus. Mais il y a dans *Amphitryon 38*, dans *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, dans *Electra* cette échappatoire mythologico-historique qui permet toutes les fantaisies du divertissement verbal. Mauriac fait encore trop semblant; il ne pourrait guère risquer le mot pour le mot, la pointe pour la pointe.

Parmi les romanciers stéréotypés, Pierre Benoît est un cas rassurant. Depuis que Benjamin Crémieux, dans un article d'une lucidité dissolvante et très « israélite », a révélé que le père d'Antinéa fabriquait ses bouquins comme l'on monte un poste de T. S. F., nous savons que nous avons affaire à l'article garanti sur facture, à la marchandise d'honnête qualité, mais de type commercial. Et je dis que c'est rassurant, puisque preuve est administrée que c'est un métier de faire un roman d'aventure et que l'on peut s'y destiner tout aussi bien qu'à Polytechnique ou à la Cour des Comptes. *Bethsabée*, le dernier Benoît, est un des meilleurs produits de cet atelier de confections. Je mets « s » à confections, pour indiquer que les résultats importent plus que la théorie. Laquelle se résume en une formule publicitaire : le lecteur veut être dépaysé. Pierre Benoît, que l'on répute farceur, n'oublie ni ses pièges-à-loups, ni l'héroïne en A. C'est l'équivalent des quelques gouttes d'essence rare qui font passer le plus honnête des cocktails pour une piquante mixture.

Un romancier assez attachant, et qui monte : Constantin-Weyer. On le soupçonne, d'ailleurs, de tirer à la ligne. Comme s'il avait besoin de toucher, tous les six mois, de gros droits d'auteur. A ce régime, il est quasi fatal que l'on fournisse du meilleur et du pire. Après qu'il vient de publier un livre balzacien sur le monde des braconniers et des gardes-chasse prompts à jouer de la pétoire, Constantin-Weyer donne à l'éditeur Pigasse, pour la collection nouveau-née « L'Emeraude », un bien méchant petit volume. C'est fait de mots d'esprit et d'allusions à la guerre d'Espagne : le type même du bouquin dont on se délivre, sur commande, en quelques séances de dictaphone.

Il ne faut pas hésiter à faire un sort à Georges Simenon. Notre fécond et astucieux compatriote n'hésite pas, lui, à publier, le 1er janvier, la liste des quinze ou seize romans qu'il livrera aux presses en une même saison. Les délicats se récrient. Les soupçonneux cherchent le nègre. Je crois que Simenon écrit tout seul ses œuvres « à répétition ». Et je ne rougis pas de confesser que je le lis, d'habitude et par plaisir, de la première à la dernière page. Il me donne ce sentiment assez trouble, j'en conviens, de l'extrême habileté dans l'extrême vulgaire. Simenon, qui n'est pas distingué pour un sou, a cette roublardise du camelot sur le champ de foire. Mais qui ne s'est pas laissé circonvenir par le bagou du vendeur de fixe-chaussettes, et qui oserait se flatter de faire, dans ce genre direct, aussi bien que lui? On a peut-être abusé, à propos de Simenon, du mot « atmosphère ». Dans *le Blanc à lunettes* ou dans *Faubourg* ou dans *Ceux de la soif*, c'est plus qu'un mot : une suggestion de toutes les minutes, de toutes les lignes. Ainsi certaines musiques du bal-musette nous prennent-elles aux tripes.

De Simenon à Chardonne, *it's a long way*. Lisez *le Bonheur de Barbezieux*. Thibaudet eût aimé d'analyser cette composition très subtilement dosée; un peu comme les fabricants de cognac — Chardonne est né dans une famille de distillateurs — pèsent, au creux des éprouvettes, la liqueur dorée et qui mûrit. Quelqu'un de mes amis, romancier lui-même à ses heures, m'avouait que la

lecture d'un livre comme celui-là lui faisait une impression de découragement. C'est vrai que Jacques Chardonne, janséniste du style par excès de perfection, a poussé jusqu'à la prouesse l'artifice suprême qui consiste à éteindre les beautés faciles, à sacrifier les ornements, à raturer les épithètes. Le style de Chardonne, c'est devenu une ligne « finie ». Plus de bavures, ni d'hésitations sentimentales, ni de contours tremblés, ni de gaucheries émues. Et cependant, telle est la vertu secrète du romancier du couple que le « fini » ne s'arrête pas au seuil de l'infini. Pour prendre une comparaison, on dirait que nous sommes invités à suivre la route au cordeau qui mène, à travers un parc dessiné à la française, jusqu'à la façade d'un château très XVIII[e] : mais, derrière cette façade régulière et sobre on devine le frémissement des passions inavouées et le mystère inquiet des vies mal recluses. Ce qu'il faut signaler aussi, chez Jacques Chardonne, c'est la renonciation à l'intrigue. De plus en plus, le romancier verse dans l'essai : maximes ou confessions. Allons! la race des moralistes n'est pas près de s'éteindre au pays de Montaigne, de Pascal, de Saint-Evremont, de Joubert... et de Vandérem.

* * *

Les Allemands, pour publier leurs romans, se réfugient en Suisse ou à Paris. L'Autriche même leur échappe. Il n'y a guère qu'un brave médecin de Munich, qui s'appelle Carossa (à l'italienne), et que n'effraye pas la censure. Il publie *le Docteur Gion* : un très beau livre, débordant d'humanité et si peu sec, messieurs les Français.

Les Anglais demeurent fidèles au sens de la durée et à la chasse au renard.

J'ai découvert, dans une traduction preste, les nouvelles à castagnettes d'un groupe de conteurs espagnols.

Et je ferai même l'aveu, au moment de conclure, de mon admiration pour le talent de Pitigrilli, romancier d'Italie, qui est une sorte de jongleur, de prestidigitateur déconcertant et qui vous fait sortir les paradoxes des boutades comme il extrairait des lapins blancs du chapeau à claque.

Fernand Desonay,
Professeur à l'Université de Liége.

P.-S. — Dans une collection nouvelle (« le Trentenaire ») qu'il lance pour fêter ses six lustres d'éditeur, Bernard Grasset préface avec émotion une œuvre délicate et trop peu connue de cet Émile Clermont que la guerre nous a tué : *Amour promis*. C'est dans la ligne du *Grand Meaulnes*.

En quelques lignes...

Pâques frigides

Nous connaissions déjà, ne serait-ce que par les exceptions grammaticales, Pâques closes et Pâques fleuries. Les hasards météorologiques de ce printemps de disgrâce 1938 nous obligent d'y ajouter les Pâques froides. Ah! ce soleil de mars, comme il nous aura leurrés! Parce que nous avions assisté, dans les jardins, à une offensive prématurée des jonquilles et des crocus, nous nous arrogions le droit de remiser la pelisse avant le temps dans la penderie abondamment naphtalinée. Alors, les courants d'air polaires se sont dit : « Si nous leur envoyions, pour leurs « cocognes », un de ces anticyclones de derrière les icebergs!... »

On avait fait choix, pour les vacances, de La Panne ou de Laroche. Les uns préparaient le filet à crevettes; les autres, l'alpenstock. Mais c'est le pharmacien de Trou-pas-cher qui a tiré tout le bénéfice de ces Pâques au coryza. Et je me mouche, et tu éternues, et nous gargarisons, et ils frissonnent!...

N'importe! Je ne connais pas un citadin — pas un seul — qui ait poussée la prudence jusqu'à renoncer au départ pour la villégiature. Le tourisme pascal est devenu une nécessité. Il est entendu, une fois pour toutes, que c'est à Pâques, tombât-il des hallebardes, que le bourgeois étrenne sa nouvelle voiture, que Madame sort, avec le tailleur clair, son bibi d'été.

Seuls, auront béni l'inclémence d'avril les étudiants condamnés à la « bloque ». Pâques tombe tard, cette année : et c'est d'assez fâcheux augure. En effet, l'expérience nous enseigne que l'étudiant moyen — et qui s'appelle légion — n'entreprend la besogne sérieuse qu'au retour des cloches de Rome. Si nous sommes déjà très engagés dans le mois d'avril, les délais de travail sont raccourcis d'autant. Mais ces quinze ou vingt jours de vacances ont été, par bonheur, maussades. Au lieu de courir à la bise, on s'est installé, frileusement, près du tison, le cahier de notes sur les genoux... J'ai dans l'idée que quelques douzaines de « satisfecit », en juillet, viendront en droite ligne de cet avril sans soleil et sans joie.

Trente ans d'édition

C'est le bon bail au service des lettres françaises que vient de boucler, « pour son plaisir », comme il dit volontiers, mais aussi pour notre plus grand profit, Bernard Grasset. Et, fidèle à sa vocation, l'éditeur de la rue des Saints-Pères profite de la circonstance pour lancer une collection nouvelle, qu'inaugure la résurrection parmi nous de ce tendre et délicat et inquiet Emile Clermont.

Il y a quelques années, Bernard Grasset fut victime d'une odieuse cabale. On répandit sur son compte les bruits les plus infamants. Sa santé gravement altérée par la calomnie et, aussi, par les excès de travail, l'éditeur dut, pour quelque temps, se retirer de la jungle littéraire.

Il nous est revenu, plus décidé que jamais à mener le rude combat pour la défense et illustration des chefs-d'œuvre. O peut discuter certains « lancements » de Bernard Grasset. Personne n'a le droit de lui reprocher d'avoir sacrifié, dans son arrière-boutique, à la combine. Et, tout compte fait, il faut admettre que la maison de la rue des Saints-Pères demeure, depuis ces trente ans qu'elle accueille les écrivains, une pépinière de « révélations ».

Bernard Grasset, lettré lui-même et de la façon la plus exquise, est un des derniers et des plus authentiques représentants de ces dynastes de l'édition que nous évoquions ici même, il n'y a guère, à l'occasion de la mort d'Edouard Champion. Ils sont ainsi quelques-uns (pas beaucoup, hélas!) à professer que le commerce des livres ne va pas sans une honnête culture. Lancer un jeune romancier, cela suppose une connaissance très avertie du milieu littéraire et de la psychologie individuelle. Précisément, à propos d'Emile Clermont et de son premier roman *Amour promis*, Bernard Grasset nous fait confidence de sa « manière ». Nous savons que, pour dépister un talent qui se cache, il faut déployer des trésors de patience et d'ingéniosité, dîner en ville, tirer des sonnettes, faire antichambre et moult démarches. Mais nous savons, surtout, que le « bel artisanat » de l'édition réclame, de celui qui l'exerce avec amour, autre chose que des talents de comptable ou de chef de publicité.

Grâce à Dieu, Bernard Grasset maintient, dans le commerce du livre, les droits de l'esprit. Et comme il a la plume bien taillée,

et comme il lui arrive, trop rarement à notre gré, de préfacer « ses » auteurs favoris, le trentenaire de sa maison nous permet de complimenter aussi le parfait essayiste et moraliste des lettres que révèlent maintes épîtres liminaires.

Le « Schpountz »

C'est le titre — un peu insolite — de la dernière comédie filmée de Marcel Pagnol. Le père de *Marius*, de *César*, d'*Angèle* y fait montre des mêmes qualités — humour de situation, justesse du dialogue — qui ont assuré son succès. La satire est d'autant plus piquante qu'elle dénonce en noir et blanc, sur l'écran des salles obscures, l'envers du cinéma et ses tripotages éhontés. On recommande surtout cette scène, qui est de la très haute comédie de mœurs contemporaines, où le cinéaste juif Meyerboom explique à son avocat comment se fait un film et comment il s'exploite.

Mais le « Schpountz »?

Le « Schpountz » désigne, dans le jargon du cinéma, tout individu, homme ou femme, qui se croit une vocation pour l'art muet, depuis le jour où il a découvert son invraisemblable ressemblance avec Charles Boyer ou Greta Garbo. Ils sont ainsi des milliers et des milliers qui, un matin, en se rasant, ont poussé l'« eurêka! » fatidique : ce geste du menton volontaire, ce regard appuyé des prunelles noires, ce dessin sur la joue des favoris en accroche-cœur, n'est-ce pas qu'ils sont à l'image et à la reproduction de l'idole d'Hollywood?... Un « Schpountz » est né. A partir de ce moment, tenace comme la sangsue qui s'accroche à la plaie, le pseudo-Boyer va faire le siège d'un studio de Joinville ou d'ailleurs. Il y rencontrera, sur le paillasson du secrétaire à la réception, des douzaines de Garbos à la manque, flanquées d'un quarteron d'épaisses matrones qui traînent par la main d'infortunées sosies de Shirley.

Le plus navrant, c'est que des concours s'organisent à qui ressemblera le plus à telle vedette. On fait monter sur les tréteaux, dans la lumière crue des sunlights, de malheureuses créatures à qui il est d'abord recommandé de perdre toute personnalité : de marcher comme celle-ci, de sourire comme celle-là, de zézayer ou de faire les yeux doux sur modèle, sur modèle imposé par quelque métèque d'Amérique qui, parce qu'il n'est ni Hongrois, ni Russe, ni Italien, ni Allemand, mais qu'il jargonne en sept ou huit langues et mâchonne un éternel cigare, a été sacré roi de la mise en scène internationale.

Le « Schpountz » eût inspiré La Bruyère. Mais cet affreux metteur en scène ne nous inspire que du mépris.

La guerre des livres

Il a fallu que se prolongeât la guerre d'Espagne pour que les littérateurs songeassent à faire leur partie dans le duel de mousqueterie qui sévit des Pyrénées à Madrid. *El Requete* et le roman-reportage de Malraux avaient marqué les positions de la « droite » et de la « gauche ». Désormais, sur un rythme accéléré, les publications se multiplient. C'est à qui ajoutera son cri de ferveur ou de haine au tumulte de la bataille.

Mais les exigences de notre temps vont à l'information documentaire. Et c'est pourquoi, sans doute, nous voyons paraître nombre d'ouvrages illustrés de clichés photographiques.

Je mets, dans le plateau de gauche, *Espionnage en Espagne*, de Max Rieger; dans le plateau de droite, *Les Soviets et la France fournisseurs de la Révolution espagnole*, par Pierre Héricourt.

Dans la préface qu'il a écrite pour Max Rieger, le révolutionnaire José Bergamin s'efforce d'établir que le général Franco entretient, en Espagne rouge, une organisation d'espionnage dont le *Poum* n'est qu'une des ramifications. Trotsky est, une fois de plus, dénoncé. Tout se passe comme si le fascisme international (style Vandervelde) n'avait pas de plus sûr allié que l'ex-second de Lénine. La documentation photographique consiste en clichés de lettres et d'articles de journaux. Force nous est de constater que les preuves, si preuves il y a, n'ont rien d'accablant : on compte surtout, pour faire impression, sur la masse des photos en hors-texte.

Autrement suggestif est le reportage-massue de Pierre Héricourt. Dans ce véritable album, publié aux Éditions Baudinière, le journaliste français a rassemblé une centaine de photographies de toute première main et absolument inédites et qui montrent, de la façon la plus péremptoire, que les rouges sont abondamment ravitaillés, depuis le début de la guerre civile, par Moscou, d'abord, par la France, ensuite, et, subsidiairement, par Prague, par Londres, par le Mexique, par tous les munitionnaires pour qui l'argent n'a pas d'odeur. Voici des mitrailleuses Saint-Étienne dont le numéro matricule est parfaitement visible; voici, sur des mortiers de tranchée, la faucille et le marteau et l'étoile soviétique; voici des tanks russes et des masques français; voici des canons Hotchkiss; voici, fabriquées en Angleterre, des caisses de cartouches Lebel... Et quand on a feuilleté, page par page, cet album, on méprise jusqu'à la nausée ces vertueux apôtres de la politique d'intervention à sens unique et qui ne voudraient ouvrir plus larges les frontières de l'Espagne rouge que pour précipiter, par la brèche, l'Europe entière dans un bain de sang.

Le « Secret de la Russie » et la Révolution [1]

III.

J'ai dit, dès le début, que l'acuité de l'analyse historique et psychologique de M. de Reynold en ce qui concerne la Révolution russe était frappante. Er ceci se rapporte surtout aux passages de sa remarquable étude où il suit sa propre intuition, en abandonnant les chemins battus des conceptions et appréciations traditionnelles, c'est-à-dire de la littérature russe du XIX[e] siècle qui ne fut, comme nous l'avons démontré, qu'un *immense mensonge*.

Notons ce véritable trait de génie de notre auteur : d'après lui, la Révolution commence vers 1860. Peu importe qu'en précisant cette date, c'est surtout l'activité des révolutionnaires résidant à l'étranger qu'il a en vue. Toutefois, c'est justement à cette époque que le régime impérial commença à se transformer en « tsarisme », ce qui fut à la fois un indice et une conséquence d'un profond bouleversement de tous les éléments constitutifs du pays. Et les agissements des révolutionnaires réfugiés à l'étranger ne furent que l'une des manifestations — et, à vrai dire, la moins importante — de ce bouleversement.

D'autre part, en parlant des forces qui vinrent se brancher sur les forces révolutionnaires internes et s'amalgamer avec elles, M. de Reynold nous semble également exagérer la portée des influences occidentales, notamment des idées de la Révolution française, ainsi que du marxisme. D'après notre auteur,

(1) Voir la *Revue Catholique* des 11 mars et 1[er] avril 1938.

la Révolution, pour pouvoir se manifester et pour réussir, a dû s'imposer un dogme, une discipline, une religion : le marxisme. Non pas qu'il dise expressément que la Révolution eût été impossible sans ces influences, c'est-à-dire sans avoir passé par le tamis d'idées occidentales. Cependant telle est la conclusion à laquelle il est impossible de ne pas aboutir en lisant les développements de M. de Reynold relatifs à la période « incubatoire » de la Révolution.

Pour ce qui est des idées et généralement de l'apprentissage marxistes — et l'on sait que le bolchevisme triompha sous le nom de communisme-marxisme — on peut bien se demander quelles étaient, en fait, ces idées. Et d'abord la doctrine de Marx a toujours été flottante et indécise. Même après avoir créé sa théorie du prolétariat industriel, il était prêt à y renoncer — Friedrich Lenz l'a bien démontré dans son livre *Staat und Marxismus* — et à la remplacer par une autre théorie. Contrairement à l'une des affirmations de M. de Reynold, Marx songea, un temps, à un mouvement paysan ayant pour but la chute du Pouvoir impérial en Russie. Il voyait, non sans raison, dans ce Pouvoir le fondement et le gardien de l'ordre européen traditionnel. D'ailleurs, la théorie issue du Manifeste Communiste n'était elle-même rien moins que ce qu'elle voulait paraître, c'est-à-dire qu'elle ne fut pas un corps de doctrine bien fixée, pas une discipline scientifiquement élaborée, pas un ensemble harmonisé d'idées. En fait, plusieurs marxismes très différents ont existé dès le début. Ce que le marxisme a prêté à la Révolution russe, c'était, tout au plus, son vocabulaire. Et encore (1)!

En fait, le marxisme soviétique se rattache au populisme révolutionnaire de 1870 (Tchernychevsky) non moins qu'à la doctrine de Marx. Or, la populisme fut un mouvement spécifiquement russe. Il doit sa naissance, si l'on peut dire, aux forces *chtoniques* du pays, et le nom même de Marx était presque inconnu en Russie, à l'époque de la naissance de ce mouvement. Ajoutons que cette thèse des rapports de filiation entre l'œuvre de Lénine et le populisme révolutionnaire de naguère a même été à la mode, à Moscou, vers 1924-1926. D'ailleurs, notre auteur semble lui-même pressentir ces vues, en disant : « Jamais le communisme n'aurait eu en Russie cette fortune, si, sans le déguisement matérialiste et pseudo-scientifique dont Marx l'avait revêtu, il n'était demeuré utopique et réactionnaire dans son esprit. » Ou bien, en d'autres termes : le bolchevisme embrasse le communisme, mais non inversement.

En dépit de quelques errements, la pensée de notre auteur est presque toujours pénétrante. La lucidité de sa vision de la Russie est surprenante. Il a su débrouiller lui-même, par la force de son intuition, le réseau inextricable de mensonges répandus sur la Russie par les auteurs. russes du XIX^e^ siècle. Quel trait de génie, par exemple, que cette caractéristique du Russe : « mauvais agriculteur, mais doué pour le commerce »... Ou bien cette autre observation fort juste et qui se rapporte à la Russie du XVIII^e^ et de la première moitié du XIX^e^ siècle : *masse asiatique, gouvernée par une élite européenne.* De même, l'auteur souligne, à juste titre, le caractère réactionnaire de la Révolution. Et malgré ses propres assertions relatives à la religiosité du peuple de Russie, assertions pas toujours convaincantes et auxquelles nous reviendrons encore, il découvre dans ce peuple un « vieux fonds païen » et parle, en faisant preuve d'une remarquable intuition, de son « nihilisme foncier ».

* * *

La « conviction profonde » de l'auteur est que les souverains de la Russie ont été calomniés. Calomniés par qui? Mais toujours par les écrits mensongers des auteurs russes du XIX^e^ siècle. Cependant, en dépit de cette intuition prometteuse, M. de Reynold ne s'est pas trouvé à même de distinguer une autre calomnie, celle qui a été répandue par la littérature russe sur la bureaucratie impériale. A cet égard, l'auteur suit les chemins battus de cette littérature. Pour lui, la bureaucratie impériale était la « pire des bureaucraties, la plus ignare, la plus tracassière, la moins honnête ». Chez un observateur aussi clairvoyant qu'est M. de Reynold cet aveuglement est inattendu.

Nous avons effleuré la question de la bureaucratie russe dans notre article précédent et croyons nécessaire d'y revenir pour la raison que cette image absolument fantaisiste de la bureaucratie impériale fausse la perspective historique de la Révolution. En fait, le régime impérial, alors même qu'il s'était transformé en régime tsariste, ne fut rien moins qu'un mauvais régime, en tant que machine administrative. Cette machine était absolument à la hauteur des nouveaux temps. Ses rouages étaient bien ajustés et travaillaient régulièrement. A parler généralement, ce fut une administration probe, expérimentée, nullement anarchique. Elle était expéditive et consciencieuse. Aussi jouissait-elle d'une autorité incontestable. A certains égards, ses procédés et son appareil technique étaient même supérieurs à ceux des autres grands pays. Tout compte fait, la bureaucratie russe était peut-être moins formaliste, moins « bureaucratique » que celle de la plupart des Etats européens.

Grand fut l'étonnement de la gauche libérale, éduquée dans l'idée de la supériorité du régime politique de l'Europe occidentale, lorsque les représentants de cette gauche, émigrés à la suite de l'avènement des bolchevistes, purent comparer, enfin, de leurs propres yeux, les grandes administrations publiques des différents pays de l'Europe avec celle de l'ancienne Russie. Aussi les émigrés sont-ils aujourd'hui unanimes à proclamer que, par exemple, les anciens tribunaux russes étaient, à plus d'un égard, supérieurs à ceux de la plupart des pays occidentaux. En somme et en tenant compte des espaces immenses de la Russie, des rigueurs de son climat, de sa population clairsemée — autant d'entraves à son progrès — on peut se faire une idée de la besogne formidable que tous ses services administratifs ont dû fournir. Leur travail était remarquable. En vérité, c'est surtout la bureaucratie de l'ancien Régime qui a fait de la Russie ce qu'elle fut en 1914 : un pays riche et jouissant de tous les bienfaits de la civilisation.

Toutefois, en nous prononçant ainsi, nous ne voulons nullement dire que le régime tsariste ne fut pas un régime malade et même condamné. Seulement sa faiblesse intrinsèque et pour ainsi dire son talon d'Achille ne se trouvaient pas dans les prétendues défectuosités de sa bureaucratie, mais ailleurs (1).

En suivant l'opinion slavophile, notre auteur accuse la bureaucratie d'avoir séparé le souverain du peuple : d'après M. de Reynold, c'était rendre la Révolution inévitable.

Je reviendrai encore sur cette question d'inévitabilité. Quant au fait d'avoir séparé le Pouvoir du peuple, ce reproche me semble bien étrange. Et d'abord dans aucun pays il n'y a eu tant de représentants du peuple parmi les fonctionnaires les plus hauts placés que dans la Russie tsariste. Le nombre des généraux d'origine paysanne était immense à l'époque de la Grande Guerre. Mais l'essentiel n'est pas là. En fait, tout Pouvoir dirigeant, tout en étant formé — même dans les Etats les plus despotiques — d'éléments issus du peuple, est toujours différent et en quelque sorte « séparé » de lui, même dans les Etats les plus démocratiques ». Et ce n'est que pour cette raison que le « Pouvoir » peut gouverner. C'est là une vérité qui se manifeste

(1) Ainsi Lénine a emprunté à Herzen le terme *koulak,* qui a joué un rôle si important dans la Révolution bolcheviste.

(1) Nous nous proposons de consacrer à cette question une étude spéciale, qui expliquera en même temps la genèse de la Révolution et son mécanisme.

partout. Tout gouvernement repose sur l'idée et le fait d'une élite, d'une sélection. Mais en Russie cette nécessité se faisait toujours sentir plus qu'ailleurs, car l'Etat y avait pour principale mission, comme nous l'avons démontré dans nos études précédentes, de combattre les courants ethniques de dissolution et de désagrégation, c'est-à-dire les vagues turbulentes du chaos primordial. D'ailleurs, notre auteur semble l'avoir parfaitement saisi lui-même, notamment dans le passage précité où il parle des masses asiatiques gouvernées par une élite européenne.

* * *

Un critique grincheux et peu au courant des réalités de la Russie aurait beau jeu pour découvrir dans l'étude de M. de Reynold maintes contradictions. Tantôt c'est l'Etat qui subordonne, chez lui, l'Eglise, tantôt le souverain apparaît comme « le bras séculier » de celle-ci et l'Etat est déclaré « au service de l'Eglise ». Tantôt le pays (Kiev) est représenté en contact avec l'Europe, tantôt il se trouve sans contact avec l'Occident. Ces contradictions atteignent leur point culminant lorsque l'auteur commence à parler du peuple « religieux jusqu'à la superstition », tout en faisant ressortir son « nihilisme foncier » et son matérialisme.

Mais, en fait, ces contradictions apparentes ne le sont pas, c'est-à-dire qu'elles résident non pas dans les jugements de l'auteur, mais dans les caractères mêmes du peuple et du monde russes, de ce pays à double face que j'ai tâché de caractériser dans le *Secret de la Russie*. Toujours est-il qu'en dépit de l'admirable lucidité des visions de M. de Reynold, celles-ci manquent parfois de perspective ou, comme nous l'avons dit dans la première partie de la présente étude, d'un certain pivot central qui seul pourrait servir à la fois d'appui et de couronnement à ses observations, concilier leurs contradictions et communiquer à son tableau une unité organique.

Nous pensons que notre thèse des *deux Russies*, de la discordence essentielle de la Russie nationale d'avec la Russie ethnique, pourrait être ce « pivot central », qui fait, à notre sens, défaut à quelques-unes des constructions de notre auteur. A vrai dire, il semble lui-même pressentir cette thèse, sans la préciser toutefois et sans la résumer dans une formule concrète. Ne parle-t-il pas, en effet — et avec quelle éloquence! — des « retournements violents » caractérisant l'esprit russe? « Qu'est-ce, en effet, que ce peuple russe? » — se demande-t-il. Et il répond : *une antithèse, une antinomie vivante*! Et ne voit-il pas, dans ce peuple, « un mélange de matérialisme et de mysticité »? Ces formules, si elles ne sont pas des échappatoires ou de simples ornements de style (ce que nous ne pensons pas), sont autant de révélations de la dualité essentielle du monde et de l'âme russes. Elles constatent la présence, dans ce monde et dans cette âme, d'éléments non pas seulement différents, mais essentiellement contradictoires et travaillant les uns contre les autres. Seulement l'auteur ne dit pas le dernier mot. Car ces éléments et ces courants contradictoires, qui ont lutté, en Russie, au cours de son histoire, et qui luttent encore aujourd'hui dans chaque âme russe, sont précisément ceux que nous désignons du nom de *nationaux* et *ethniques*. En somme, tout s'explique et s'éclaircit dans l'histoire et la psychologie russes fort embrouillées, du moment que nous leur appliquons cette « grille ».

Ainsi, pour revenir aux caractères contradictoires dont il fut question plus haut, on pourrait dire que le pays, *en tant qu'unité nationale*, se trouvait toujours en contact avec l'Europe (ou aspirait, du moins, à ce contact), alors que les courants *ethniques* l'éloignaient de celle-ci. Plus les liens du pays avec l'Occident se multipliaient et se renforçaient, plus resplendissait son essor national (périodes de Kiev et de Saint-Pétersbourg). Certes, l'auteur a, dans un certain sens, raison lorsqu'il dit que le Russe hait l'Europe. Mais de quel Russe peut-il s'agir, en l'occurrence? A coup sûr, ce n'est que du Russien, c'est-à-dire de l'*homme ethnique* de la Russie. Quant au Russe *national*, point n'est besoin de multiplier des preuves de ce que le culte de l'Europe fut toujours l'un des traits les plus caractéristiques de son être intime. L'histoire de la Russie nationale est un hymne à la gloire de l'Europe. Par contre, les courants ethniques russiens ont toujours protesté contre « la pensée claire, le génie de l'ordre, l'activité génératrice de progrès, la civilisation monumentale et l'esprit aristocratique » de l'Europe. Cette haine se fait bien sentir dans le slavophilisme et elle a atteint son point culminant dans le bolchevisme, qui n'est, dans ce sens, qu'un avatar du slavophilisme d'antan. Le point de mire des courants ethniques de la Russie, le désir le plus intime et le plus passionné du Russien est certainement de « détruire la civilisation européenne (1)».

« Le Russe est l'être le plus antihistorique du monde », dit M. de Reynold. Très juste, à certains égards, et en même temps absolument faux. Cette caractéristique peut parfaitement s'appliquer au Russien, c'est-à-dire aux éléments et aux courants ethniques de la Russie. Par contre, le Russe, représentant des courants nationaux, est un être essentiellement *historique*, et il l'a démontré maintes fois. Pourrait-il créer, s'il en était autrement, la force formidable et la magie captivante de l'Empire? Mais en même temps, c'est le propre des éléments ethniques de la Russie de « sortir de l'histoire afin de rentrer dans la préhistoire ». Merveilleuse caractéristique. C'est précisément cette tendance qui caractérise l'*ethnos*.

* * *

L'antinomie des éléments nationaux et ethniques de la Russie se manifeste également dans le domaine religieux. Le problème qui s'y rattache est des plus complexe et surtout embrouillé. Nous nous proposons de consacrer au problème de la religiosité russe une étude spéciale. Mais en résumant dans une formule brève les résultats de notre analyse, nous serions enclins de dire que le peuple, les masses ethniques, naturellement irréligieux et nihilistes, se christianisaient, en Russie, sous l'influence des courants nationaux, c'est-à-dire de l'*action concordante de l'Etat et de l'Eglise*. En somme, notre « pivot central », notre antithèse de la Russie nationale et de la Russie ethnique, sans porter atteinte aux constructions de notre auteur, nous semblent préciser, nuancer et approfondir ses visions merveilleuses.

Nous avons noté plus haut quelques erreurs évidentes auxquelles il n'a pas su échapper. Ajoutons qu'en ce qui concerne le domaine religieux, il ne semble pas avoir saisi l'essence du schisme des « Vieux-Croyants ». En fait, l'Eglise moscovite du XVI[e] et du XVII[e] siècle, tout en se glorifiant de représenter — après la chute de Constantinople (2) — la seule véritable Eglise

(1) Toutefois, l'auteur fait fausse route en supposant que la jalousie entre dans cette haine... L'homme ethnique de la Russie n'est aucunement jaloux de l'Occident. Sa haine de l'Occident est tout simplement un cri du cœur. En fait, il le méprise, et même avec une certaine nuance de « douce pitié ».

(2) Je note, en passant, que l'auteur a eu le tort de s'assujettir aux conceptions idéologiques et historiques des slavophiles, en ce qui concerne la prétendue idée populaire de conquérir Constantinople. De même, l'idée d'une mission, d'une croisade contre les musulmans, était absolument étrangère au peuple. Ce sont des fantaisies slavophiles. Et d'abord l'ancienne Russie, bien qu'ayant reçu le christianisme de Byzance, n'avait jamais sympathisé avec les Grecs. La Russie moscovite se félicita bien plutôt de la prise de Constantinople par les Turcs qu'elle ne la déplora. Elle y vit un juste châtiment pour les péchés des Grecs et, d'autre part, la chute de l'Empire byzantin la servit au point de vue politique : dès lors, Moscou était devenu le seul Empire orthodoxe. Aussi le sens de *l'idéologie de la Troisième Rome* était-il tout opposé à celui que lui prête notre auteur. Reconquérir Constantinople, c'eût été renverser cette idéologie et la situation privilégiée de Moscou qui en découlait. Quant à l'idée de croisade, loin de s'inspirer de cette idée, Moscou *créait des Etats musulmans* (par exemple celui de Kassimov), et ceci pour la raison que ceux-ci servaient ses buts politiques. C'est en procédant ainsi que Moscou parvint finalement à liquider les royaumes de Kazan et d'Astra-

chrétienne, s'était écartée très sensiblement de la tradition byzantine. En fait, d'orientale » l'église de Moscou est devenue *nordique*, c'est-à-dire qu'elle s'est transformée en une sorte d'Eglise ethnique, et, à certains égards, elle n'est restée chrétienne que de nom. Et ceci nécessita l'œuvre du patriarche Nikon (continuée par Pierre le Grand), dont le sens fut un retour à l'antique tradition.

Aussi les courants de rénovation religieuse venaient-ils non pas des « Vieux-Croyants », mais de leurs adversaires. Quant aux « Vieux-Croyants », il se sont tenus aux formes perverties de l'Eglise du XVI[e] siècle. En fait, leur « mouvement » (ou plutôt leur immobilité) était moins de nature religieuse que de nature sociale. Le schisme fut surtout une protestation contre le servage nouvellement établi, mais en même temps il est devenu le symbole et l'organe de tous les courants ethniques. Et à cet égard l'intuition de notre auteur ne l'a pas trompé. Le mouvement des Vieux-Croyants, si réactionnaire qu'il fût de sa nature, fut en même temps — comme cela eut toujours lieu en Russie — un mouvement révolutionnaire.

Toutefois, il est encore un point où M. de Reynold a absolument fait fausse route, et ceci également pour la raison qu'il s'est trop assujetti aux suggestions des auteurs russes des décades crépusculaires. Une opinion s'est accréditée à cette époque, sous l'influence des idées slavophiles, d'après laquelle en réorganisant administrativement l'Eglise Pierre le Grand l'aurait réduite en esclavage. Mais, en réalité, il servit l'Eglise, il la sauva par sa politique religieuse, notamment en la soustrayant à l'influence des courants ethniques qui l'avaient submergée à l'époque précédente.

A la différence des grandes nations de l'Occident, qui se sont développées sur un terrain pénétré par le christianisme depuis des siècles, celui-ci fut, en Russie, une création de l'Etat. Le christianisme grandit en Russie en même temps que la Nation. Aussi c'est l'*action coordonnée* de l'Eglise et de l'Etat (comme nous l'avons dit plus haut) qui détermine l'évolution historique du pays. Certes, des hommes de foi ardente et d'une force religieuse active incomparable ont existé, en Russie, à toutes les époques et dans toutes les classes de la société. Mais c'est surtout après Pierre le Grand que l'orthodoxie russe a révélé la profondeur et la richesse de son contenu religieux. Tels furent les résultats de la prétendue « captivité de Babylone » que Pierre aurait imposée à l'Eglise. Cette « captivité » a conduit à la plus grande liberté. L'époque impériale fut celle d'une activité religieuse très intense et d'une éclosion merveilleuse de l'orthodoxie russe. Que l'on se souvienne des grands saints du XVIII[e] siècle : de saint Tikhon d'outre-Don, de saint Dmitry de Rostov, de saint Mitrophane de Voronej. Ce sont surtout ces esprits lumineux qui ont créé l'orthodoxie russe telle que nous la connaissons aujourd'hui et dont saint Séraphin de Sarov représente la parfaite image. Fruit tardif de l'Empire chrétien, il fut la réponse que l'Eglise donna à l'œuvre de Pierre le Grand.

khan, c'est-à-dire à former le territoire national de la Russie. Aussi les rapports entre l'Empire moscovite et la Turquie étaient-ils, au début, amicaux. Mais en poursuivant l'œuvre de la consolidation du territoire national, c'est-à-dire en se fixant sur la côte de la mer Noire (ce qui était une nécessité impérieuse), l'Empire entra en conflit avec le Khanat de Crimée et — forcément — avec son suzerain : le sultan. Toutefois, après avoir atteint ses frontières naturelles du côté de la mer Noire, la Russie n'avait aucune raison pour continuer, à l'égard de la Turquie, la politique du prétendu « testament de Pierre le Grand » (qui n'a jamais existé). Aussi l'empereur Paul a-t-il donné une preuve de sa clairvoyance en concluant un traité d'alliance avec la Turquie. Mais par la suite, les influences slavophiles ont commencé à prévaloir. De là une nouvelle période de guerres russo-turques, auxquelles la Russie n'a, certes, rien gagné et même beaucoup perdu en ce qui concerne sa situation internationale. Notons pourtant qu'encore en 1828, il ne manquait pas, dans les hautes sphères pétersbourgeoises, de personnes qui se rendaient parfaitement compte de l'inutilité et même du danger de ces guerres. Une Conférence des hauts dignitaires de l'Empire convoquée à cette époque, alors que les troupes impériales se trouvaient à la veille de leur entrée à Constantinople, est arrivée à la conclusion que *la destruction de l'Empire ottoman n'était pas dans les intérêts de celui de la Russie.*

En somme, la religiosité des masses populaires de la Russie n'était pas un produit de leur propre fonds, c'est-à-dire du milieu ethnique, mais elle leur a été plutôt inculquée. La vie religieuse du peuple ne s'est développée que sur le tard et notamment sous l'influence d'un courant venu des sommets de la Nation. Ce fut un effet de l'action assimilatrice des classes supérieures. Mais à force d'être pratiquée, la religiosité s'est fixée dans les âmes et, de suggérée et imitative, elle est devenue par la suite quasi naturelle. Les personnes instruites en matière d'expérience religieuse ne trouveront rien d'invraisemblable dans ces explications.

Pour notre part, nous ne saurions expliquer autrement la transformation des masses ethniques de la Russie naturellement et foncièrement matérialistes et irréligieuses en un peuple religieux. Nous avons fait ressortir dans le *Secret de la Russie* le nihilisme foncier de l'âme russe-ethnique. Mais non moins probant est le fait — et nous l'avons également souligné dans notre étude — que sous l'influence des courants nationaux le peuple a fini par devenir religieux, ce qui s'effectua surtout à l'époque impériale (1).

Cependant M. de Reynold, tout en pressentant la thèse que j'ai exposée dans le *Secret de la Russie* et dans la présente étude, semble lui opposer une autre thèse, tout au moins en ce qui concerne le « triomphe du matérialisme dans la Sainte-Russie ». Et j'avoue que son explication, bien que représentant une construction toute artificielle, est fort ingénieuse (sinon judicieuse) (2). Toujours est-il que des matériaux de valeur très différente ont servi à sa construction. L'auteur a parfaitement raison de dire que le primitivisme ethnique du peuple a beaucoup contribué à la formation de son matérialisme nihiliste et que celui-ci prend parfois les caractères d'une foi religieuse. Toutefois il nous semble abuser quelque peu du sens des mots lorsqu'il dit que « le matérialisme russe est le christianisme orthodoxe, mais retourné ». Et, d'ailleurs, à quoi bon édifier cet échafaudage volumineux mais en somme peu solide de développements un peu forcés et, de plus, basés sur des faits plutôt discutables? Nous pensons, pour notre part, que le matérialisme des masses ethniques de la Russie n'a nullement besoin d'être expliqué : c'est un fait primitif, patent et évident. Ce qu'il faut expliquer, c'est l'antinomie de la Sainte-Russie et de la Russie matérialiste et irréligieuse, et nous croyons que l'existence de ces deux Russies, également réelles et authentiques, également vraies, s'explique parfaitement par la divergence et l'action opposée des courants ethniques et des courants nationaux.

* * *

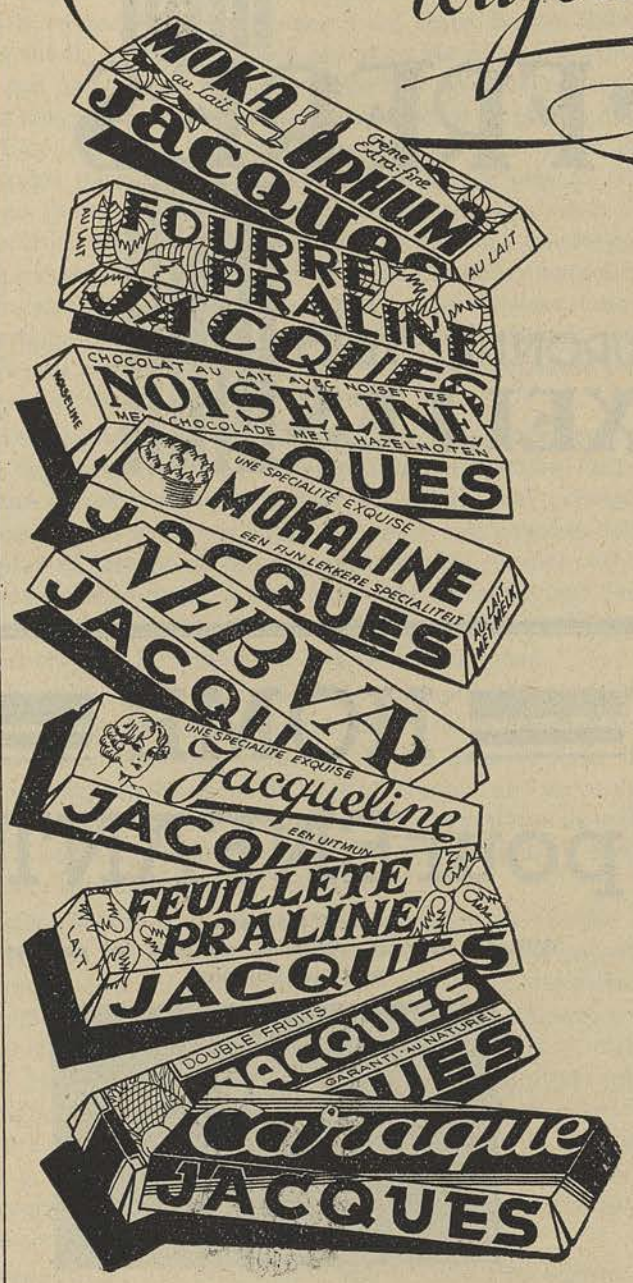
En omettant quelques observations de moindre importance, il ne reste qu'à élucider encore deux points capitaux. Le premier se rapporte précisément à ces termes de *nation* et de *national*, qui reviennent constamment sous notre plume et que nous avons sommairement définis dans la deuxième partie de cette étude. Le second point se rapporte à l'*inévitabilité* (d'après le mot de M. de Reynold) de la Révolution.

Ce qui me sépare le plus de notre brillant auteur (bien qu'il ne s'agisse peut-être que d'une différence de vocabulaire), c'est sa conception de la Nation. Et pour cette raison M. de Reynold ne pourra adopter que très difficilement mon opposition des éléments et courants ethniques aux courants et éléments natio-

(1) mouvement inverse se précisa dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, alors que les courants ethniques gagnèrent de nouveau du terrain. A partir de cette époque, le peuple a commencé à se déchristianiser et revenir à son nihilisme primitif. L'admirable livre de M. Rodionoff (*Notre Crime*) restera à tout jamais le document humain le plus puissant de cette triste époque.

(2) Elle est trop longue pour la citer ici. Mais je recommande au lecteur de la relire (n° du 30 juillet 1937, p. 14).

Encore meilleur et toujours le meilleur



Si vous aimez les images, collectionnez les chromos instructifs « Jacques » ou les « Sports Illustrés » Jacques. De magnifiques albums vous le permettent. Mais avant tout, achetez le Superchocolat Jacques pour sa qualité incomparable.

Améliorant sans cesse un produit que les « fines bouches » déclarent incomparable, les Usines du Superchocolat Jacques restent fidèles à la devise « Qualité d'abord ».

Cette application à toujours mieux faire explique le succès triomphal de l'exquise famille de gros bâtons de Superchocolat Jacques. Que ce soit le tendre « Jacqueline », le savoureux « Moka-Rhum », le très fin «Mokaline», le prestigieux «Fourré-Praliné», le célèbre «Noiseline», ou même le classique «Arisio», ou tout autre membre de cette nombreuse famille si délectable, vous les apprécierez davantage et les trouverez encore meilleurs.

La célèbre gamme des gros bâtons de Jacques pourrait constituer le critérium de l'art du chocolatier. Mais Jacques ne s'arrête pas en route, il garde la tête et s'en va vers de nouvelles conquêtes. Ses bâtons seront toujours les meilleurs.

Supérieurs par la qualité, ils sont aussi pour vous les plus avantageux. Le prix de 1 FRANC LE GROS BATON est une véritable occasion.

SUPERCHOCOLAT
JACQUES
MARQUE DÉPOSÉE

100% BELGE DEPUIS
SA FONDATION
EN 1897

DEVROYE·FRÈRES

ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368

BRUXELLES

Joaillerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

LIEGE EXPOSITION INTERNATIONALE DE L'EAU LIÉGE 1939 1939

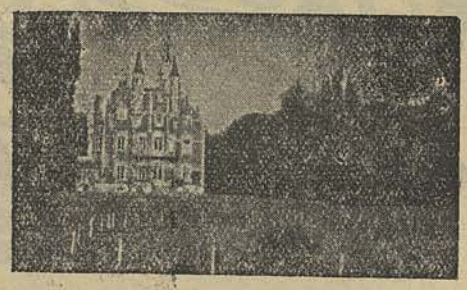
EXPOSITION

Internationale de l'Eau

MAI - NOV.

HOME pour ENFANTS

de 2 à 12 ans,
délicats, nerveux, retardés, ou dont les parents sont aux Colonies.



Enseignement individuel par institutrices diplômées.
Surveillance médicale. — Vie de famille. — Chapelle.

Séjour idéal pour vacances

Direction : Mlles M. SOREL et H. de CONINCK

Château Beau-Séjour, à Linden-lez-Louvain,.

Téléphone : 1629.

naux. Pour lui, la Nation semble être quelque chose de physiologique, et pour cette raison il l'oppose à l'Empire. Aussi considère-t-il que la Russie était un Empire et non point une Nation.

Par contre, nous pensons que toute Nation est avant tout une unité spirituelle, un phénomène d'ordre spirituel, c'est-à-dire que toute Nation est en même temps un Empire. Enlevez à la Nation ses caractères impériaux, et elle cessera, d'emblée, d'être une Nation ou, pour le moins, elle commencera à sombrer, ce qui fut précisément le cas de la Russie des décades crépusculaires.

D'ailleurs, une grande confusion règne de nos jours en ce qui concerne les termes *nation*, *peuple* et d'autres expressions désignant des communautés. Quant à l'essence spirituelle du phénomène Nation, un Allemand, F. Sieburg(1), semble l'avoir parfaitement saisie en parlant de la France. « On entre dans la Nation française, dit-il, comme dans une communauté religieuse *constituée non pas par le sang, mais par l'esprit.* » Mais Sieburg a fait erreur en croyant que cette caractéristique était le propre de la seule Nation française. En fait, *toutes* les Nations forment des communautés d'ordre spirituel, à cette différence près qu'elles ne sont pas toutes des Nations dans la même mesure, c'est-à-dire qu'elles se trouvent à diverses étapes de la formation d'une Nation. Ainsi le processus de cette formation était loin d'être parachevé en Russie, et c'est pour cette raison que la Révolution ethnique a pu triompher si facilement. Néanmoins l'âme nationale russe existait depuis longtemps et cette âme était assez puissante pour déterminer l'évolution historique du pays.

La Révolution ethnique signifia une chute, un écroulement, un retour au type primitif, c'est-à-dire une profonde réaction. Certes, cette chute et cette réaction étaient potentiellement présagées par le passé le plus reculé du pays, et le spectre de ce passé devenait de plus en plus menaçant à mesure que les courants ethniques gagnaient du terrain, à partir de 1860, et semblaient l'emporter sur les éléments et courants nationaux. Est-ce à dire que la Révolution était inévitable? Il semble bien que non.

Et d'abord existe-t-il une causalité historique dans le propre sens de ce terme? Les anciens n'étaient-ils pas, en dernière analyse, plus philosophes que nous en voyant dans la suite des événements l'accomplissement du Destin? Il serait naïf de vouloir faire entrer les événements historiques dans un système de syllogismes. Et ceci s'applique avant tout à ces explosions de forces élémentaires que sont les Révolutions.

Pour saisir les forces motrices et l'atmosphère ou, comme on dit aujourd'hui, le « climat » de la Révolution russe, il importe, en tout premier lieu, d'oublier son histoire officielle. Cette histoire fait ressortir les progrès graduels d'un certain mouvement d' « émancipation », né dès le début du XIXe siècle et dirigé contre le gouvernement impérial. Ce mouvement équivaut (plus ou moins) à ce que M. de Reynold désigne du nom de « période incubatoire » de la révolution. Aussi toute l'histoire de la Russie au XIXe et au XXe siècle se réduirait-elle, d'après cette théorie, à des progrès graduels de ce mouvement. Finalement le mouvement révolutionnaire l'emporta, en 1917.

Cette exposition des événements est, à coup sûr, logique et c'est pour cette raison qu'elle s'est incrustée si facilement dans fes esprits. Mais des faits irréfutables s'opposent à cette légende officielle. En réalité, la lutte entre les révolutionnaires et le Pouvoir, lutte dont la portée historique a été, d'ailleurs, très exagérée par ceux-ci, a fini, en 1906, par une victoire complète du gouvernement. L'armée révolutionnaire n'a pas seulement été mise en déroute, voire anéantie matériellement, mais sa défaite a été avant tout morale. Il s'est trouvé que les agents de la police occupaient des postes très influents dans les organisations révolutionnaires et, d'autre part, le pays entra, à partir de 1906-1907 dans une période de grande prospérité. A l'époque qui précéda la guerre, la Russie, loin d'aller au-devant de la Révolution, s'en éloignait à grands pas, et une longue période de progrès et de paix intérieure semblait assurée au pays.

Toutefois une cause perturbatrice — la guerre — changea de fond en comble cette situation. Il n'entre pas dans notre cadre d'expliquer comment la guerre amena la Révolution. Disons brièvement qu'elle prépara, en quelque sorte, les matières premières et le mécanisme de celle-ci. Quoi qu'il en soit, à côté du facteur « guerre », les résultats de la « période incubatoire » de la Révolution, et généralement toutes les réalisations du mouvement d'émancipation des décades précédentes, représentent des facteurs absolument négligeables. D'autant que le mouvement de mars 1917, mouvement qui prépara le coup de force bolcheviste d'octobre, n'a pas été provoqué par des révolutionnaires. En fait, ce sont les éléments que l'on pouvait croire amis de l'ordre et conservateurs qui ont déclenché la Révolution de 1917.

Comment ce fait paradoxal a-t-il pu se produire? Nous pensons que nos études donnent une réponse satisfaisante à cette question. Elles expliquent comment les forces élémentaires ethniques, les courants d'anarchie primordiale de l'antique terroir scythe ont pu, subitement, se réveiller dans un pays ayant perdu son équilibre, et ceci même parmi les représentants de la tradition nationale historique. D'autant plus que cette tradition entra elle-même, comme nous l'avons démontré, dans une période de décadence, dès 1860.

Aussi la Révolution russe n'a-t-elle nullement besoin, à proprement parler, d'être expliquée. La genèse de la Révolution se perd dans le chaos primordial du monde scythe. Elle a été toujours présente en Russie, toujours prête à renverser la construction édifiée avec tant d'efforts, au cours des siècles, par les courants nationaux. Et il a suffi d'un affaiblissement de ces courants pour compromettre les résultats de leur travail millénaire.

A coup sûr, la Révolution bolcheviste eut des profondes racines dans le pays. Mais seule la guerre, en affaiblissant l'assiette sociale du pays et les rouages de l'appareil gouvernemental, a pu permettre l'apparition du spectre du bolchevisme. Néanmoins, il est une vérité que l'on ne devrait jamais oublier : c'est qu'en matière sociale un bouleversement, alors même qu'il est préparé de longue date, *n'est jamais inévitable.*

C'est ainsi que la Révolution française aurait pu être facilement comprimée, un matin de juillet 1789, par les trente mille hommes du maréchal de Broglie, en sorte qu'il en serait à peine fait mention aujourd'hui, en quelques lignes, dans les manuels. Et ceci s'applique parfaitement à la Révolution bolcheviste, à cette différence près qu'il aurait suffi pour la comprimer, en cette froide journée de novembre 1917, d'une ou de deux centaines d'hommes décidés. Mais, par malheur, cette poignée d'hommes a manqué.

Si savamment préparée que soit une entreprise politique (le coup d'Etat bolcheviste ne l'était pas), *si profondes que soient les racines*, il y a toujours un moment où quelques grains de décision, appuyés d'un peu de force matérielle, peuvent suffire à fixer le destin des peuples.

L'orientation actuelle de la politique n'a été possible que parce que ceux qui gouvernent ont oublié cette recette, tandis que les éléments subversifs l'ont retrouvée et n'hésitent pas à l'employer.

Comte SOLTYKOFF.

(1) Auteur d'un livre remarquable (*Gott in Frankreich*), dont la traduction française parut sous le titre : *Dieu est-il Français?*

Quelques villes de Finlande

I. Helsinki

C'est par les routes d'eau qu'il faudrait toujours aborder les villes. On ne tient pas assez compte de la *première impression*, du grand coup de vent de la brusque découverte. Le chemin de fer abîme nos voyages, en nous faisant rater nos entrées. Il pénètre dans les villes, et souvent dans les paysages, par l'arrière-cour : de vulgaires garnis de banlieue, par leurs fenêtres ouvertes sans retenue, vous tirent la langue, avec leurs rouges édredons et leurs carpettes souillées qui pendent; ou les bâtisses banales vous tournent le dos, un dos d'homme-sandwich, rutilant de réclames. La voie des airs, je n'en dirai point de mal, mais l'atterrissage se fait à plusieurs kilomètres de la ville, et vous apercevez celle-ci en entier, sans doute, mais rapetissée, diminuée. La mer et le fleuve sont l'entrée naturelle des villes, qui sont toutes tournées vers eux pour les recevoir et se faire valoir. Que ce soit Londres ou Anvers, Cologne ou Rouen, Copenhague ou Naples, Stockholm ou Istamboul, la remarque s'avère pertinente; et il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire avouer que je regrette le temps du coche d'eau sur les simples rivières, qui permettait de contempler longtemps, de voir se préciser et grandir, et comme naître de l'eau, les villes étagées sur la rive. Dites-moi s'il ne vaudrait pas mieux, aujourd'hui encore, aborder Amiens par la Somme (— cette silhouette puissante et souriante, alors, de la cathédrale!), ou Le Mans par la Sarthe, ou Avignon par le Rhône?

Helsinki n'est « la blanche capitale du Nord » que pour qui l'aborde par le golfe de Finlande. Je vous dirai tout de suite que j'y ai raté ma première entrée, étant arrivé en avion; mais j'ai eu plus d'une fois l'occasion de la réparer, et c'est bien heureux, car qui n'a pas vu de la mer cette jolie capitale en ignore l'aspect le plus typique et le plus aimable.

La grande chance de Helsinki, et aussi son plus grand charme, c'est d'être en quelque sorte bâtie sur la mer. L'eau semée d'îlots l'entoure presque de toutes parts, s'insinue en elle; et quand on croit la fuir en montant vers le Nord, on la retrouve à l'improviste comme si on avait tourné en rond; on ne lui échappe que par un pont en une langue de terre. Ses trois ports s'incrustent en elle comme des fjords; les grands vaisseaux pénètrent jusqu'à son cœur et jettent l'ancre dans un décor de palais, aux lisières du marché grouillant, et au bout de l'artère centrale, la plus vivante. Cela lui donne je ne sais quoi d'aérien et de poétique. Ville tournée vers les lointains, dans le cri nostalgique des mouettes et les rauques appels des steamers. Mais en même temps, n'étant point réticulée de canaux comme Venise ou Amsterdam, elle donne l'impression d'avoir de solides assises et de n'être nullement à l'étroit sur sa péninsule de granit. Ses collines sont semées d'ombrages et, vus d'en haut, ses quartiers semblent émerger des flots verts de ses parcs autant que des flots bleus de son golfe. Elle se tient à l'avant de ce vaste domaine du Nord qu'elle défend et régit; protégée aussi, et comme repoussée vers l'intérieur, par l'archipel qui ne lui laisse la vue du large que par des échappées entre des îles verdoyantes ou rocheuses, défendue elle-même très réellement par les forts de Suomenlinna, cet îlot-bastion qui est son cerbère vigilant.

On sait que les Suédois, premiers maîtres de la Finlande, — depuis la conquête au XII^e^ siècle jusqu'en 1809, — avaient bâti la capitale près du golfe de Bothnie : c'était Turku (Abo), qui raconte encore son passé par un rude château fort et une puissante cathédrale. Helsinki, fondé au XV^e^ siècle, demeura un simple bourg de pêcheurs jusqu'au moment où les Russes, ayant pris aux Suédois tout le territoire de Finlande et estimant la position d'Helsinki meilleure à cause de ses défenses naturelles autant que par sa relative proximité de Saint-Pétersbourg, en firent la capitale du nouveau grand-duché. Ils l'embellirent au cours du XIX^e^ siècle, et lui donnèrent cet aspect aristocratique et un peu guindé que sa récente extension n'a pu encore modifier complètement. Les blancs palais du dernier siècle, beaucoup de rues aux façades assez prétentieuses et surtout, sur son parvis surélevé, la pompeuse Suurkirkko dominée de coupoles, gardent au centre de la ville la majesté un peu froide.

Helsinki n'a donc guère de passé, et cela nuit légèrement à son prestige. Il suffit de la comparer à Stockholm pour sentir mieux cette déficience. Stockholm est racé, de vieille noblesse. Malgré les buildings modernes, sa silhouette accuse une longue histoire pleine de grandeurs; ses monuments des siècles passés témoignent d'une culture, d'un humanisme assez solides pour s'assimiler et fondre en une unité harmonieuse les efforts, heureux ou contestables, du progrès moderne. Stockholm a énormément d'atmosphère. Helsinki en a beaucoup moins. Mais, en revanche, un air de jeunesse et d'audacieux espoir qui la rend très très sympathique. C'est une ville délicieuse, où l'on peut se sentir parfaitement heureux.

Je l'imagine en son long hiver, isolée par le blocus du gel, quand les brise-glaces parviennent à peine à maintenir libre, dans la mer, un étroit passage pour les rares bateaux; quand la lumière avare des jours brefs la montre figée, empaquetée de neige épaisse, remisée comme un mobilier couvert de housses blanches, jusqu'au prochain été, Vision nordique par excellence; apparition fantomale et funèbre. Funèbre? Non pas! Car Helsinki vit, travaille, étudie. Son Université, ses Instituts supérieurs, ses lycées, ses écoles, ses théâtres, ses salles de rédaction, sa bibliothèque nationale, ses musées, ses banques, ses usines sont tout chauds d'une activité passionnée. Les pelisses et les bonnets de loutre animent les rues; les autobus, les traîneaux, les skieurs traversent la mer jusqu'aux îles.

Le printemps revenu, et la débâcle, et la fonte des neiges, Helsinki, rejetant sa fourrure uniforme, apparaît radieuse, multicolore. Les avenues et les parcs y font bouillonner d'amples flots de verdure; les façades sont roses, grises, ou blanches; le rocher nu, dans les squares, au bord du golfe, devient un motif d'ornementation; et mousses, lichens, plantes ingénieusement disposées l'éclaboussent de couleurs gaies. Ajoutez-y la clarté des toilettes, le bariolage des lavoirs avec leurs tapis polychromes, ravivés par l'eau, qui sèchent sur des barrières, les flottilles de voiles blanches sur la mer libérée, et vous aurez une image de la fête qui naît ici de la lumière.

Le bois, la brique, le granit rose ou noir des constructions racontent chacun une période d'un bref passé. Les quartiers les plus différents contribuent tous ensemble à créer un charme unique. De l'aristocratique *Eira*, qui isole en de petits jardins clos de murailles l'élégance un peu cossue de ses villas, on passe un *Kaivopinsto* où de grandes maisons de bois, blanches ou jaunes, d'un art appliqué et un peu naïf, mettent une note de grâce dans l'opulence des frondaisons. A ces quartiers du sud, il en est qui préfèrent, au nord-ouest, le quartier ultra-moderne de *Töölö* avec ses « flats » aux plans verticaux d'une nudité hardie. Au cœur même de la ville, les banques et magasins des grandes artères — *Aleksanterinkatu*, *Keskuskatu*, — osent des buildings très modernes dont l'austère granit se pare du sourire

éclatant d'étalages magnifiques. Les statues des grands hommes — Lönnrot, Runeberg, Snellman, Alexandre II — peuplent les places et les promenades; et vers le ciel s'érigent, divers de style, rivaux de grandeur, les clochers des temples de Kallio, d'Agricola, de Saint-Jean, les pinacles et bulbes dorés de l'église orthodoxe. La gare est un beau monument dû à Eliel Saarinen, et la Chambre des députés, tout en granit finlandais, œuvre de Sirén, est un « Cantique des Colonnes » dont l'harmonieuse sobriété force l'admiration. Place de la gare, en face du Théâtre finnois, l'Ateneum expose, en un palais du XIX^e^ siècle un peu solennel, l'œuvre des peintres et sculpteurs nationaux, qui ont pris leur technique aux Français ou aux Italiens, mais sans renoncer à leur vision propre. Le Musée National, où Saarinen et Lindgren ont su utiliser avec bonheur les éléments du style spécifiquement finnois, est le reliquaire du passé : mobilier, costume, arts domestiques, folklore, on y feuillette, de salle en salle, toute l'histoire d'un pays qui, pour être tout entier tourné vers l'avenir, n'en garde pas moins le culte scrupuleux de ses traditions.

Mais que me dit une ville sans le peuple qui l'anime? Il faut plonger dans la foule, se laisser emporter par son courant ou le remonter : la suivre dans le *warenhaus* de Stockmann, dans les banques, dans les restaurants fameux : le Kappeli, le Royal; se mêler à elle quand elle arpente l'Esplanade, quand elle vend ou achète au marché; monter dans les tramways, les autobus, les trains, sur les bateaux; regarder, écouter, enregistrer, entrer dans l'unanimisme de ce grand corps vivant.

Le marché d'Helsinki se tient tous les jours ouvrables sur le quai du port sud. Dans les ruelles formées par les étals et les éventaires, c'est un bariolage amusant de costumes paysans et de toilettes de la ville, un amoncellement savoureux de légumes, de fruits, — et notez l'abondance des framboises et surtout des myrtilles, cette richesse du pays, — que les autocamions et les charrettes y ont amené, ou les barques venues des îles. Ces barques, la poupe au quai, sont elles-mêmes des éventaires où la forêt et la ferme exposent leurs produits. Toute la matinée, la bruyante foire bourdonne. Au coup de midi, elle disparaît comme balayée par une panique; seules s'attardent encore, pour reprendre tonneaux et paniers vides, les barques des maraîchers insulaires, à quelques mètres des paquebots venus d'Anvers, de Stockholm ou de Reval. Et ce voisinage est plaisant.

La propreté jalousement entretenue est déjà une joie dans cette ville sans fumées ni poussière. Une brise d'optimisme y passe. Un peuple peu bruyant, mais aimable et nerveux, la remplit d'animation. Dans les toilettes comme aux devantures, dans le mobilier des maisons comme dans l'ordonnance des parcs et des jardins, on admire un goût sûr qui remplace, en Finlande, le luxe, souvent si mal inspiré. Et j'aime, dans la foule, ces nombreuses étudiantes portant crânement la casquette blanche étoilée qui les dispense d'être jolies, étant vives et courageuses comme des garçons. L'activité féminine est une des choses les plus frappantes en Finlande : le personnel des banques, des magasins, des administrations est en grande partie féminin; et voici, en casquette ou képi d'uniforme, non seulement les receveuses des tramways, mais les *Lottas*, cette armée de nonante mille femmes volontaires renforçant l'armée régulière et la garde civique, et se chargeant des services auxiliaires : administration, ravitaillement, service de santé, etc.

Ne jouissant que d'un bref été, d'ailleurs splendide, Helsinki aime la nature, a le culte des fleurs. Elle s'en pare tant qu'elle peut, et c'est déjà charmant; mais sans pouvoir retenir ceux de des habitants qui ont la liberté de fuir, dès les premiers beaux jours, vers la campagne, les îles ou les plages. Il est vrai que, en sortant de cette ville sans faubourgs, on est immédiatement en pleine solitude sylvestre ou lacustre; villas et maisonnettes se blottissent parmi les pins, ou au bord de l'eau.

II. **Environs de Helsinki**

Ne disposant pas d'un réseau ferroviaire très compliqué, la Finlande multiplie les services d'autobus et de bateaux. A tout instant, des cars bondés quittent la ville (à Helsinki, deux cents départs par jour); canots et petits vapeurs sillonnent la mer, desservant les îlots et les plages. Ces services réguliers facilitent les excursions aux environs de la capitale, qui sont intéressants. Je conseille une visite à Korkeasaari, l'île-zoo, où la faune du pays ne doit pas trop se sentir en exil, et à Seurasaari, l'île-musée, où l'on se promène dans le passé rustique de la Finlande. Les deux îles ensemble imitent, sans encore l'égaler, le Musée en plein air de Skansen, devant Stockholm. De vieilles maisons typiques de chaque province ont été transportées parmi les pins et les bouleaux de Seurasaari, et l'on peut y voir dans leur milieu, mieux qu'au Musée National, le mobilier, les outils, les véhicules du temps jadis. Mais le charme principal de cette île n'est pas là : il est dans l'aimable paix d'Eden qu'y fait régner un pacte d'amitié entre les hommes et les bêtes. Les oiseaux y viennent picorer les miettes de votre goûter à côté de votre tasse, et le chat passe près d'eux sans qu'ils s'en garent. Les écureuils par centaines bondissent parmi les arbres, et votre passage les attire au lieu de les effrayer : ils se laissent couler à terre, viennent faire la révérence, et pour peu que vous entriez dans le jeu, les voilà qui montent sur vos genoux, sur vos bras, vos épaules, d'où ils reçoivent gentiment les cacahuètes, qu'ils décortiquent de leurs griffes agiles, assis sur leur derrière, et la queue en point d'interrogation. Seurasaari est le paradis des petites filles et des poètes. Elle n'a d'ailleurs pas seule le privilège d'une faune confiante et comme apprivoisée. L'écureuil est comme la mascotte des Finnois; il se multiplie dans les forêts en toute liberté. Et les oiseaux — mésanges, pinsons, tarins — venaient aussi bien partager mon repas sur une petite table dans le parc de Porvoo qu'au restaurant de Seurasaari.

Porvoo : voilà l'excursion la plus jolie aux environs d'Helsinki : la ville et le voyage sont également intéressants. Vous pourrez en revenir par les terres, en autobus; c'est plus rapide, mais moins pittoresque; pour l'aller, préférez le bateau : cela vous prendra quatre heures, mais les quatre heures sont une fête. Le vapeur quitte le port du sud où le marché fait bouillir une rumeur bariolée devant les palais graves. La silhouette d'Helsinki se complète en reculant : l'obélisque de bronze du clocher de l'Agricola, les tours jumelles de Saint-Jean, les coupoles vertes de Saint-Nicolas, les oignons dorés de l'église russe, la masse dure de l'Hôtel Torny — unique gratte-ciel, d'ailleurs modeste, de la Finlande — jaillissent au-dessus des toits et des arbres. La mer est dessinée comme un beau parc : pelouses d'eau, massifs, allées et percées. Les escales nombreuses et brèves font accourir aux embarcadères des îlots les villégiateurs hâlés. Des trains de bois flottés dérivent lentement derrière leur remorqueur.

Porvoo est une très antique petite ville qui désire vous montrer la maison où Runeberg, le poète national de la Finlande, a écrit la plupart de ses œuvres; le vieux gymnasium qui abrite la collection de sculptures de Runeberg, et dont j'aime la grande dignité bourgeoise; le musée des œuvres de Ville Valgren; l'ancien hôtel de ville tout à fait bonhomme, converti en musée municipal. Mais Porvoo ignore-t-il donc son charme le plus exquis? En bas, ses jolis quais où d'innombrables petits motor-boats se balancent, son pont de bois qui conduit à l'autre rive toute en collines et en sapins; et puis, en montant par des raidillons pavés à la diable de gros cailloux inégaux, où l'on marche comme dans un lit de torrent à sec, le vieux quartier où des bicoques pittoresques au tuuli-kaappi fleuri, des palissades, des portillons, longent d'invraisemblables venelles qui se précipitent, s'arrêtent, remontent, se repentent, repartent, font des écarts, des culs-de-sac, des

placettes, regardent les lointains de collines boisées ou moissonnées, titubent et zigzaguent à travers un enchevêtrement de courettes, de jardinets, de pignons, tout cela de guingois, — tout un décor vieillot de planches peintes en rouge ponceau, parmi des fouillis de fleurs paysannes. Et là-haut, la vieille cathédrale, un des beaux spécimens de l'architecture médiévale finnoise. Veillée par son clocher trapu distant d'elle d'une dizaine de mètres, c'est une vaste grange au toit squameux de petits losanges en sapin goudronné. Sur ses murs badigeonnés de blanc ressortent en rouge les naïfs ornements de brique en relief du porche et des deux pignons. Un délicieux enclos aux petits porches blancs l'isole de la place nue d'où la vie, jadis affairée, s'est retirée entièrement, refluant vers les quartiers plus neufs où passent les autobus sur de larges voies asphaltées.

Mieux que Skansen ou Seurasaari, le vieux Porvoo permet de reconstituer, dans un décor bien conservé, le temps des métiers et des négoces locaux, des boutiques et des auberges aux enseignes de fer forgé, le temps des bourgeois à perruque vêtus de pourpoints et de culottes de soie, chaussés de souliers à boucles d'argent. Isolé sur sa butte pierreuse, c'est le musée en plein air par excellence; mieux que cela : un terrain réservé où le temps n'a d'autres droits que de tout vieillir un peu plus chaque jour, pour en rendre la poésie plus tendre et plus doucement souriante.

III. Turku et Viipuri

Turku a, pour moi, deux quartiers d'élection : les quais de son port, qui dégage la poésie de tous les ports, et où je me plus à marcher, un dimanche, sous le bras paralysé des grues, le long des coques hautes comme des façades et saturées de la fauve odeur des mers. Et puis, surtout, les quais de l'*Aura*, rivière calme où les canots rangés côte à côte forment une bordure rouge et verte qui colore l'eau de ses reflets. Au delà du pont, derrière de beaux arbres graves, s'érige l'héroïque silhouette de la cathédrale, à la tour brutale de brique sombre coiffée d'une flèche de métal, mais dont le vaisseau, intéressant musée religieux, garde une certaine chaleur religieuse parmi les débris des temps catholiques. A l'autre bout de la ville, du côté du port, la forteresse aux trois longues nefs frustes a, elle aussi, un air d'église, mais peu engageant. Cependant j'y connais des cours vétustes pleines d'une paix très douce, et dans ses salles vermoulues on peut voir des tapisseries, des tableaux, des rétables, des buffets d'orgue, pièces antiques qui complètent les collections de la cathédrale, et celles du Musée National d'Helsinki.

A moins de 120 verstes de Leningrad, Viipuri m'a retenu plus longtemps. J'y fus l'hôte du minuscule presbytère catholique, accolé à une petite église de la fin du XVIII^e^ siècle, et situé dans une pittoresque ruelle en pente, aux cailloux inégaux, qui monte de l'eau vers un blanc clocher isolé, coiffé à la russe. Un soir, il y pleuvotait doucement, tout juste assez pour donner du luisant à cette eau-forte, que rehaussait d'un peu de jaune et de roux le reflet de quelque croisillon éclairé.

La ville a de belles avenues ombreuses, des églises russes et luthériennes, des buildings modernes (notamment les Moulins de la S. O. K.), une vieille tour ronde et basse près de laquelle se tient un de ces marchés bariolés et animés qui sont un charme des villes finlandaises; une forteresse au bord de l'eau, dont la tour énorme et laide vous offre, de son sommet, une admirable vue sur la ville et ses environs. Les environs, c'est d'abord le délicieux parc de Monrepos, qui mitige la sauvage grandeur de ses rochers et de ses pins par l'élégance un peu maniérée du XVIII^e^ siècle français. Le château, les tonnelles, les petits pavillons sont charmants, et aussi cette fontaine votive où luisent, au fond de l'eau claire, des centaines de pièces de monnaie blanches ou bronzées.

Les environs, c'est surtout l'eau : le canal du Saïmaa, avec ses parcs de bois flottés, et la mer, avec ses voiles et ses cargos. L'eau, en Finlande, excuse et embellit tout, jusqu'aux usines et scieries qui voudraient l'enlaidir. Que ce soit à Enso, où son courant au frais tumulte balaie les odeurs empoisonnées; à Jyväskylä, où sa buée matinale estompe délicatement la dure arête des silhouettes industrielles; à Tampere, où elle pardonne, en les reflétant embellies, à ses rives plantées de pylônes, — toujours l'eau est là, calme et pure, secrètement lumineuse, avec ce regard des âmes préservées que les haillons ne souillent point. Imaginez la Finlande sans eaux : vous lui crevez les yeux, vous tuez son sourire.

Dans son cadre de mer et de verdure, Viipuri est peut-être la ville la plus attirante de ce pays qui a tant d'attraits. Véritable citadelle de l'Occident, encore armée de 20.000 soldats aux faces dures et méfiantes, elle monte la garde de la jeune liberté finlandaise. Mais dans ses ruelles vieillottes et ses rues modernisées s'attarde un charme un peu exotique, quelque chose de vaguement slave, qu'accentue, parmi les Finnois aux visages secrets, le type plus fin et plus pur des étrangers — immigrés polonais ou réfugiés russes. Cependant, cette tzigane détonna que je vis s'avancer, souriante, de sa démarche élastique de princesse barbare, dans un froufrou de claires étoffes plissées. Est-elle de celles qui, dans la crypte des Saintes-Maries de la Mer, accrochent à la statue de Sarah la servante, leur patronne, de puérils ex-voto : bijoux de strass ou de verroterie, dentelles fines et sales comme des toiles d'araignée? Comment a-t-elle fait pour s'égarer sur ces rivages nordiques, cette fille du soleil? A-t-elle pu se glisser dans les soutes d'un cargo pour la traversée du golfe de Finlande? A-t-elle parcouru la vaste Russie hallucinée qui n'a point de pain pour elle?... La Bohémienne, partout chez elle, ici me paraît une intruse. Et moi, par contraste, je me sens ici parmi les miens, attaché au Nord par toutes mes racines, préalablement à tout choix de ma volonté, à tout attrait de mon cœur.

CAMILLE MELLOY.

A la conquête du monde par les falsifications[1]

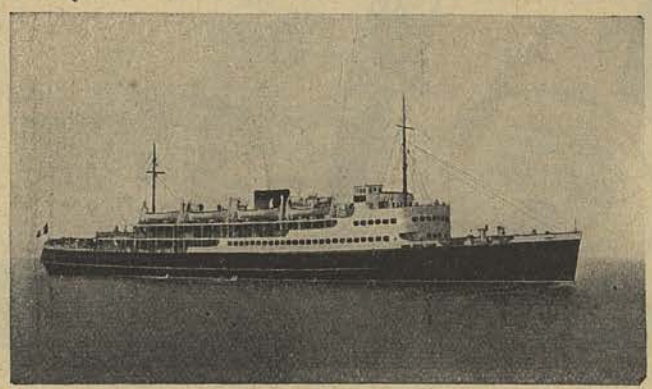
Une des conséquences les plus frappantes de l'orgueil des Juifs est certainement leur révolte et leur indignation à la moindre contradiction ou à la critique la plus anodine. Sous ce rapport, l'épiderme juif est d'une sensibilité extrême. Une controverse polie, sur n'importe quel sujet, est possible tant que vous ne touchez pas à la question juive. Mais sitôt que vous y touchez, le Juif vous combattra par n'importe quel moyen. Même dans la vie privée, vous ne pouvez traiter un Juif comme un autre étranger.

La réaction à ce qui est écrit est encore plus vive. Si vous exprimez une opinion bien établie, mais qui n'est pas à la gloire des Juifs, on tentera de déformer votre pensée. Si vous êtes encore de ce monde, vous pouvez vous défendre contre cette altération de votre pensée; mais si l'auteur est mort, qui défendra l'intégrité de sa pensée? Qui découvrira dans tout un livre

(1) Extraits d'un ouvrage qui paraîtra prochainement à la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*, 11, rue Portalis, à Paris, sous le titre : *L'Orgueil juif*.

OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés par paquebots à passagers et car-ferry

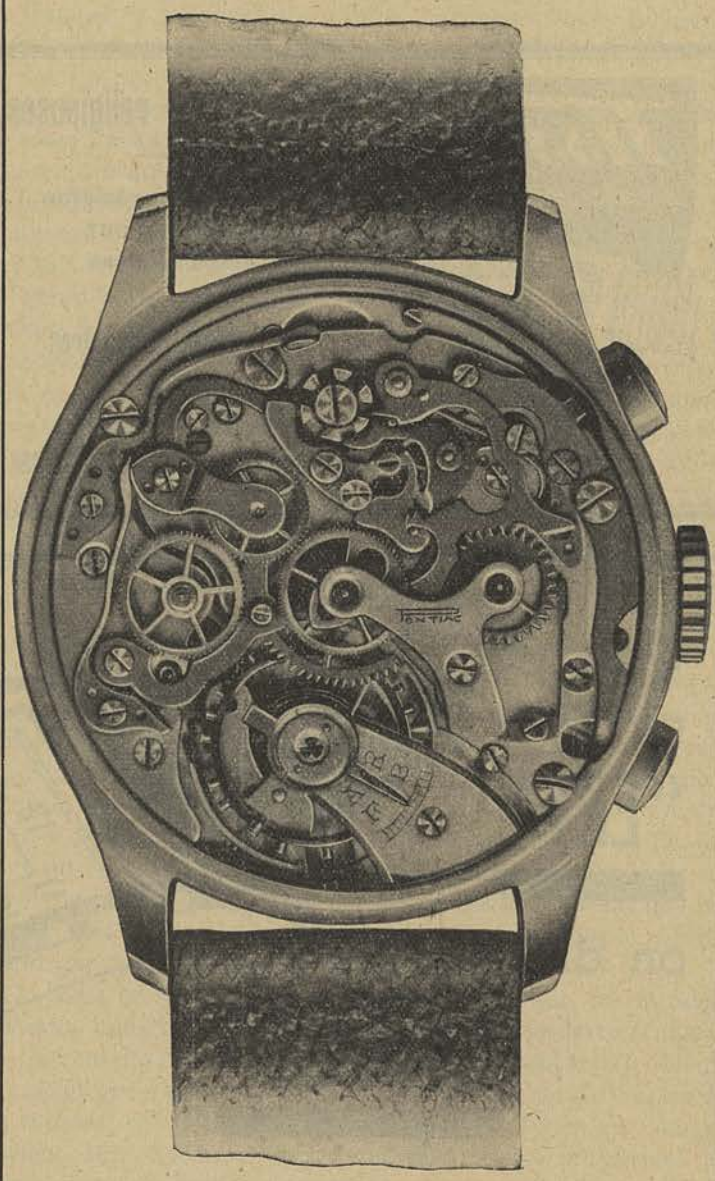
En été, excursions maritimes d'un jour à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays et Agences de voyages

Chronographe

PONTIAC

Supportchoc



L'heure exacte

à 1/5 de seconde

En vente chez les bons horlogers à partir de

460 francs

La colonne cannelée, le plus gros stalagmite connu dans le monde

Visitez la Vallée du SAMSON

Les Grottes et Cavernes préhistoriques de GOYET-MOZET (Namur)

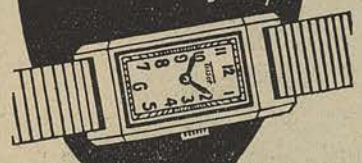
Les beaux châteaux de Goyet-Faulx-Arville. L'Abbaye de Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs

RÉDUCTION pour groupes et pensionnats

Tissot

la montre antimagnétique



FONDÉE EN 1853

Montres pour religieuses

Montres de précision spéciales pour missionnaires

Tous genres de montres

En vente chez tous les horlogers concessionnaires

EXCELLENT CHOIX

Swan

LEVERLESS

à remplissage ultra-rapide... Nouveau SWAN VISOFIL avec réservoir transparent et capacité d'encre record... Variété de riches coloris... L'élégance de SWAN n'est plus à faire.

L'encre "SWAN" est la meilleure pour tous porte-plume ou stylos

SWAN VISOFIL 340 Frs. 275

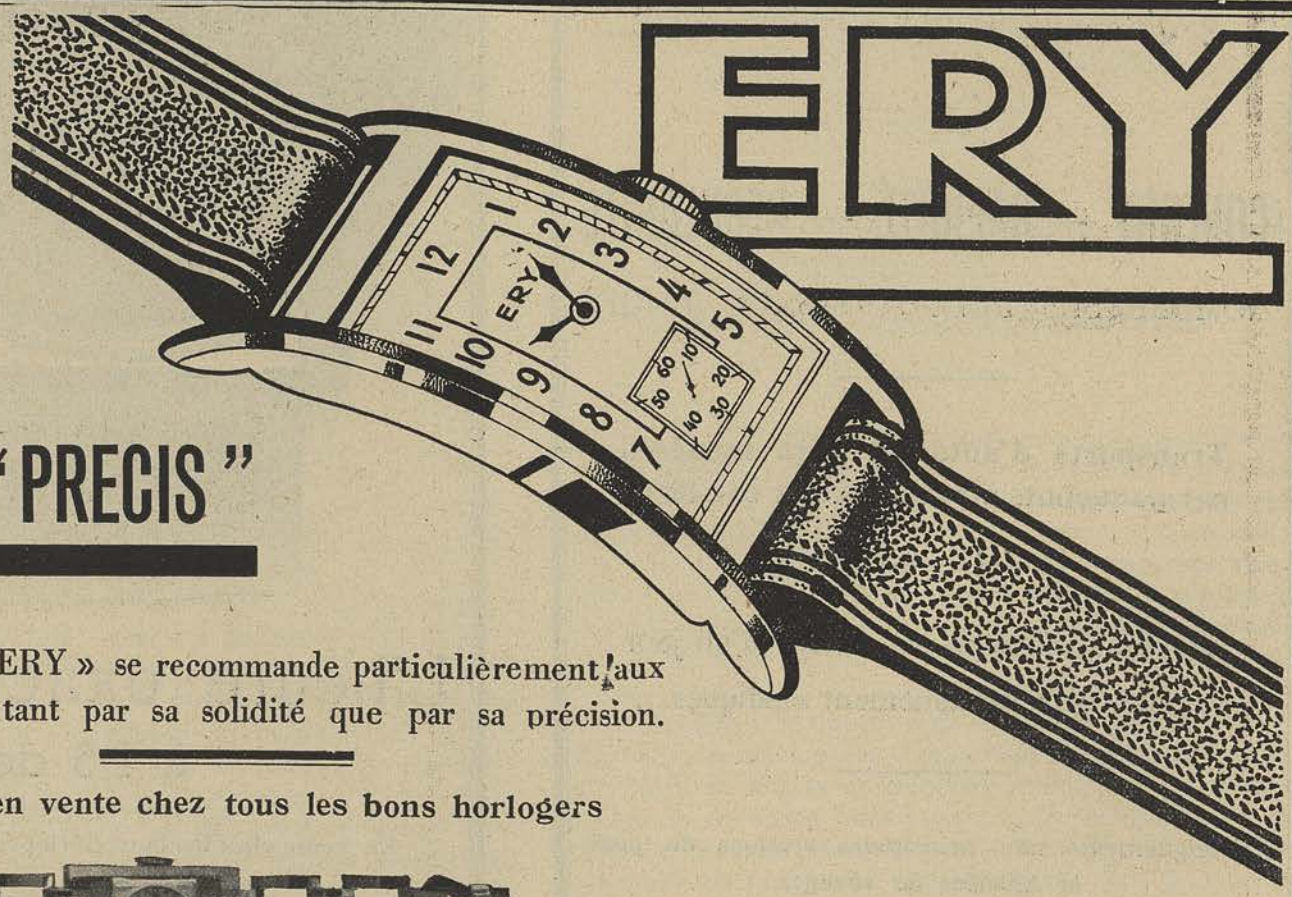
Autres modèles Swan à partir de Frs 100.-

CHEZ TOUS LES DÉTAILLANTS

GROS : MABIE TODD & Co., LTD (BELGIUM) Sté Ame, 8-10, RUE NEUVE, BRUXELLES

Quand on dit : "ERY"

on dit : "PRECIS"



La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers

l'adjonction d'une petite phrase, la suppression de quelques mots? Souvent de longues années s'écoulent avant que la falsification soit découverte.

* * *

Dès le commencement de l'ère chrétienne, on a constaté que des textes défavorables aux Juifs ont été falsifiés afin de défendre une thèse, de faire dire à un adversaire ce qu'il n'avait pas dit, ou de supprimer les déclarations d'un auteur.

Bernard Lazare démontre que les Grecs étaient profondément irrités par la façon dont les Juifs accommodaient certains textes, et que les Sophistes en étaient tout particulièrement froissés. « Depuis Ptolémée Philadelphe jusqu'au milieu du IIIe siècle, les Juifs alexandrins, dans le but de soutenir et de fortifier leur propagande, se livrèrent à un extraordinaire travail de falsification des textes propres à devenir un appui pour leur cause. Des vers d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de prétendus oracles d'Orphée conservés dans Aristobule et les *Stromata* de Clément d'Alexandrie, célébraient ainsi le seul Dieu et le sabbat. Des historiens étaient falsifiés. Bien plus, on leur attribuait des œuvres entières, et c'est ainsi que l'on mit sous le nom d'Hécatée d'Abdère une *Histoire des Juifs*. La plus importante de ces inventions fut celle des oracles sybillins, fabriqués de toutes pièces par les Juifs alexandrins, et qui annonçaient les temps futurs où adviendrait le règne du Dieu unique (1). »

Au VIe siècle, les Juifs allaient encore plus loin en altérant l'Ancien Testament. Nous reproduirons ce que deux savants juifs convertis, les abbés Lémann, ont dit à ce sujet. Auparavant nous tenons à constater que ces deux frères étaient fiers et orgueilleux de leur race. Ils ne représentaient nullement le Juif renégat attaquant ses frères de race; au contraire, ils étaient demeurés très attachés au peuple juif, ils avaient pitié de ses erreurs et de sa déchéance, ils appelaient de tous leurs vœux le relèvement religieux et social de leurs anciens coreligionnaires qui restaient toujours et malgré tout leurs frères de race. Leurs déclarations ont donc une valeur toute spéciale, comme provenant de deux savants particulièrement bien placés pour juger de la matière qui nous intéresse.

Les abbés Lémann expliquent d'abord comment le rabbinisme tentait de brouiller les prophéties se rapportant au Messie. Ensuite, « on commença par altérer la lettre de certaines prophéties. Ces altérations purent se pratiquer, et comme se couler, sans que le peuple y prit garde. Comme la langue et l'écriture hébraïques sont extrêmement délicates, par suite de la ressemblance entre elles de plusieurs lettres de l'alphabet, non moins que par le jeu des lettres dans la formation des substantifs et des temps des verbes; de plus, comme cette langue de la Bible était devenue en quelque sorte le dépôt des rabbins, depuis que les Juifs dispersés parlaient les langues de toutes les autres nations, on conçoit comment, sans éveiller les soupçons du peuple, les rabbins ont pu glisser de perfides altérations dans la contexture des mots. Cette manœuvre leur est formellement reprochée par les Pères de l'Eglise, leurs contemporains, versés comme eux dans la connaissance de l'hébreu, non moins que par plusieurs savants rabbins qui les ont quittés depuis pour embrasser le christianisme.

» Mais ce qu'il y eut de plus terrible pour le peuple, c'est que ces altérations, une fois commises, furent clandestinement introduites dans un travail fameux, bien fait pour en imposer à l'imagination de la multitude : dans le travail des *Massorèthes* de Tibériade. On sait que dans le but d'empêcher à jamais qu'on ne retranchât, ou qu'on déplaçât un seul iota de la Bible, ces docteurs hébreux du VIe siècle eurent la patience de compter et les versets et les mots et les lettres, dans chaque livre du vieux Testament, travail que la postérité juive a surnommé *la haie de la loi*. Mais ce qu'on ne sait pas et ce qu'il importe de bien faire remarquer, c'est que l'œuvre des *Massorèthes* de Tibériade ne vit le jour qu'après que les altérations eurent été commises; en sorte que, mêlée à l'égal du bon grain, dans le reste du texte pur, la fraude, sous le procédé massoréthique, est devenue comme immuable. Le peuple qui n'a point pris garde aux altérations, a toujours vénéré depuis l'œuvre entière des *Massorèthes*, comme la haie ou la clôture de la loi (1). »

L'ancien rabbin Drach, célèbre hébraïsant et grand savant, dit à ce sujet : « Je fus frappé des reproches que ces Pères font aux Juifs d'avoir porté une main sacrilège sur le texte hébreu, en le corrompant. Je m'étais aperçu moi même, depuis longtemps, qu'en bien des endroits ce texte paraît avoir été altéré ou tronqué de telle manière qu'il y a visiblement des lacunes... Je pris le parti de conférer attentivement l'hébreu de l'Ancien Testament avec la version grecque des Septante, parce que cette interprétation est l'ouvrage des docteurs de la synagogue, revêtus de toute l'autorité qu'on peut désirer, et qu'elle date du commencement du IIIe siècle avant la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'une époque où ils n'avaient encore aucun intérêt à détourner le sens des prophéties qui regardent le Messie...

» Mon travail sur les Septante ne resta pas longtemps un secret. Le grand rabbin, Abraham Cologna, président du Consistoire central, qui, probablement, n'en augurait rien de bon pour le pharisaïsme, dont il était un zélé adhérent, vint me trouver pour en avoir communication. Après en avoir pris connaissance, il m'enjoignit d'y renoncer et d'abandonner pour toujours l'idée de publier un ouvrage aussi anti juif. Ne me trouvant pas fort disposé à obtempérer à cet ordre, il me menaça, à défaut du *malkut*, qui n'est plus de mise [le malkut est une flagellation de la loi de Moïse (Deutéronome XXV, 3) de trente-neuf coups], d'une censure théologique en hébreu, en français et en italien, qu'il aurait envoyée à toutes les synagogues. On pense bien que cette menace polyglotte n'était pas de nature à m'effrayer (2). »

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que des Juifs avaient falsifié un texte de l'Ancien Testament. Les Samaritains, descendants des dix tribus qui s'étaient séparées des deux autres, possédaient un Pentateuque en anciens caractères hébraïques qu'on a retrouvé au XVIIe siècle. Ce Pentateuque ne différait en rien de celui des autres Juifs, sauf en un endroit falsifié, au sujet du culte public, que les Juifs samaritains tenaient avoir été établi par Iahvé sur la montagne de Garizim, tandis que les autres Juifs, se basant sur un Pentateuque non falsifié, soutenaient que Iahvé devait être adoré à Jérusalem (3).

Les Juifs ne se contentaient pas, à cette époque, de ces falsifications, mais ils faisaient même disparaître des livres entiers, dont le contenu ne leur agréait pas. L'ancien rabbin Drach déclare à ce sujet que c'est « une chose connue dans notre nation, qu'ils [les rabbins] ont fait disparaître (*ganezou*) des livres qui contredisaient leur doctrine. Les prophéties même d'Ezéchiel et l'Ecclésiaste de Salomon étaient sur le point d'éprouver le sort... (4) ». Cette accusation de l'ancien rabbin Drach est confirmée pour ce qui concerne les prophéties d'Ezéchiel par le Talmud lui-même : « Il faut se souvenir en bien de Hanania

(1) Bernard Lazare, *L'Antisémitisme*, t. I, pp. 77-78.

(1) Abbés Lémann, *La Question du Messie et le Concile du Vatican* (1869), pp. 38-40.

(2) P.-L.-B. Drach, *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue* (1844), t. I, pp. 51-55.

(3) Bossuet, *op. cit.*, époque VIII, pp. 75-76.

(4) P.-L.-B. Drach, *Deuxième lettre d'un rabbin converti* (1827), pp. 262-263.

ben Hizkia; s'il n'avait pas vécu, le livre d'Ezéchiel aurait été caché, parce que ses paroles étaient en contradiction avec celles de la Tora (1). »

* * *

Passons maintenant aux temps modernes et recherchons si les Juifs appliquent encore le même système.

Le général Hellmuth de Moltke publiait en 1832 une description de la situation en Pologne, sous le titre *Darstellung der inneren Verhältnisse in Polen*, dans laquelle il relevait, entre autres, que les Juifs de Pologne repoussaient toute tentative d'assimilation. Ceci ne pouvait plaire aux Juifs qui, à ce moment, attendaient encore monts et merveilles d'une émancipation suivie d'une assimilation complète. Lorsque la revue *Vom Fels zum Meer* reproduisit la brochure du général de Moltke, on put constater que le passage sur les Juifs avaient disparu (2).

Un autre exemple d'une falsification beaucoup plus grave : Adolf de Knigge avait inséré un chapitre sur les Juifs et sur la façon de se comporter envers eux dans son livre *Ueber den Umgang mit Menschen*, dont la première édition avait paru à Hanovre en 1788. Son livre eut un grand succès. Le chapitre en question contenait des passages plutôt durs et désagréables à l'égard des Juifs. Ceci les gênait doublement vu la grande diffusion de l'ouvrage. Qu'arriva-t-il ensuite? La quinzième édition contenait bien une dissertation sur les Juifs (pp. 303 et suiv.), mais son texte différait complètement de celui de l'édition originale. Les critiques avaient été mystérieusement transformées en éloges. Le pauvre Knigge, qui avait mis en garde les chrétiens contre les Juifs, célébrait ainsi, après sa mort, la culture, la richesse et l'influence juives!

Une fois sur le bon chemin, ses « transformateurs » ne devaient pas s'arrêter de sitôt. La vingtième édition, parue en 1889, mentionnait dans sa préface que l'on avait changé quelques expressions démodées et supprimé quelques opinions qui n'étaient plus fondées au XIX^{e} siècle. Etrange prétention! Arranger les opinions d'un auteur disparu depuis longtemps, selon les idées de celui qui publie son œuvre près d'un siècle après sa mort. La probité littéraire et historique a, de tout temps, prescrit de publier intégralement les œuvres d'un auteur disparu. Si l'on veut attirer l'attention du lecteur sur des expressions démodées ou des opinions périmées, on peut le faire dans une préface ou dans des notes, mais personne n'a le droit de dénaturer la pensée d'un disparu. Si cette méthode devait se répandre, nous ne pourrions nous fier à aucune édition d'un auteur disparu. Nous risquerions de nous trouver en présence d'un Voltaire préparé à la sauce calviniste ou communiste, d'un Luther accommodé à la façon catholique ou libérale. Mais passons, puisque l'éditeur annonçait qu'il avait supprimé certains passages, le lecteur devait s'attendre à un livre dans le texte duquel on avait fait des coupures. Il pouvait s'attendre à voir supprimé ce qui sonnait désagréablement aux oreilles juives. Mais ce n'était pas tout. On était allé jusqu'à parler de l'usure des chrétiens, dont Knigge n'avait pas dit un mot. Une édition populaire, parue en 1891, à Berlin, chez Siegfried Gronbach, contient les mêmes suppressions et falsifications (3). Les anciennes éditions étant épuisées, les acheteurs actuels du livre de Knigge ne sont plus en état de connaître sa pensée; ils se trouvent en présence d'un Knigge transformé, falsifié.

Voici maintenant une suppression appliquée au livre d'un auteur juif. L'historien Henri Graetz avait écrit, dans l'édition originale de son *Geschichte des Juden*, que Heine et Boerne ne s'étaient séparés du judaïsme qu'en apparence, « tels des combattants qui adoptent l'armure et le drapeau de l'ennemi pour le frapper à coup sûr et mieux l'anéantir ». Cette phrase, qui était plutôt malheureuse sous la plume d'un Juif, n'était pas de nature à faire apprécier hautement le caractère de ces deux Juifs, considérés comme des gloires de leur peuple. Aussi a-t-elle disparu dans le résumé français de l'ouvrage, publié par Moïse Bloch, après la mort de l'auteur (Paris, 1897, t. V).

Tout proche de nous, une aventure pareille est arrivée à Pestalozzi. Une réédition de ses *Fables* a été publiée en 1936 à Saint-Gall par la maison *Verlag Schweizer Bücherfreunde*. Dans cette édition, on a purement et simplement supprimé ce qui suit : « Là où les Juifs et les enjuivés s'installent, il n'est plus question d'un esprit de corps, sauf dans la rue où habite la juiverie. Or, dans une commune où il n'y a plus d'esprit de corps, la communauté n'existe plus de fait (1). »

Pourquoi ces manipulations, pourquoi cette « circoncision » de textes, si ce n'est pour supprimer ce que des hommes célèbres ont dit en défaveur des Juifs?

* * *

L'histoire peut encore être falsifiée par des récits fantaisistes et tendancieux de faits difficilement contrôlables. Mais le temps, les recherches dans des archives autrefois fermées, ou la publication des mémoires, permettent quelquefois des découvertes assez surprenantes.

Un exemple de ce genre de falsification est fourni par l'histoire, ou mieux le roman, de l'origine de la fortune des Rothschild. Pendant près d'un siècle, le monde entier a cru que cette fortune était due à l'extraordinaire probité de l'ancêtre, Meyer Amschel Rothschild. L'électeur de Hesse lui aurait confié sa fortune, s'élevant à plusieurs millions de florins, au moment où il devait prendre la fuite et quitter son Etat devant l'invasion de Napoléon. Rothschild aurait sacrifié sa propre fortune pour sauver celle de l'électeur. Ayant appris la perte de la fortune de Rothschild, l'électeur aurait été persuadé avoir aussi perdu la sienne; il en était même si sûr qu'il ne s'informa pas auprès de Rothschild du sort de son dépôt. Une surprise l'attendait cependant lorsqu'il rentra, en 1813, dans ses Etats. Rothschild se serait présenté devant lui en lui offrant non seulement la restitution de sa fortune, mais encore le paiement de tous les intérêts. Touché d'une telle probité, l'électeur aurait renoncé aux intérêts et aurait laissé, pendant plusieurs années encore, sa fortune à la disposition des Rothschild.

Or, des découvertes récentes ont permis de constater que tout cela est une pure invention. Les grandes richesses de l'électeur furent cachées partout, sauf chez Rothschild. Plusieurs caisses contenant des titres, ainsi qu'un portefeuille avec un million et demi de thalers, furent portés au dernier moment au ministre d'Autriche, le baron de Wessenberg. Celui-ci écrivit à Vienne que l'électeur lui avait envoyé ces richesses « parce qu'il n'avait pas assez de confiance en ses hommes d'affaires (2) ». Finalement on transporta dix-neuf caisses à Francfort, qu'on déposa, non chez Rothschild, mais dans une maison de transports, Preye et Jordis. Enfin, en 1807, on confia à Meyer Amschel Rothschild... quatre caisses contenant des documents provenant des archives du cabinet secret de l'électeur (3). C'était tout ce que Rothschild avait eu à conserver pour l'électeur de Hesse : quatre caisses contenant des papiers.

(1) Sabbath 13 b; Goldschmidt, *op. cit.*, t. I, p. 471.
(2) F. Roderich Stoltheim, *Das Rätsel des jüdischen Erfolges* (1928), p. 58.
(3) Certains textes de l'édition originale, en regard des textes correspondants de l'édition Gronbach, ont été publiés dans *Sigilla veri*, t. III, pp. 577-580.

(1) Alfred Zander dans les *Nationale Hefte* de novembre 1936, p. 416.
(2) Egon Caesar Corti, *Der Aufstieg des Hauses Rothschild* (1927), pp. 54-57.
(3) Corti, *ibidem*, p. 60.

Mais alors comment est née cette légende de confiance absolue, de grande probité et de récompense presque céleste? Les Mémoires de Frédéric de Gentz, publiés en 1874, avaient déjà démontré que Gentz recevait de nombreuses faveurs de la part des Rothschild. Pour les remercier, il mit sa plume à leur disposition, et usa, en leur faveur, de son influence sur Metternich. Les Rothschild savaient estimer à sa juste valeur cette réclame d'un auteur apprécié. Gentz avait déjà publié un certain nombre d'articles à la gloire de la maison de Rothschild, lorsqu'une occasion unique se présenta. On préparait, en 1826, une nouvelle édition de *Brockhaus Konversations Lexikon*. Jusqu'ici cette encyclopédie très connue n'avait encore consacré aucun article aux Rothschild. Salomon Rothschild chargea alors Gentz d'écrire « moyennant une récompense princière » un article sur les origines de sa maison. Il lui fixait les points qui devaient être particulièrement mis en lumière. Une grande importance devait être attachée aux relations entre l'électeur de Hesse et Meyer Amschel. en laissant entendre que le premier avait confié son énorme fortune à la maison Rothschild qui l'avait sauvée en risquant ses propres deniers. Gentz devait surtout appuyer sur la probité et le désintéressement des Rothschild (1).

* * *

Nous constatons donc toute la gamme des falsifications de l'antiquité à nos jours; interpolations et suppressions de textes, changement de tendance de certaines phrases, création de légendes favorables aux intéressés. Toutes provoquées par l'orgueil : falsifications, parce que les Juifs alexandrins voulaient imposer leur dieu et leur sabbat; falsifications parce que les rabbins ne voulaient pas avouer que certaines prophéties ne correspondaient pas à leur enseignement; falsifications, parce que les Juifs de nos jours ne peuvent admettre qu'un auteur connu use de critique à leur égard; falsifications parce qu'une famille juive veut ennoblir l'origine de ses richesses...

H. de Vries de Heekelingen.

(1) Corti, *ibidem*, pp. 362-363.

La Maison des Fidélités.

Le Collège Saint Servais à Liége

(1838-1938)

J'y suis revenu par un soir de grisaille, après bientôt treize ans d'absence. L'atmosphère n'avait pas changé, ni le cadre, très XIXe. Les élèves étaient en congé; mais la porte par où nous entrions jadis, sous l'œil d'un surveillant sévère, et la cour où nous jouions sous le regard d'un légendaire préfet : le R. P. Van Bambeke, me ressaisissent immédiatement. Et si la cloche — toujours à sa même place — se mettait maintenant à sonner, sans doute irai-je du raide escalier de fer, pour monter vers les rhétoriques, traditionnellement installées à un étage « supérieur » du long bâtiment scolaire.

A peine un building rose et blanc, tout là-bas au fond de la cour, frappe-t-il par son vaste mur aveugle, aux couleurs vraiment trop neuves...

Laissons là ce parvenu, revenons plutôt à la grande salle des fêtes. Ici non plus rien n'a changé. Derrière la façade droite et grave, aux briques noircies, aux ciments charbonnés, c'est toujours le dessin bleu clair des piliers et des balustrades, cernant le parterre aux tons d'acajou, rejoignant la scène au cintre de laquelle l'olivier avec le chêne ont mis leur guirlande dorée.

L'église aussi est demeurée la même : un peu courtaude en son décor de colonnes et de murs plats dont les marbrures ont pu tromper nos crédulités de petits. Ce sont toujours les mêmes chapiteaux où les « sixièmes » reconnaissent chaque année ce fameux ordre corinthien dont parle leur livre d'histoire; c'est toujours le même autel blanc et or aux étagements solennels, aux courbes tempérées. Mais peut-être dans la nef l'alignement des chaises claires est-il plus serré qu'autrefois : Saint-Servais groupe maintenant ses mille élèves.

Sortons par la petite porte et gagnons la grande cour. De loin, sous son baldaquin blanc, se détachant sur les verdures d'un bosquet inchangé, Notre-Dame nous fait signe, comme autrefois. L'horloge aux rythmes familiers vient de sonner la demie de sept heures.

...Et dans le soir où se recueille le vieux collège de mes jeunes années, je rentre pour feuilleter les pages de son histoire.

« A Saint-Servais il y a cent ans », dit une brochure à couverture havane. Cent ans! C'est un terme! Et pourtant ce n'est point assez. Pour atteindre les origines de l'action jésuite à Liége, il faudrait remonter jusqu'aux Princes-Évêques, jusqu'au milieu du XVIe siècle presque. L'on rencontrerait les Jésuites en Ile, sur l'emplacement de l'Université, Belges ceux-là; et les Jésuites en Mont, ceux-ci Anglais, chassés de leur pays par le protestantisme. Il y aurait beaucoup à dire sur les programmes, les maîtres, les élèves, les activités diverses de cette première période... Le bref de Clément XIV, supprimant en 1773 la Compagnie de Jésus, fermera leurs établissements (1).

Mais cinquante-cinq ans plus tard, — revenons à la brochure, — la Compagnie restaurée, acceptant l'offre de l'abbé Julliot, directeur du petit collège créé à la rue Fond-Saint-Servais, et transporté au faubourg Saint-Gilles, en recevra les bâtiments et les charges. L'abbé Julliot lui-même deviendra le Père Julliot,S.J. Liége devait compter alors près de 70.000 habitants et le collège... 72 élèves!

Grands bâtisseurs par la nécessité que leur imposait le succès, les Pères construisent en 1840 les deux longs bâtiments scolaires, en 1852 leur église publique, en 1862 de nouveaux locaux de classe, en 1895 leur grande salle des fêtes.

La population scolaire avait crû à mesure : dès 1843 le cycle des cours était complet; en 1852 l'établissement comptait 400 élèves; en 1888 plus de huit cents; en 1891 un bon millier. C'est alors que, d'accord avec Mgr de Montpellier, on se décida à lui donner un... compagnon, qui fut « Saint-Louis», Outre-Meuse. Mais voici que de nouveau, et malgré la multiplication des maisons d'instruction secondaire, Saint-Servais a mille élèves. Bâtira-t-on? Il faut l'espérer.

Dans les revues annuelles qui parurent aux belles années immédiatement antérieures à la guerre, dans l'actuelle « Collection du Centenaire (2) », dans les discours des diverses fêtes qui auront

(1) Voyez l'Annuaire de Saint-Servais pour 1909-1910 : « Les Jésuites anglais à Liége, l'Hôpital des Anglais ». Le même Annuaire pour 1910-1911 : « Les Jésuites anglais à Liége, Chevremont ». L'Annuaire du 75e anniversaire pour 1913 : « L'Ancien Collège des Jésuites en Ile, à Liége ».

(2) N° 1 : *A Saint-Servais il y a cent ans*, R. de le Court, S. J.
N° 2 : *Le Révérend Vermeersch*, J. Creusen, S. J.
N° 3 : *François de Curel*, J. Conrardy.
N° 4 : *Le Révérend Père de Doss*, J. Ilias, S. J.
N° 5 : *Les frères Gustave, Xavier et Henri Francotte*, G. Pirard.
N° 6 : *Ceux de la guerre*, O. Lohest.
N° 7 : *Le Père Conrardy*, L. Houssard.
De la magnifique conférence de M. le chanoine Kiselstein sur Mgr Goethaels nous ne possédons qu'un résumé paru dans le *Bulletin de l'Association des Anciens Elèves*.

lieu du 5 au 8 mai, on a dit et l'on dira quels noms illustres peut citer le collège parmi ses élèves.

Nous ne voulons pas refaire une fois de plus ce palmarès très glorieux mais dangereux pour l'écrivain parce que toujours incomplet : il compterait des évêques et des prêtres, des magistrats, des savants, des hommes d'œuvres (1).

D'ailleurs, ce n'est pas là son plus beau titre, d'avoir produit des météores, qui peut-être eussent brillé sans lui, mais c'est d'avoir été pour vingt mille jeunes la maison des fidélités, et c'est cela qu'il faut signaler.

Parce que, ma foi, la jeunesse, ardente vers l'avenir, n'a pas toujours naturellement le respect enraciné des fidélités essentielles. Parce que ce qui constitue la valeur d'un homme au milieu de tous les événements, c'est la substance morale dont il est pétri au plus profond de son être et que rien n'en peut expulser. Parce que nous n'apprenons pas — on le répète; l'applique-t-on toujours? — pour l'école mais pour la vie; non pour l'action d'éclat trop improbable, mais pour les tâches d'aujourd'hui, et qui attendent à notre porte.

Et cette conscience d'appartenir à une grande lignée, d'avoir à garder par le progrès les traditions, de devoir à l'appel du passé les réponses renouvelées du présent et de l'avenir, voilà sans doute le grand acquit dont au Collège Saint-Servais tous ses anciens se disent tributaires.

La première des fidélités, celle de l'homme envers son Dieu, eut toujours en cette maison la première place. Elle s'y impose encore chaque année quand pour tous, nouveaux ou revenus, s'ouvre le triduum de retraite. Marque mise sur une vie de jeune dès son entrée au collège, qui jamais ne s'effacera tout à fait, que chaque étape recommençante viendra plutôt approfondir. Jours de retraite, beau début d'une carrière où sans cesse sont rappelés aux étourdis, que nous fûmes, les graves devoirs de la vie religieuse, où se poursuit le travail intérieur entrepris dès les premiers jours, où s'ouvrent aussi pour plus d'un des perspectives de donation totale.

N'est-ce pas cette lente action des énergies spirituelles, transfusées de maître à élève par la prière, l'exemple et la parole, qui finalement fait s'épanouir dans la lumière des vocations supérieures? Saint-Servais n'a-t-il pas compté dans certaines de ses rhétoriques jusqu'à 25 % de volations? Parmi ses anciens encore en vie l'on compte 160 prêtres au diocèse de Liége, à peu près autant de religieux, parmi lesquels au moins 25 missionnaires. Et Saint-Servais n'est pas un petit séminaire...

N'est-ce pas ce travail qui, même chez les moins réceptifs, a fondé, établi, entretenu des convictions religieuses que les coups les plus durs n'arriveront pas à détruire? N'est-ce pas lui qui, pour sa part, a maintenu le sens catholique dans le milieu peu favorable d'une région industrielle et d'une ville toujours influencée par le libéralisme?

Tout qui fut longtemps en un tel collège et sous de tels maîtres ne l'oublie jamais entièrement. Il en tient, quoique qu'il en ait. Et, s'il s'est laissé pénétré, c'est, entre ces murs vieillots, la toujours actuelle mentalité chrétienne qui l'a saisi définitivement.

Et non point un catholicisme vague, ou des impressions sans consistance, évaporées avec l'encens des Saluts de prime jeunesse, éteintes avec les cierges des cérémonies matinales dans un milieu de piété collective. Et non point un catholicisme, actif sans doute, mais limité à quelques élus. Point cela seulement. Mais, pour tous ceux qui ont du caractère, ce qu'ils ont appris ici, dans leurs classes, leurs œuvres, c'est l'attachement à l'Eglise catholique et à ses tâches essentielles; la fidélité aux grandes besognes par quoi doit se maintenir chez nous l'influence de cette Eglise : le rayonnement religieux, l'indépendance et la vigueur de l'action scolaire, les déploiements de la charité.

C'est sur les bancs noirs de jadis, sur les bancs clairs d'aujourd'hui qu'ils ont appris les vraies disciplines catholiques.

C'est au collège que pour la première fois ils ont pris conscience de leurs responsabilités sociales. C'est du collège qu'on les mena servir les « vieux » des Petites Sœurs des Pauvres. C'est le collège qui les mit en contact avec les missionnaires, souvent anciens élèves. C'est au collège qu'on vient chercher des collecteurs pour les écoles catholiques. C'est le collège qui fournit bien des maîtres de patronages, bien des masters de troupes populaires, bien des dirigeants de l'A. C. J. B., et jusqu'à son actuel président. Et c'est dans le collège encore que tant de fois s'est élevée, en des assises solennelles, la voix des grands catholiques militants.

Cette fidélité à Dieu et à l'Eglise s'accompagne, à Saint-Servais, d'une fierté patriotique. On a dit le Liégeois chauvin, et peut-être bien l'est-il. Mais en tout cas, son attachement au Perron s'épanouit dans l'attachement au pays tout entier. La Grande Guerre en a donné une attestation des plus claire. Témoignage contresigné par le sang de ceux-là qui, anciens de la vieille maison, luttèrent nombreux et tombèrent, pas loin de deux cents, pour leur Patrie envahie (1).

Tous ces attachements essentiels se cristallisent en un seul bloc, dans la fidélité gardée au collège même où ils naquirent.

On a pu s'en rendre compte en toute occasion. Jadis et maintenant par les bourses d'études : les aînés y expriment pratiquement leur volonté que soit donnée aux plus jeunes ce qu'eux-mêmes ont reçu par le vouloir de leurs prédécesseurs. Toujours et plus spécialement en cette année du centenaire, par les soutiens multipliés, par les amitiés renouées avec les maîtres et les compagnons, par les visites au séjour des premiers temps de la vie.

Le vieux collège! Comme il fut au temps du bon abbé Julliot, comme il était au siècle passé, ainsi maintenant demeure-t-il le creuset où s'élaborent les profondes fidélités, les persévérants loyalismes.

A tous ceux qui s'y formèrent, et c'est sans doute le meilleur service qu'il leur ait rendu, il a voulu donner le sens de la continuité catholique.

Ses bâtiments, réadaptés sans cesse sur leur base immuable, pourraient-ils être le symbole de cet effort continuel? Peut-être bien; ainsi que ses programmes, modifiés et élargis à mesure que le temps s'écoule.

Mais plus encore, sans doute, est-ce dans l'esprit de la maison qu'on trouverait cette claire alliance des traditions et du progrès qui rend les fidélités fécondes.

Ceux que nous, déjà « vieux »!, nous appelons les « jeunes », sont l'élément de cette élaboration. S'ils ont échangé le canotier pour la toque, le pantalon cérémonieux pour les golfs ou shorts plus désinvoltes, s'ils préfèrent le camping aux jeux d'intérieur, nos élèves 1938 ne diffèrent point tellement pour l'essentiel de leurs aînés même assez éloignés. Sont-ils meilleurs, sont-ils moins bons; question bien vaine. Nous ne croyons pas à l'âge d'or, ni pour 1838 ni pour 2038, mais plus simplement que la jeunesse, outre les caractères qui la fixent à une époque, porte toujours, à côté de défauts voyants, les mêmes trésors de vie montante et d'enthousiasme.

Voilà pourquoi nous savons gré à Saint-Servais de redire à celle d'aujourd'hui substantiellement le même message qu'il livrait à celle d'hier.

Assurément, les maîtres de nos temps, bien que membres d'une Compagnie qui fêtera bientôt ses quatre siècles d'existence et d'une maison maintenant parvenue à son premier centenaire, ne se croient pas pour autant obligés au style Renaissance, ou

(1) On consultera le rapport fouillé de M. le baron Armand Meyers dans l'Annuaire du Jubilé de 1913 et les autres publications déjà citées.

(1) Voyez la brochure *A Nos Morts*, parue en 1921, lors de l'érection du monument.

même au style XIXe siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de les fréquenter quelque peu, et tous ceux qui les connaissent vous diront leur « modernité ».

Ils sont pourtant issus d'une même tradition forte. Administrateurs ou professeurs, préfets ou pères spirituels, ils continuent la tâche séculaire. Pour l'avenir qui s'annonce rude ils veulent forger dans l'âme d'un milieu de jeunes les fidélités essentielles.

Si Saint-Servais devait avoir une devise, s'il devait avoir un blason, on lui donnerait celui-là même qui fut choisi comme insigne du centenaire. Sur le fond rouge, entre les deux dates qui font le siècle, un Perron d'or surmonté de la Croix et reposant sur les lions; un Perron d'or accosté de deux S.

Les deux S, dans l'intention de ceux qui dessinèrent le blason, signifient tout simplement le nom même de Saint-Servais. Souhaitons qu'on en puisse faire les initiales d'une devise pour cette maison des fidélités : *Semper Stabit.*

JOSEPH MASSON, S. J.

Société Financière de Transports et d'Entreprises Industrielles (SOFINA)

Du récent rapport du Conseil d'administration de cette importante entreprise, nous publions ces considérations :

Nous avons voulu montrer, l'an dernier, comment l'insécurité des droits nuit au bien-être général; mais nous avons eu soin de dire qu'un ajustement de ces droits est parfois nécessaire, même lorsqu'ils découlent de conventions privées. Le changement est de l'essence de la vie dans toutes ses manifestations; la vie économique ne saurait y échapper.

Cependant, on s'en va répétant qu'il faut établir — ou rétablir — l'équilibre, et le stabiliser ensuite, dans l'ensemble ou dans divers secteurs des activités économiques. Il y a peu de pays aujourd'hui où cette recherche d'équilibre ne soit pas un des objectifs exprès de la politique gouvernementale.

Qu'elle vise à maintenir ou à modifier des situations acquises, elle contribue à façonner les conditions d'existence des hommes et des entreprises. C'est pourquoi nous avons tenté d'analyser la notion de l'équilibre économique, d'examiner les « plans » qui prétendent à l'instaurer, et de tirer des enseignements de quelques expériences récentes.

Tel est, cette année, le thème des considérations d'ordre général qu'il est devenu de tradition pour nous de joindre à notre rapport sur les opérations de la société. Plus longues qu'à l'accoutumée en raison de l'ampleur du sujet, elles vous sont présentées dans une brochure séparée. En voici les lignes essentielles.

L'équilibre économique suppose une heureuse satisfaction des besoins individuels et collectifs de l'humanité — heureuse pour ceux qui fournissent des biens ou des services comme pour ceux qui les acquièrent. La recherche de cet équilibre s'inspire souvent d'un souci de justice distributive, et d'ordinaire, elle vise à augmenter la production de richesses de façon que celle-ci réponde à un relèvement progressif du niveau d'existence. Mais ces préoccupations sont dominées par un objectif plus immédiat : il s'agit d'atteindre à l'utilisation la plus complète des ressources en biens et en travail disponibles pour la production, et d'assurer, en même temps, l'écoulement intégral de leurs produits; en d'autres termes, d'égaler l'offre et la demande, portées l'une et l'autre au plus haut point possible.

De tous temps, les économistes se sont appliqués à déterminer les conditions les plus favorables au bien-être général. Cependant, de nos jours, certains croient que la « structure » de l'économie mondiale a radicalement changé, et que des procédés nouveaux devraient être appliqués pour établir une « juste balance » entre l'offre et la demande. Or, les disparités dont ils font état ont toujours existé — les cas d'espèce seulement ne cessent de varier — et les méthodes par lesquelles ils proposent d'y remédier ne sont pas neuves.

Les « plans » suivant lesquels on a tenté de réorganiser les activités économiques au cours de ces dernières années partent d'hypothèses très différentes. Les uns postulent que les moyens de production sont insuffisants pour satisfaire aux besoins de la communauté; les autres supposent au contraire une surabondance des moyens de production par rapport à la capacité de consommation.

Le premier type de plan investit le gouvernement du pouvoir de régler souverainement l'emploi de tous les moyens de production aux fins qu'il estime le plus utiles. La réalisation la plus parfaite de cette conception se trouve dans le système soviétique, où les autorités assignent à chacun sa tâche, et sa portion dans les fruits de la production commune. Mais comme l'entreprise étatiste ne saurait ni remplacer la multiplicité des initiatives privées ni égaler leur souplesse, elle ne fournira, au mieux, que des articles de première nécessité, de sorte que l'équilibre entre l'offre et la demande ne s'établira qu'à un niveau fort bas.

Si, d'autre part, dans les préoccupations gouvernementales, la puissance militaire occupe la première place, de manière que le potentiel du guerre passe avant le bien-être, les populations sont soumises aux privations d'un état de siège; l'autarcisme veut une réglementation envahissante qui conduit à un régime se rapprochant de plus en plus du soviétique.

Les plans qui tendent à développer la consommation pour qu'elle égale la capacité de production s'attachent, même s'ils ne visent pas au nivellement social, à déplacer plutôt qu'à créer du pouvoir d'achat. Des transferts de ce genre caractérisent la plupart des tentatives de dirigisme et, à la vérité, les interventions gouvernementales dans l'économie ne consistent généralement qu'en cela. L'effet ordinaire d'un déplacement de moyens est d'appauvrir la communauté.

On a protégé certains producteurs aux dépens des consommateurs, on les a subsidiés aux dépens des contribuables; mais le renchérissement des fournitures en a restreint la demande. On a relevé, aux frais des employeurs, les salaires, les traitements, les pensions, afin d'augmenter le pouvoir d'achat des « masses »; mais la clientèle de celles-ci ne va qu'à certaines catégories de fournisseurs, et les entreprises dont les profits ont été atteints ont cessé d'étendre leurs installations; souvent, même, elles se sont abstenues de les renouveler. A leur défaut, les pouvoirs publics ont emprunté largement pour garnir les carnets de commande, de façon à occuper des chômeurs; mais les décaissements du Trésor ne peuvent remplacer qu'une faible partie des dépenses d'équipement que l'initiative privée exposerait si elle les croyait rémunératrices, et pour donner aux affaires un stimulant passager, la capacité d'achat future des contribuables a été grevée d'un fardeau de dettes qui n'a pas en contre-partie un accroissement durable des revenus de la collectivité. L'expérience a démontré que le déséquilibre budgétaire n'est pas un moyen de parvenir à l'équilibre économique. Enfin, on a cherché d'autres stimulants dans la dévaluation de la monnaie et dans une politique de crédits faciles : la hausse des prix de vente devait à la fois alléger les charges des débiteurs — au détriment, il est vrai, de leurs créanciers — et créer cette illusion de prospérité, qui, née d'un accroissement apparent des revenus, pousse à la dépense; mais dans la plupart des cas, la hausse attendue ne s'est produite que pour certains articles, ou bien le coût de production a renchéri d'autant; et la fièvre d'achat, excitée par la prévision de la hausse et entretenue par l'abondance des disponibilités, a porté la demande à un niveau où elle n'a pu se maintenir.

Ceux qui, par ces procédés, ont voulu augmenter la consommation afin que les moyens de production fussent pleinement utilisés ont perdu de vue cette vérité certaine que la capacité d'achat ne peut croître réellement que si les acheteurs fournissent de leur côté, en biens ou en services, l'équivalent du revenu supplémentaire qu'ils désirent recevoir. De plus, la volonté d'achat, spécialement d'équipement productif, n'existe que si la dépense promet d'être profitable; une pléthore de moyens de paiement ne suffit pas à la provoquer.

Pour égaler l'offre et la demande, une autre méthode peut être envisagée : plutôt que d'augmenter la consommation, on restreindra la production. De fait, cette méthode a été éprouvée sous diverses formes.

L'offre de travail a été réduite en écourtant les heures d'occupation, en sorte que la demande fût répartie entre un plus grand nombre de travailleurs. Mais comme les employeurs n'ont pu réduire les salaires hebdomadaires, le coût de leurs productions a augmenté, et ils ont tantôt remplacé de la main-d'œuvre par des machines, tantôt relevé leurs prix de vente et nui à la consommation; dans les deux cas, le raccourcissement des heures de travail a abouti à un nouveau chômage.

L'offre de produits a été réduite par des interdictions de produire ou par des primes accordées pour ne pas produire. Appliquées à des articles faisant l'objet d'un commerce international, ces dispositions ont profité surtout aux concurrents étrangers, qui n'y étaient pas soumis. Cependant, pourvu que la production réponde pleinement à la demande, il est déraisonnable qu'elle la

dépasse. L'ajustement s'obtient le mieux par des ententes entre producteurs. Plusieurs gouvernements ont favorisé la formation de groupements professionnels et, parfois, ils leur ont assuré un monopole; s'il y a quelque danger que ces associations haussent indûment leurs prix de vente — comme certaines l'ont fait, quittes à relever les salaires pour obtenir l'appui des syndicats ouvriers — il n'est pas difficile de parer aux abus qu'elles pourraient commettre au préjudice des consommateurs.

Dans certains pays l'épargne et spécialement les réserves des sociétés ont été taxées en vue de décourager des extensions d'outillage productif. C'était accentuer le chômage dans les industries produisant des biens durables, mettre en danger la stabilité des entreprises, et tarir la source même des moyens de production.

Estimant qu'un équilibre satisfaisant a existé pendant telle ou telle année où les affaires étaient prospères, des réformateurs sont partis de l'hypothèse que les prix pratiqués alors étaient la cause de cet équilibre, et que celui-ci serait recouvré si ces prix pouvaient être rétablis. Ils ont répandu une véritable mystique des prix, d'où sont issues de multiples tentatives pour créer des relations déterminées entre les prix de gros et de détail, les prix des produits agricoles et industriels, les prix à l'intérieur et à l'étranger. Les moyens mis en œuvre ont consisté surtout dans des manipulations monétaires. Leur efficacité s'est avérée limitée; on peut douter qu'il faille le regretter, car l'utilité du but auquel elles tendent est contestable.

Pourtant une dévaluation de la monnaie peut donner aux producteurs du pays où elle s'opère un avantage sur leurs concurrents étrangers. Peut-être sera-t-elle nécessaire pour leur permettre de récupérer des débouchés accoutumés. Si un « alignement des monnaies », dans le seul but de maintenir et de développer les échanges, est utile, la vanité d'une course à la dévaluation est aujourd'hui reconnue. Mais le rétablissement des parités fixes entre les monnaies ne sera praticable que si chaque pays a la ferme volonté et la capacité de compenser régulièrement, par ses exportations, et par les capitaux étrangers qu'il attire, les engagements dont il doit s'acquitter au dehors.

Lorsqu'un pays s'appauvrit par sa politique économique et particulièrement lorsqu'il raréfie ou renchérit ses produits exportables, et qu'il restreint en conséquence sa capacité d'importer, il fait tort à tous les autres. Les barrières douanières ne sont pas le seul empêchement à une reprise du trafic international.

A peine de pratiquer un protectionnisme à rebours, il peut être nécessaire de frapper les produits étrangers d'un droit de douane équivalant aux impôts et aux charges sociales dont la production nationale est grevée et dont ses concurrents sont exempts. C'est là une des raisons pour lesquelles, dans les conditions actuelles, un libre-échange absolu est irréalisable. Du reste, les restrictions douanières ne pourraient être supprimées sans jeter de nouveaux troubles dans l'économie mondiale, à moins qu'au préalable des occupations ne fussent assurées aux hommes et une utilisation aux moyens de production que la levée de la protection, à l'abri de laquelle ils travaillent aujourd'hui, exposerait au chômage. L'extension des marchés faciliterait l'équilibre entre l'offre et la demande; mais un esprit de coopération internationale est indispensable pour élargir le champ des échanges.

Comment promouvoir cette coopération?

Il serait vain de vouloir « diriger » l'économie mondiale. Toute tentative de niveler, par exemple, les prix de revient serait futile : même sur le terrain national, les efforts tendant vers ce but ont échoué; et d'ailleurs, la disparité des coûts favorise la division des besognes. L'essentiel est que les gouvernements soient pénétrés de l'idée qu'ils doivent s'aider réciproquement à ouvrir des débouchés aux produits et aux services de leurs nationaux.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante, la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux, politiques, sociaux, littéraires, artistiques et scientifiques

COOSEMANS

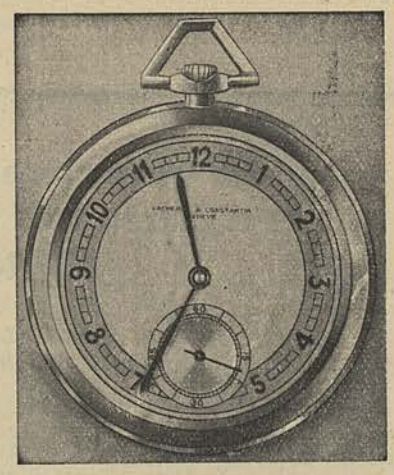
JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

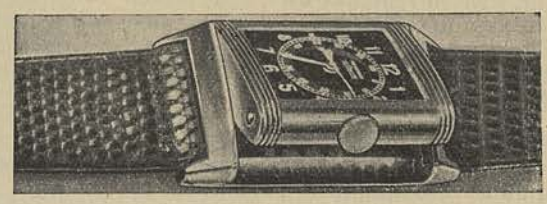
se rappelle à votre bon souvenir et attire votre attention sur l'extension de son département horlogerie.

—

Les premières marques

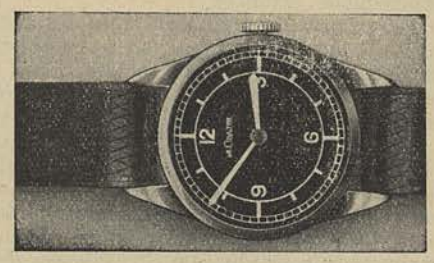


VACHERON ET CONSTANTIN
. Or mixte.



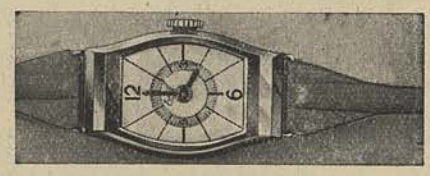
LE COULTRE « REVERSO »

TISSOT
PONTIAC
ZIGMA
et autres marques



LE COULTRE

ATELIER SPÉCIAL DE RÉPARATIONS



OMEGA

25, avenue de la Toison d'Or
BRUXELLES

Université de Liège Bibliothèque

Galerie BOUCKOMS
47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix
Prix les plus bas

POÊLES
GODIN

R. RABAUX & Cie
158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

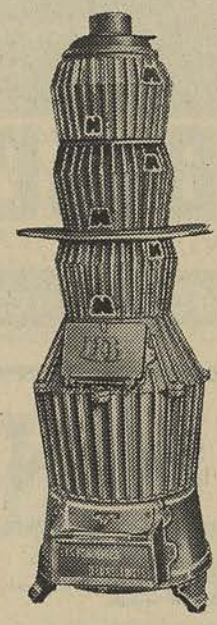
Neuhaus
Confiseur

USINE
25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.68.53

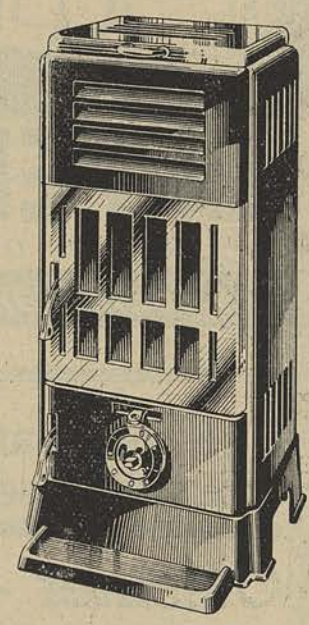
Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :
23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.63.59

POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,
rien ne surpasse les poêles
« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

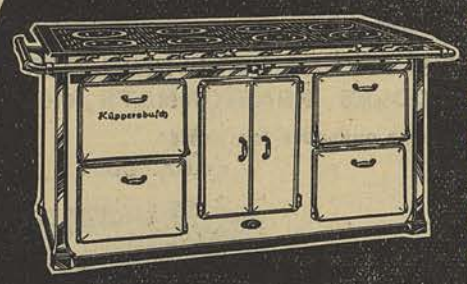
Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum
Les Fonderies Bruxelloises
Société anonyme — HAREN-lez-BRUXELLES

HÉLIOS s.a.
LINTGEN Tél. N° 6
Gd-Duché de Luxembourg
présente ses nouveaux modèles
1938
en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.

PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE
Références dans tous le pays.
Salle d'Exposition : 59, rue du Lombard, Bruxelles

Cuisinières

de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.



Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

KUPPERSBUSCH

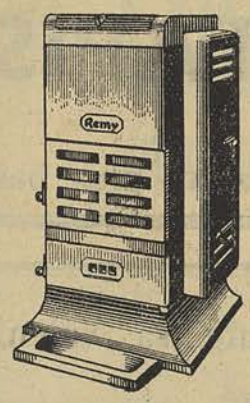
SALLES D' EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFERES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique. garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

Une réalisation merveilleuse des

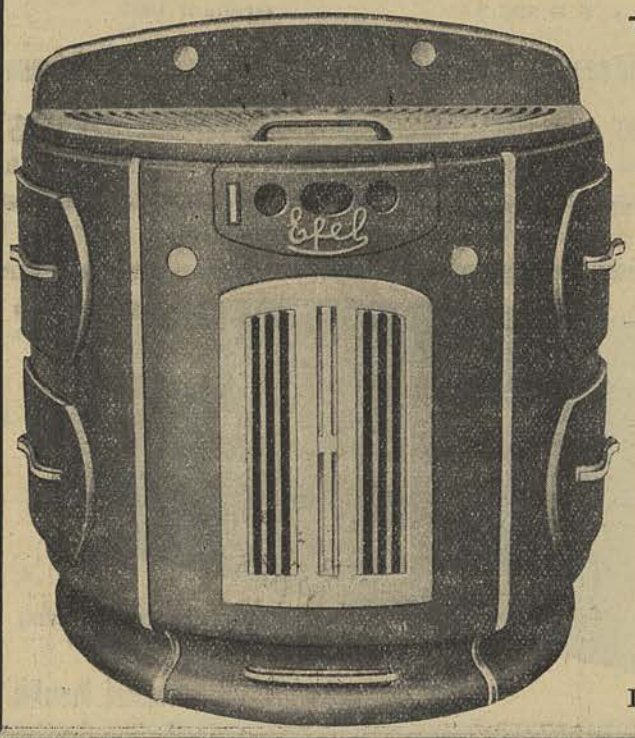
FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer

avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

Vos jolies robes resteront fraîches, si vous les faites en Tobralco.

Un tissu garanti (*) par Tootal.

CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19 50
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL *(Dépt. R)* 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles
53, rue Vautier, BRUXELLES

Établissements **Charles SIX**
Moulins à cylindres
TOURNAI
INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE
Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe
Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229
Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

S. A. Neirynck-Holvoet
LENDELEDE
Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem
Filature et Tissage de Jute
Tous genres sacs et toiles d'emballage
Paper lined bags
Spécialité : « TEXROOF », toile de jute bitumée. — Assure l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations, isolations, etc.

LAINES A TRICOTER
Laines pour Bonneteries et Tissages
▪ ▪ ▪
Les Laines de Ste-Gudule
Chaussée de Menin MOUSCRON
Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

LAINES VESDRE
QUAND IL GÈLE
et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.
GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS
résisteront à l'usage, si tricotés en
LAINES VESDRE

TISSUS FILTRANTS HAUWEL
LES SPÉCIALISTES POUR VOS FILTRATIONS
Leur production spécialisée permet seule de résoudre tous les problèmes de filtration
Tél. : 11.73.26 *Direction et laboratoires :* 39, rue Bosquet, BRUXELLES Usines à Courtrai et Halluin

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.
WAEREGHEM [Belgique]
SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe satin — Satins pour processions.
DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins — Serges, etc.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des

MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie

O O O - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers

Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare Tél. Anvers 586.70 - 583.47

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature -- Tissage

Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES

VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION ET ECCLÉSIASTIQUES

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

Sirop mélangé, marque POMONA

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes, gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9 Reg. du Comm. Verviers 12153

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto, de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place MALINES

Maison fondée en 1854 Reg. du Com. n° 269

Chèques postaux 365.80 — Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10 Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381 O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE

PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Maurice VAN ASSCHE

Ex-policier judiciaire des Parquet et Sûreté militaire, ancien élève de l'École belge de Criminologie, directeur-propriétaire de la Centrale Belge d'Information

BRUXELLES — 23, avenue EMILE MAX, 23 — BRUXELLES

Téléphone 33.73.52 Reg. du Comm. 82356 C. C. P. 52038

RECHERCHE preuves et témoins ; griefs précis et faits nouveaux; opportunité d'actions en justice dans tous litiges civils et commerciaux.

RENSEIGNE en prévision d'associations ou commandites: démasque les contrefacteur; concurrent déloyal, espion commercial, saboteur, auteurs de divulgations ou menaces.

CONTROLE les agissements d'enfants prodigues ou dangereusement liés, d'intendants, gérants, caissiers, représentants. etc.

ENQUÊTE sur origines, antécédents, réputation, religion, fortune, caractère conduite, relations. (Devoir qui s'impose avant tout mariage et qui se justifie par la gravité de cet acte)

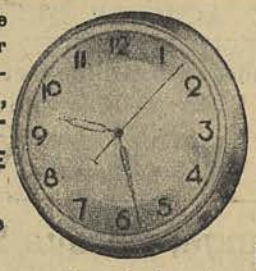
Vingt-trois années de probité professionnelle justifient la notoriété acquise par l'Informateur **MAURICE VAN ASSCHE**

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

L'horloge électrique **KIENZLE** pour pensionnats, couvents, bureaux, cours, **NE DOIT JAMAIS ÊTRE REMISE A L'HEURE** car elle donne toujours l'heure exacte, ni remontée, ni réparée.



KIENZLE électric

précis comme le soleil

KIENZLE ÉLECTRIC

12, rue Vanderlinden BRUXELLES

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR

UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TETE ET DE DENTS - NEVRALGIES - DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE„ trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE„ qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE„ a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.

C'EST UN PRODUIT BELGE

LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES

DANS TOUTES PHARMACIES

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Tél. 342.53 — Registre du commerce N° 1551 — Adr. télégr. « Munar-Anvers » — O. O. Postaux 1328.87

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Registre du Commerce Charleroi : 8851 — Compte Chèques Postaux 122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS

Jacques GODEFROID

CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télégr. JAGODEFROID, Charleroi — Téléphones : Direction 12322, Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques — Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte-Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte-Anne
Soc. Coop.
Tél. 9 Chimay — Forges-lez-Chimay
La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an
LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Apprenez les langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz
Leçons particulières et cours collectifs
20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

LE LAIT "VITALY"
Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des enfants,
Prépare une jeunesse vigoureuse,
Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sportsmen,
Revitalise les malades,
Soutient les vieillards.
LAIT CRU, PUR ET SAIN
étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture
176, rue Royale, BRUXELLES — Tél. 17.50.07

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres
Etienne Van Oost
précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865
Béverlaai, 18 — COURTRAI
Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63
Serges, voiles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections

UNION CHARBONNIERE du Brabant, S.N.C.
Bureaux et Chantiers :
100, avenue du Port, 100
Téléphone 26.96.66

COMMANDEZ VOS PROVISIONS DE CHARBON CHEZ...
"CHARPORT"
Chantier Charbonnier du Port
Pre Etienne-P. Soubre
31, Quai de Willebroeck,
BRUXELLES
Tél. 26.96.66
vous aurez la certitude d'avoir pu charbon de première qualité à un prix intéressant.

Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER
71, rue de la Station, Forest-Bruxelles
Téléphones : 44.78.51-44.94.36 — Chèques Postaux : 34.477 — Reg. du Commerce : 71765
- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs
Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRACITE SYNTHÉTIQUE

Sté Ame FOURS A COKE
de et à QUIÉVRAIN
SPÉCIALITÉ DE COKE LAVÉ DE FONDERIE
Coke spécialement concassé pour chauffage central et feux continus
20/40 — 40/60 & 60/80
Remise par camion de 3 tonnes dans un rayon de 50 kilomètres

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont

Exigez le Sucre scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

200,000,000 de francs de dégâts par an en

Belgique par les RATS!

Détruisez ces dangereux rongeurs par :

Raxon
DÉTRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avantages incontestables notamment :

1. Inoffensif pour hommes et animaux domestiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE *chez tous les pharmaciens et droguistes*

SOC. AN. DES

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE

21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m et notre parquet pliant amovible
Spécialement pour revêtement de planchers anciens

COMPROCIR S.A.

40, Rempart Kipdorp, 40 — ANVERS

Tél. 232.53-321.98-368.71-370.94.

Comprocir donne au plancher un brillant éclatant et durable, le nettoie radicalement sans l'abîmer.

Comprocir est composé des matières les plus fines des cires solides qui ne collent pas et entretiennent le plancher sans trop l'engraisser.

Comprocir est en état liquide, par conséquent économique et facile l'emploi.

Spécialement recomandée pour écoles et pensionnats.

Notre programme de fabrication : Cire liquide, encaustique, cirage, Auto-Polish, etc...

Imp. LESIGNE, rue de la Charité, 27, Bruxelles, Tél. 11.04.33